



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala OS
36-II-17
20 VII 13



III 20 VII 13(2

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE LÉON WOCQUIER

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Format grand in-18

SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2 vol.
LE FLÉAU DU VILLAGE	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LA MÈRE JOB	1 —
HEURES DU SOIR	1 —
VEILLÉES FLAMANDES	1 —
L'ORPHELINE	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS	1 —
BATAVIA	1 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1 —
AURÉLIEN	2 —

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

AURÉLIEN

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER

— SECONDE SÉRIE —







PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

SCÈNES HISTORIQUES

DU CINQUIÈME SIÈCLE

AURÉLIEN

XII

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour solennel du mariage de Clovis avec Clotilde.

Durant ce temps, il avait fait plusieurs expéditions en Gaule avec ses guerriers, pour faire reconnaître sa domination par le peu de grandes villes qui avaient refusé de se soumettre à lui volontairement. Enfin la nouvelle France s'étendait, d'un côté, jusqu'à la Loire, où elle touchait aux possessions des Visigoths, et de l'autre jusqu'au pied des montagnes voisines de Langres, où elle confinait à la Bourgogne. Clovis commandait en roi au plus beau et au plus puissant pays de l'Occident.

Les évêques chrétiens avaient coopéré activement à

cette rapide extension du jeune royaume. Comme ils exerçaient presque partout une souveraine influence, il ne leur avait pas été difficile de faire comprendre aux communes qu'elles avaient intérêt à se soumettre promptement, parce qu'elles échappaient par là aux horreurs de la guerre et au pillage.

En ce moment où l'autorité du roi était reconnue et respectée avec amour par les Gaulois, les évêques rendaient à Clovis des services plus grands encore en prenant soin que les impôts et redevances fussent payés avec ponctualité, et en veillant à ce que les revenus de l'État fussent fidèlement perçus et administrés dans certaines contrées et certaines villes éloignées.

Comme les Francs ne savaient ni lire ni écrire, ils étaient incapables de remplir aucun emploi qui exigeât ces connaissances, et le roi s'était vu forcé de conférer toutes les charges de ce genre à des Gaulois, et de leur remettre par là une part considérable de l'autorité réelle.

D'autres circonstances contribuèrent encore à assurer à la population gauloise d'importants avantages, contre le gré des guerriers francs. Aurélien, qui avait en main la haute direction des affaires d'État, était chrétien; un grand nombre de fonctionnaires et d'employés gaulois l'entouraient chaque jour, pour recevoir ses ordres ou pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient fait.

Aucune des dames de la société de la reine, aucun de ses serviteurs, aucune des femmes attachées à son service n'appartenait à la race franque.

Le roi avait laissé les villes gauloises en possession de leurs vieilles lois municipales; quant à l'administration de leurs propres affaires, les citoyens étaient, par conséquent, indépendants des *edelingen* et des guerriers francs.

Les priviléges que cet état de choses assurait à la population chrétienne avaient, dès le commencement, éveillé chez une partie des Francs une grande irritation, et le roi s'était vu obligé de donner à ses compagnons d'armes une certaine satisfaction.

Il avait envoyé dans chaque ville ou municipe un *edeling* revêtu du titre de comte et chargé, comme gouverneur, de rendre la haute justice au nom du roi et de surveiller la conduite de fonctionnaires. Il avait partagé entre ses *edelingen* et ses guerriers la plus grande partie des propriétés du fisc romain; et comme ces propriétés étaient très-nombreuses et très-considérables, il lui avait été possible de donner à chacun, selon son rang et ses mérites, une importante récompense.

Les antiques lois des Francs Saliens avaient été rendues par lui obligatoires pour tout le royaume, et il avait ajouté à ces lois des dispositions qui déclaraient les Francs une race noble et supérieure vis-à-vis des Gaulois, et leur assuraient des droits plus étendus qu'aux indigènes.

Il était interdit à tout Gaulois ou chrétien de porter des armes ou de faire partie de l'armée. Cette disposition seule eût suffi pour assurer la suprématie des Francs.

Cependant, malgré ces efforts du roi pour maintenir

l'équilibre entre les deux parties de son peuple et pour les faire vivre en paix ensemble, les Francs qui étaient arrivés avec lui de la Belgique dès le commencement s'imaginaient avoir des raisons d'être mécontents.

Mais ce qui les irritait le plus, c'était de voir croître de jour en jour l'influence des gens aux cheveux noirs et non libres (c'était ainsi qu'ils qualifiaient les chrétiens), et les vainqueurs eux-mêmes menacés, aussi bien au point de vue de la religion que de la race, d'être engloutis lentement mais infailliblement par les indigènes.

Ce mécontentement était surtout entretenu et surexcité par les sacrificateurs et les scaldes, qui se plaignaient sans cesse de voir les évêques aller et venir librement dans le palais du roi, et des tentatives de ceux-ci pour faire épouser des femmes gauloises par les Francs libres et préparer ainsi la voie à une fusion des deux peuples.

Grâce à ces instigations des prêtres d'Odin, l'esprit de révolte et de sédition n'avait pas tardé à surgir dans l'armée ; mais tous les guerriers n'étaient pas du même sentiment sur l'état des choses.

Heureusement pour Clovis que ses premiers compagnons d'armes ne formaient plus la majorité de l'armée. Beaucoup d'entre eux étaient retournés en Belgique avec leur part de butin; d'autres avaient appelé leurs femmes et leurs enfants dans la nouvelle France et s'étaient livrés à l'agriculture et à l'exploitation des métairies qui leur étaient échues en partage. Les autres, répandus la plupart dans la Gaule, étaient au service des

comtes ou gouverneurs en qualité de gardes du corps, et pour leur prêter main-forte au besoin.

L'armée était composée maintenant en grande partie d'hommes qui, depuis les premières conquêtes des Francs et sur le bruit des victoires de Clovis, étaient venus de Belgique chercher sous son commandement le bonheur et la richesse.

Ceux-ci avaient accepté la situation telle qu'ils l'avaient trouvée à leur arrivée, et s'il régnait aussi parmi eux quelque mécontentement, cela tenait uniquement à ce que Clovis passait trop de temps auprès de la reine, et, dominé par un ardent amour pour elle, semblait avoir perdu tout instinct belliqueux et toute énergie morale. Cependant, dans leur dévouement et leur admiration pour le roi, la plupart excusaient son inaction par ce motif que Clotilde était très-malade et que Clovis aimait trop sa jeune épouse pour la quitter quand elle se trouvait dans cet état.

Ceux qui, par sympathie pour la douleur du roi, excusaient son inaction comme nous venons de le dire, ceux-là espéraient que la reine guérirait bientôt, et qu'alors Clovis entreprendrait la guerre contre les Visigoths ou les Bourguignons; les autres, qui redoutaient l'influence des chrétiens et voyaient avec haine et jalousie leurs progrès, espéraient que la reine mourrait, et qu'avec elle la race aux cheveux noirs disparaîtrait du palais du roi.

Dans la *Tour du Comte,* à Soissons, on avait, selon la coutume franque, assigné pour demeure à la reine et



à sa suite une partie déterminée du palais, à laquelle on avait donné pour ce motif le nom de *quartier des femmes.*

Un jour de printemps, de bon matin, cinq ou six jeunes filles gauloises étaient assises dans une salle du quartier des femmes, aux fenêtres qui donnaient sur le *Forum.* Elles travaillaient à des vêtements, assurément destinés à un enfant, car ils étaient de très-petite dimension; voire même pouvait-on reconnaître à la petite robe blanche comme la neige, dont on revêtait alors les nouveau-nés pour leur baptême, qu'on s'occupait de la toilette d'un enfant qui n'avait pas encore vu le jour.

Ces jeunes filles paraissaient ne pas se complaire à leur travail; la tristesse et la mélancolie étaient empreintes sur leurs traits, et de temps en temps l'une ou l'autre d'entre elles secouait la tête avec découragement en fixant les yeux sur la robe de baptême.

Depuis longtemps elles gardaient le silence, lorsqu'une voix faible se fit entendre dans une chambre voisine.

— Marie, la reine t'appelle, dirent les femmes à une jeune fille qui, assise toute songeuse à une fenêtre, semblait plus triste encore que les autres.

Elle sortit de la salle pour se rendre auprès de la reine, mais reparut un instant après et prit la robe de baptême des mains de ses compagnes.

— Elle veut la revoir encore! dit-elle avec douleur en sortant de nouveau de la salle.

— Pauvre princesse! dit l'une des ouvrières; que Jésus miséricordieux la protége!

Et contenant sa voix, elle ajouta :

— Sans cela elle n'arrivera pas au terme, et la fosse le recevra avant qu'on ait besoin de la petite robe blanche...

— C'est pourtant bien triste, Hélène ! Mais n'y a-t-il donc pas un médecin qui sache découvrir la nature de cette mystérieuse maladie? demanda une autre. Il est tout à fait étrange qu'un pareil dépérissement se déclare sans cause.

Hélène répondit d'un ton triste :

— Cela ne s'est pas produit si subitement, Perpétue. J'ai vu commencer le mal. Pendant quatre ou cinq mois la reine fut si gaie, si heureuse, que quiconque l'approchait se sentait tout joyeux de vivre. Vers ce temps-là, elle eut l'espoir fondé que Dieu avait béni son union et qu'elle donnerait bientôt un héritier au nouveau trône. C'est dès lors qu'elle tomba de plus en plus dans de tristes rêveries ; le sourire disparut de son visage, elle semblait toujours absorbée par de douloureuses pensées. Bientôt elle devint pâle et maigre, et souvent je pus remarquer, en la réveillant le matin, qu'elle avait pleuré la nuit, en rêve peut-être. Je crois savoir la cause du chagrin de la bonne reine...

Les autres femmes la regardèrent d'un air curieux et interrogatif.

— Quelle est-elle? quelle est-elle? dirent quelques voix.

— Je ne puis la dire, répondit Hélène. Le seigneur Aurélien, qui la connaît mieux que moi, m'a défendu d'en parler.

— Nous garderons le secret.

— Aurélien m'a prié de me taire; je veux garder ma promesse.

— Je vais vous dire cette cause, moi, dit Perpétue : Aurélien ne m'a pas défendu de parler, et je sais à quoi m'en tenir, car je suis avec la reine depuis son mariage.

— Vous sauriez ce qui fait languir la reine?

— Approchez-vous et écoutez... Lorsque notre roi était encore en Belgique, il aimait une autre femme qui s'appelait Lutgarde; c'était une Franque, d'un caractère cruel et vindicatif. Clovis devait l'épouser, et ils étaient déjà fiancés. Pour s'unir à notre reine Clotilde, il a repoussé et dédaigné la jeune Franque. La reine n'était pas depuis huit jours à Soissons, qu'après le dîner elle fut prise tout à coup de convulsions affreuses et tomba de son siége, privée de vie et de sentiment. Les mets qu'on lui avait servis ce jour-là étaient empoisonnés... Cependant elle fut sauvée. Au bout de quelques jours elle était rétablie; le médecin déclara que la dose trop forte du poison lui avait sauvé la vie. Le roi crut pouvoir soupçonner que Lutgarde, sa première fiancée, était coupable de cette horrible tentative de meurtre. Il fit faire des perquisitions dans toute la France et toute la Belgique pour la découvrir. Après bien des efforts inutiles, on apprit qu'elle avait fui au delà du Rhin, et se tenait cachée dans le pays des Allemans; elle était hors d'atteinte de la vengeance du roi. Mais celui-ci était entré dans une telle fureur en apprenant le fait que, de sa propre main, il avait abattu la tête

du cuisinier en chef du palais. Pour produire une profonde impression sur ses hommes et pour prévenir désormais des attentats aussi criminels, il fit de plus mettre à mort au *malhberg*, en présence de l'armée, tous ceux qui étaient attachés au service de la cuisine... Depuis cette époque, les mets destinés à la reine furent préparés par des cuisiniers chrétiens...

— Et que voulez-vous dire par là? dit Hélène en interrompant la narratrice. Croyez-vous que le dépérissement de notre auguste maîtresse soit la suite de l'empoisonnement?

— Si je le croyais, il n'y aurait pas lieu de tant vous en étonner, Hélène. Dans les forêts de Belgique, habitent des devins et des magiciennes qui, grâce à un art diabolique, préparent des poisons qui tuent en une heure, en un jour, en un mois, en une année ou en plusieurs...

— Mais, Perpétue, fit remarquer Hélène avec impatience, j'étais cependant aussi avec la reine lors de son arrivée à Soissons. Après son empoisonnement, elle a été, pendant plus de quatre mois, contente, heureuse, et en bonne santé.

—Je le sais; pourquoi m'interrompez-vous? Écoutez, et vous saurez mon idée. On a, par la suite, entendu souvent parler de cette Lutgarde : un *edeling* franc assure même qu'il l'a entrevue de loin sous les arbres de la forêt sacrée, mais que, lorsqu'il s'est mis à sa poursuite, elle avait disparu comme une fumée. Savez-vous ce que je crois? La méchante femme a fait un pacte avec le diable; elle est devenue sorcière pour pouvoir

se venger, et elle a jeté un mauvais sort sur notre pauvre reine.

Quelques-unes des femmes pâlirent et firent le signe de la croix.

Quand elles furent un peu remises de l'effroi que leur avait causé cette révélation, une jeune fille demanda :

— Comment cela pourrait-il être vrai? Les évêques, et surtout monseigneur Rémi, ne pourraient-ils débarrasser notre reine de la male-main?

— Qui sait? Il y a des gens qui assurent que les mariages entre païens et chrétiens ne sont pas agréables à Dieu, et ils pensent que la maladie de la reine est une punition du Seigneur. Je dis cela pour vous, Marthe, qui allez épouser un des *edelingen* du roi.

— Ah! répliqua Marthe, il vous déplaît que j'aie choisi Willibald pour mari; les motifs de votre dépit sont connus de tout le monde. Quant à moi, j'ai la conscience parfaitement tranquille; car j'ai consulté l'évêque sur la résolution que j'avais à prendre, et il ne m'a pas dissuadée de me marier. C'est la volonté de Dieu même que les Francs et les Gaulois, dans l'intérêt de la foi chrétienne, fraternisent et se confondent en un même peuple.

— Ne vous attachez pas à ce qu'a dit Perpétue, dit Hélène. Il n'y a vraiment en jeu ni sortilége ni male-main. Notre reine est en lutte avec le démon : on veut la faire céder devant lui; mais elle, en héroïne chrétienne, aime mieux descendre dans la tombe...

Les deux autres femmes prêtèrent une vive attention aux paroles d'Hélène dans l'espoir d'une explication plus

ample, mais en ce moment Marie sortit avec la robe de baptême de la chambre de la reine. Toutes fixèrent sur elle un regard interrogateur.

Marie entra dans la salle à pas lents et la tête penchée; muette, elle déposa le vêtement enfantin sur les genoux de ses compagnes étonnées, et alla ensuite près de la fenêtre, où elle se couvrit les yeux des deux mains et se mit à pleurer en silence.

Ses compagnes, émues par ces marques d'une profonde douleur, se levèrent et lui demandèrent avec anxiété la cause de ses larmes.

Marie s'assit, et dit après quelques instants :

— Ah ! que c'est pénible à voir ! La pauvre princesse, sans dire un mot, regarde d'un œil fixe la robe de baptême, et la tourne et retourne avec distraction; elle en étend les manches et cherche à y découvrir les formes d'un enfant ; elle sourit tristement, laisse tomber la robe, l'arrose de ses larmes et s'enfonce dans une muette rêverie; elle soupire, elle secoue la tête et lève vers le ciel des yeux suppliants ; puis elle recommence cette pantomime qui déchire le cœur et la répète à plusieurs reprises, jusqu'à ce que, sans parler, elle me rende la robe et me montre la porte du doigt... Mon Dieu ! combien elle doit souffrir ! Il y a quelque chose de terrible et de mystérieux, quelque chose comme un sort qui pèse sur elle. Oh ! mes amies, un lugubre pressentiment me fait trembler : les jours de la reine chrétienne sont comptés. Quand elle dirige vers le ciel un regard indéfinissable, c'est comme si son âme mesurait déjà la route qu'elle doit suivre pour remonter vers son Créateur.

Le ton profondément ému avec lequel la jeune fille exprima cette triste prophétie fit frémir toutes les femmes; il n'y en ent aucune dans les yeux de laquelle on ne vit briller des larmes ; la plupart baissèrent même la tête et cachèrent leur visage dans leurs mains.

Elles demeurèrent longtemps plongées dans une morne douleur.

Tout à coup elles furent troublées dans leurs tristes réflexions par les pas lourds d'un homme qui gravissait l'escalier. Toutes prêtèrent l'oreille au bruit et quittèrent leur siége avec respect en reconnaissant la personne qui s'approchait.

C'était Aurélien qui, à pas lents et la physionomie attristée, entrait dans le quartier des femmes; il salua silencieusement et fit un signe de la main à Marie, comme pour lui demander s'il pouvait voir la reine.

Sur la réponse affirmative de la jeune fille, le Gallo-Romain traversa la salle et entra dans l'appartement de la princesse.

Il s'arrêta brusquement dès qu'il eut jeté un regard rapide dans la chambre; ce qu'il voyait devait le saisir vivement, car il tremblait et retenait son haleine.

Dans un angle de la chambre, la reine était agenouillée devant un prie-Dieu; sa tête reposait sans force sur le pupitre, au pied du crucifix qu'elle étreignait convulsivement de la main droite; un torrent de larmes coulait de ses joues sur le prie-Dieu. Elle semblait endormie et gisait immobile et affaissée comme une morte; son sein même semblait ne plus palpiter.

Les yeux humides, Aurélien contemplait l'infortunée

reine, dont les joues pâles et amaigries semblaient annoncer que ses souffrances ne dureraient plus longtemps.

Elle mourrait, l'excellente princesse sur laquelle toute la chrétienté avait fondé son espoir et édifié son avenir. Par sa mort, le but auquel Aurélien avait consacré toutes ses forces était manqué; la sauvage barbarie des Francs prendrait le dessus sur la civilisation chrétienne; les serviteurs des faux dieux du Nord briseraient la croix sur le sol de la Gaule et y retarderaient pour des siècles l'avénement du règne du Seigneur. Le pillage, le meurtre et une odieuse tyrannie fondraient sur sa malheureuse patrie pour lui faire expier le rapide développement qu'y avait pris la foi chrétienne.

Durant quelques instants le Gallo-Romain resta immobile, en proie aux plus douloureuses préoccupations et se tordant les bras de désespoir. Enfin, voyant que la reine ne sortait pas de son affaissement, il s'approcha d'elle et lui dit d'une voix douce :

— Madame, le roi m'a chargé d'un message pour vous.

Clotilde souleva lentement la tête, essuya les larmes qui baignaient ses joues et se laissa tomber sur un fauteuil.

— Aurélien, mon ami, dit-elle, je suis bien malade, bien faible. Que désire de moi mon seigneur Clovis?

— Le roi vous fait demander, Madame, si vous ne voulez pas faire avec lui une courte promenade. Le temps est si beau et si frais! Le char est prêt dans la cour.

Clotilde répondit avec un regard plein de souffrance :

— Oh! vous voyez bien que cela m'est impossible!

— Pourquoi, Madame? Le char est très-commode; on y attellera des chevaux fort doux.

— Non, Aurélien, je ne le puis... je ne le puis! Les gens qui me voient demandent la cause de ma maladie... Que peut me faire l'air frais? Est-ce du défaut d'air que je souffre?

— Ainsi j'aurai encore un refus à rapporter au roi, mon maître, en réponse à son affectueuse prière?

— Ah! soyez bon pour m'excuser auprès de lui. Je donnerais ce qui me reste de vie pour ne pas lui causer de peine; mais je suis malade... malade de la tête... et de l'âme.

Le Gallo-Romain demeura encore un instant en silence, l'œil fixé sur la reine qui, muette, penchait la tête. Comme s'il eût pris une difficile résolution, il s'approcha de la princesse, et lui dit d'un ton sérieux :

— Oh! Madame, accordez-moi la grâce de pouvoir vous parler une fois librement et franchement.

— Depuis quand, Aurélien, avez-vous besoin de demander cela comme une grâce! Ne connais-je pas l'inépuisable bonté de votre cœur?

— Écoutez-moi donc, Madame, dit-il: ce que j'ai à vous dire est grave et doit fixer tout particulièrement votre attention... Vous avez tort; peut-être irritez-vous Dieu lui-même en vous abandonnant à votre tristesse. Peut-être votre obstination à savourer la douleur est-elle une ingratitude envers le Seigneur... Ma parole vous fait trembler, Madame! Oh! puisse-t-elle vous tou-

cher assez profondément pour détourner le mal de vous, et vous faire regarder avec espoir dans l'avenir. Souvenez-vous du passé; consolez-vous dans la pensée que la volonté de Dieu doit s'accomplir et qu'elle a toujours pour but le salut des hommes, quelque impénétrables que soient ses desseins.

— Je pèse cent fois par jour ces raisons dans mon esprit, dit la reine en soupirant. Elles sont sans pouvoir sur mon âme; dans toutes mes prières je supplie le Seigneur de me rendre forte contre le fatal malheur qui me fait mourir d'effroi... Peine inutile! mes prières ne sont pas exaucées.

— Princesse, reprit Aurélien, puisez des forces dans la conviction de la haute et sainte mission qui vous est dévolue sur la terre. Songez que l'espoir de l'Église repose sur vous seule, que votre vie ne vous appartient pas et que votre mort prématurée peut rejeter l'Occident dans les ténèbres de l'idolâtrie. Songez que si vous donnez plus longtemps des aliments à la douleur qui vous mine et vous conduit à la tombe, vous ne paraîtrez pas innocente devant le tribunal de Dieu!...

— Ah! ayez pitié de moi! Ne jetez pas le doute et l'incertitude dans mon âme! dit Clotilde d'une voix suppliante.

— Le roi ne peut consentir à votre demande, Madame. Ce ne serait pas seulement la perte de sa couronne, mais encore l'anéantissement de l'espoir des chrétiens. Vous désirez, vous demandez que l'enfant que le ciel vous donnera soit baptisé comme chrétien; mais ne comprenez-vous pas que les guerriers francs,

au nom de leurs ases, se révolteraient contre le roi; car alors l'héritier du trône qu'ils ont fondé par leur bravoure n'appartiendrait plus même à leur race par aucun lien. Qui peut calculer d'avance jusqu'où irait leur vengeance? Qui sait si vous-même, notre magnanime roi et votre innocent enfant, ne seriez pas les premières victimes de leur rage? Princesse, daignez écouter un fidèle serviteur du Christ, qui, avec vous, a consacré sa vie au même but... Reculez devant le glaive sanglant que vous tenez suspendu comme une menace sur la Gaule. Le sage évêque Rémi ne vous a-t-il pas dit qu'il ne faut pas braver le Seigneur ni courir avec une téméraire confiance au-devant de ses décisions? Il faut savoir contenir nos désirs et compter avec le temps; trop de précipitation briserait infailliblement nos chances de succès. Oh! si vous deveniez jamais la cause de la ruine de l'Église gauloise! Cette terrible pensée, cette effrayante possibilité devrait, à elle seule, vous faire céder et vous décider à renoncer à un désir intempestif.

Clotilde demeura pendant quelques instants abîmée dans une anxieuse méditation. Tout à coup elle se leva vivement, et, tout émue, tendit les bras vers le ciel en s'écriant d'une voix navrée :

— Oh! mon Dieu! daignez jeter sur moi un regard de miséricorde! Prenez pitié de moi! Soyez bon pour une mère qui souffre en votre nom, qui mourra peut-être pour l'amour du Christ! Éclairez, éclairez mon esprit; éloignez de moi le doute mortel qui me torture... Ah! écoutez ce qu'on exige de moi : un enfant m'est donné par votre grâce; et moi, créature ingrate, mère

cruelle, j'irais dès le berceau livrer son âme innocente à l'esprit du mal; j'irais le déposer sur l'autel des faux dieux, l'y voir arroser du sang fumant des victimes, vendre son bonheur, le vouer à l'éternelle damnation, et lui voir enseigner, par des prêtres farouches, comment on blasphème et outrage votre saint nom!

Elle se tourna, toute tremblante, vers Aurélien, et lui dit avec une exaltation qui touchait à l'égarement :

— Oh! non, non! rien au monde ne peut contre-balancer le salut de mon enfant! J'aimerais mieux perdre tout ce qui m'est cher sur la terre, trône, amour, bonheur, tout, jusqu'à la vie même. Non, je n'enfanterai pas une âme pour le démon; mon sang ne se révoltera pas contre le Seigneur mon Dieu! Qu'on me croie insensée, folle; la foi me restera jusqu'à la fin. Plutôt que de faire de mon enfant l'esclave et le serviteur de l'ennemi de Dieu, j'aime mieux mourir du plus cruel martyre.

L'infortunée reine retomba épuisée sur son siége; elle paraissait anéantie par l'excès de l'émotion et sa poitrine oppressée haletait convulsivement.

Les larmes aux yeux et secouant tristement la tête, Aurélien regardait la princesse dont l'inexprimable exaltation lui déchirait le cœur; il la regardait comme s'il eût craint en effet que son esprit ne se fût égaré sous le poids des douloureuses pensées qui l'accablaient.

Après un long silence, quand il remarqua que son émotion était un peu calmée, il dit d'un ton mélancolique :

— Madame, n'aurez-vous pas compassion du roi? Lui, l'invincible guerrier, le héros devant lequel tout

ployait ou cédait, il marche le front penché; il a perdu toute son énergie; la tristesse qu'il éprouve de vous voir souffrir lui ronge le cœur...

— Taisez-vous! s'écria Clotilde tremblante, taisez-vous; vous touchez la plus cruelle blessure qui fasse saigner mon cœur. Dites, que puis-je faire pour empêcher Clovis de souffrir? Mon cœur ne forme plus que des vœux : voir son bonheur et le salut de mon enfant!

— Ces deux vœux se contredisent, Madame.

— Hélas! hélas!

Après quelques instants de silence, la princesse se tourna vers Aurélien et lui dit, les yeux brillants de larmes :

— Aurélien, vous qui êtes un fils fidèle du Christ, pourquoi ne me comprenez-vous pas? N'avez-vous pas nourri l'espoir qu'un jour Clovis lui-même s'agenouillerait devant la croix? Je n'en demande pas tant; mère, je ne demande que le droit d'apprendre à mon enfant à prier... et vous trouvez mon désir excessif! La foi vous manque-t-elle donc? Et si les souffrances que j'endure aujourd'hui malgré vous, malgré tous, si ces souffrances donnaient un roi chrétien à l'Occident? Si le Christ maintenait mes enfants sur le trône de France et les protégeait jusqu'à ce que les faux dieux eussent disparu de devant sa face, que diriez-vous?

— Ah! l'Église bénirait votre nom et vous vénérerait comme une sainte jusque dans les siècles les plus reculés...

— Non, mais vous m'accorderez du moins qu'on dirait après ma mort : « C'est par la foi qu'elle a vaincu! »

— Mais, princesse, demanda le Gallo-Romain étonné, regardez-vous vraiment comme une probabilité que le roi donne son consentement? Votre cœur nourrit-il l'espoir que Clovis puisse souscrire à vos vœux?... Et, le fût-il, comment pouvez-vous supposer que l'armée franque ne tire pas une terrible vengeance de l'outrage fait à ses ases et à elle-même?

— Qui doute de la toute-puissance de Dieu? répondit la reine. Je suis dans sa main un instrument sans volonté; la voix qui parle en moi, dit que je dois persévérer jusqu'au bout... jusqu'à la tombe, pour rendre témoignage de son saint nom.

Aurélien la regarda avec admiration.

— Que sa foi est grande! murmura-t-il à part lui. Qui peut savoir si ce n'est pas en effet l'inspiration de Dieu qui la rend aussi inébranlable?

Il secoua la tête pour en écarter cette idée, et dit:

— Je dois me retirer, Madame; le roi m'a ordonné de revenir sur-le-champ. La vue de votre douleur m'a fait oublier ses ordres. Ah! songez encore à la reconnaissance que vous devez à Clovis; conservez votre vie pour le rendre heureux et ne brisez pas si cruellement le noble cœur qui vous aime avec tant d'ardeur!

Il se retourna pour quitter la chambre.

— Le roi! s'écria-t-il interdit en s'inclinant profondément devant Clovis.

En se relevant il joignit les mains comme pour implorer pitié pour la reine, car il remarqua qu'une ardente colère faisait étinceler les yeux du roi.

Le prince avait probablement entendu les dernières

paroles du Gallo-Romain, car il lui serra la main et dit :

— Je te remercie de ton attachement; va m'attendre dans la salle d'armes, je veux parler à la reine.

Dès qu'Aurélien eut quitté la salle, Clovis ferma soigneusement la tenture de la porte et, les bras croisés sur la poitrine, se tourna vers la reine qui, par respect, s'était levée. Son visage était altéré par la colère; ses lèvres se crispaient convulsivement : il fixait sur la reine un regard accusateur.

Enfin il alla à elle, la saisit par le bras avec une certaine brusquerie, la repoussa sur son siége et dit d'un ton impérieux :

— Assieds-toi ! Ta tristesse insensée me pèse et m'ennuie. Il faut que cela finisse. Je veux que tu chasses ces chimères de ton esprit. Mon désir doit être une loi pour toi. Nous verrons si je n'aurai pas le pouvoir de te faire sortir de tes rêves superstitieux, et si Clovis, le roi de la nouvelle France, cédera devant l'obstination d'une femme.

La reine avait courbé la tête sur la poitrine et écoutait, immobile, les reproches de Clovis, comme si elle eût accepté avec résignation un sort cruel mais inévitable.

— Par la noire Hellia ! grommela le roi en frappant du pied, tu ploieras ou je te briserai ! Insensée ! tu oses me demander une chose qui attirerait sur moi la haine et la réprobation légitimes de mes guerriers ; une chose qui ferait frémir de colère les ases dans le Glansheim; une chose qui me briserait la couronne sur la tête ! As-tu donc, dans ton orgueil de chrétienne, voulu

mesurer jusqu'à quel degré d'abaissement et de lâcheté mon amour pour toi peut me faire descendre ! Ah ! tu veux que les enfants de Clovis soient voués au Dieu crucifié ! Ainsi, un prince chrétien commanderait aux libres serviteurs d'Odin ? L'autel de nos puissants ases devrait attendre ses victimes d'un roi chrétien ? C'est une sanglante et odieuse raillerie ! .

Clotilde était toujours immobile, la tête penchée sur la poitrine.

Clovis la saisit par l'épaule et dit d'une voix sombre :

— Ta tête est si dure, que le marteau de Thor lui-même ne la briserait peut-être pas du premier coup... Mais moi, je la briserai. Parle ! parle ! je le veux !

Sans relever la tête, la reine répondit d'une voix lente :

— Seigneur, il y a deux mois, vous m'avez défendu de ne plus jamais vous parler de la cause de mon chagrin ; je respecte vos ordres, bien que ce silence éternel étouffe la vie dans mon sein... Ah ! si vous saviez ce que je souffre, vous seriez miséricordieux ; vous ne m'accableriez pas sous vos amers reproches. J'ai assez de ma propre douleur pour mourir. A quoi servirait-il que je tombasse encore à vos pieds et que je rampasse devant vous, les yeux noyés de larmes, pour vous demander l'âme de mon enfant ? Je comprends, Clovis, que vous ne me l'accorderiez pas... que vous ne pouvez peut-être pas me l'accorder... Clovis, vous m'avez sauvée de la mort ; d'une pauvre jeune fille condamnée au dernier supplice, vous avez fait une reine ; la reconnaissance m'impose le devoir de sacrifier ce qui m'est le plus cher à votre bonheur. Si vous cédiez à mon

vœu, cela pourrait vous coûter la couronne, la vie peut-être; cela rendrait, dites-vous, votre nom odieux à votre peuple. Moi qui vous aime autant qu'une âme puisse aimer sur la terre, je devrais détourner de votre tête le malheur qui la menacerait; je devrais vous retenir, si vous vouliez faire ce que je désire. Oh ! je sais tout cela... et pourtant je ne puis ! Mon amour et ma reconnaissance sont impuissants contre l'inspiration d'en haut; les conseils de ma raison sont inutiles... Je dois mourir minée par la double tristesse de devoir vous rendre malheureux, vous, Clovis, mon époux bien-aimé, et mon enfant... Ciel ! mon enfant !..

Elle se tut : sa respiration était haletante et saccadée; un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. La colère soulevée de Clovis se calma sous l'influence de la voix douce et triste de Clotilde, et plus encore à la vue de ses larmes.

Durant quelques instants il contempla son épouse infortunée avec une compassion croissante, et dit enfin d'un ton calme mais navrant :

— Clotilde, ma bien-aimée, tu veux donc me quitter? Tu veux mourir? Tu n'as donc pas pitié de moi?

Un frisson convulsif parcourut le corps de la princesse; elle leva les yeux sur Clovis, et tendant vers lui ses mains suppliantes, elle s'écria :

— Oh ! grâce ! ne déchire pas si cruellement mon cœur.

Clovis posa le bras sur son épaule, attira sa tête sur sa poitrine et dit avec une douloureuse impatience dans la voix :

— Je le dirai pourtant. Moi aussi, la vue de tes souffrances me tue. Ah ! Clotilde, si un homme pouvait pleurer, j'inonderais ta chevelure de mes larmes ; mais si mes yeux refusent cette marque de faiblesse, des larmes brûlantes n'en coulent pas moins dans mon cœur ; elles s'y amassent et m'étouffent. Oh ! c'est affreux ! Te voir languir, Clotilde, te voir mourir, voir la tombe s'ouvrir devant toi... et ne pouvoir te sauver ! Toi, mon épouse bien-aimée, toi, tout ce que j'aime sur la terre, tu tends les bras vers moi, tu me cries de te protéger contre la mort, je sais que je puis te donner la vie et le bonheur; et moi, misérable jouet du destin, je dois te dire, le cœur désespéré : Meurs, descends dans la tombe, Clovis ne peut te sauver ! Oh ! la vengeance des ases pèse sur moi !

Il écarta de son sein la tête de la reine toujours en pleurs et se leva. Il se mit à parcourir la chambre en long et en large en s'efforçant de maîtriser son émotion. Après s'être longtemps promené, il revint à son siége, prit la main de Clotilde, et dit d'une voix douce et pleine de prière :

— Ma bien-aimée, ce que ton cœur désire ne peut se faire cependant ! Réfléchis donc que, n'en résultât-il pas d'autre malheur, te priverais tes enfants, les miens, de la couronne royale et de tout héritage... Réponds-moi donc... que j'entende ta voix !

— Ah ! dit la reine, à quoi servirait ma réponse ? Tu ne pourrais me comprendre, Clovis... Toutes les couronnes de la terre ne valent pas la couronne du salut ; tout l'or, toutes les pierreries du monde ne brillent pas



comme la face resplendissante de Dieu. Je dois choisir pour mon enfant : le voir riche et puissant sur la terre pour gémir plus tard sous le poids de l'éternelle damnation, ou le voir souffrir en ce monde pour jouir ensuite dans l'autre vie de la félicité éternelle en présence de Dieu. Je suis chrétienne, je serai bientôt mère ; mon choix ne peut être douteux !

Clovis secoua douloureusement la tête, et dit :

— Je suis serviteur d'Odin, chef suprême d'un peuple qui adore les puissants ases du Glansheim ; les enfants qui nous sont donnés sont aussi à moi. Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'exiger que mes fils adorent les dieux de leur père ?

Il reprit la main de la reine, et, la pressant avec effusion, il dit d'une voix suppliante :

— Ma bien-aimée, sois bonne et raisonnable ; chasse de ton esprit ce désir impossible à réaliser ; efforce-toi de vaincre le chagrin qui te dévore : tes forces seront bientôt revenues... Des larmes, toujours des larmes pour toute réponse ! s'écria-t-il. Ne suis-je donc rien pour toi ? Ma renommée, ma grandeur, ma vie, tout cela n'est-il plus rien à tes yeux pour que tu restes inexorable ?

La voix du roi, en proférant ces dernières paroles, avait une expression si déchirante, qu'un nouveau torrent de larmes s'échappa des yeux de Clotilde.

— Clovis, dit-elle en soupirant après une courte pause, nous luttons inutilement contre un sort implacable. Courbons la tête avec résignation sous le malheur qui nous frappe. Tu me brises le cœur par tes affectueux



reproches ; je ne puis te donner de consolations. Ce qui me pousse est une force mystérieuse, indéfinissable, et si puissante que je ne pourrais me soustraire à son empire, quand même je verrais la tombe s'ouvrir devant moi pour m'engloutir. C'est comme une maladie... peut-être le sentiment de la mission que j'ai à remplir sur la terre... une inspiration d'en haut. Ne cherche pas à vaincre ma tristesse ; je te suis reconnaissante de toutes les forces de mon âme, je t'aime plus que jamais pour ton généreux amour ; mais tout... tout serait inutile. Ma voie dans ce monde est tracée par Dieu lui-même ; il faut que je la suive... Si le calice d'amertume m'attend au bout, le Christ l'a bien vidé.

Clovis la regarda au fond des yeux comme s'il eût voulu pénétrer dans son âme ; puis il secoua la tête avec compassion et dit d'une voix altérée :

— Ma pauvre Clotilde, s'il ne s'opère pas de changement dans ta destinée, tu continueras de souffrir... et tu finiras par t'éteindre et mourir, n'est-ce pas ?

— Si Dieu le veut, il en sera ainsi, répondit-elle avec résignation.

Comme saisi d'une soudaine émotion, le prince quitta vivement son siége en proférant d'inintelligibles paroles, et, transporté de désespoir, se mit à arpenter la chambre d'un pas rapide.

La reine baissait la tête et fixait les yeux sur le sol.

Tout à coup Clovis tira son épée, la contempla un instant en la tenant des deux mains devant lui ; un sourire railleur et convulsif contracta ses traits, et il s'écria :

— Arme trompeuse ! Je te croyais puissante contre tout obstacle, forte, invincible et exterminatrice comme le feu qui jaillit sous le marteau de Thor... et tu es brisée par la douleur d'une femme ! Loin de moi, tu n'es qu'un fragile jouet d'enfant !

Dans son dépit il lança l'épée sur le sol; le bruit du coup fit trembler tout le palais.

La reine tourna vers son époux son regard résigné ; elle leva les yeux au ciel, joignit les mains et parut prier.

Le roi resta longtemps encore en proie à une violente exaltation ; tout en se parlant à lui-même et en grondant, il tendait les poings convulsivement serrés et promenait autour de lui des yeux étincelants, comme s'il eût vu une foule menaçante se presser autour de lui.

Enfin il se plaça devant la reine, et lui dit d'un ton qui trahissait son égarement :

— Clotilde !.. si je cédais à tes vœux ?

Un cri impossible à rendre s'échappa du sein de la reine ; elle se souleva à demi sur son siége en s'appuyant de la main, et, toute tremblante, resta dans cette position ; elle sentait ses jambes se dérober sous elle, et elle attachait sur les yeux du roi un regard qu'on eût dit égaré par la folie.

— Non ! non ! s'écria le roi en reculant avec effroi, c'est impossible.

Clotilde se laissa tomber sur le sol ; les mains tendues vers son époux, elle rampa sur les genoux jusqu'à lui en s'écriant :

— Clovis, l'esprit de Dieu est en toi, écoute sa voix ; sauve-moi une seconde fois de la mort !

— Non ! non ! répéta le prince tremblant en s'éloignant toujours davantage.

Mais la reine se traînait à sa suite en s'écriant avec exaltation :

— Pitié ! donne-moi l'âme de mon enfant ! Le Christ te protégera !

— Ne me parle pas du Christ ! vociféra Clovis.

— *Alvader,* le père de tout, l'éternel Dieu de tous les peuples, te défendra. Ton nom sera loué et béni jusqu'à la fin des temps.

Clotilde s'était approchée du roi et lui étreignait les genoux de ses deux bras ; elle mêlait à ses sanglots des supplications étouffées, et arrosait les pieds de son époux de larmes brûlantes.

Clovis la contempla un instant, muet et frémissant ; puis il dit, hors de lui à force d'émotion :

— Oh ! ce que tu me demandes est terrible... mais ta mort... ta mort, c'est plus terrible encore !.. Ma couronne, ma gloire, ma puissance, je donne tout pour ta vie... Eh bien ! Clotilde... eh bien ! le jeune roi des Francs... ton fils... le mien... qu'il soit chrétien !

La reine se releva en poussant un cri, vola au cou de son époux, le couvrit de baisers avec effusion ; puis, courant au prie-Dieu, elle s'y laissa tomber en levant les mains au ciel, et s'écria :

— Soyez béni au plus haut des cieux, Seigneur, qui m'avez exaucée !

XIII

Dans la matinée d'un beau jour, le *Forum* était couvert d'une foule de citoyens gaulois qui, revêtus de leurs habits de fête, attendaient quelque chose, et s'étaient disposés sur deux rangs, sans doute pour laisser le passage libre pour un cortége.

Bien qu'une douce expression de joie se peignît sur tous les visages, cependant on n'entendait pas un cri, pas une exclamation. Il était évident que la foule contenait sa joie, et se tenait calme et silencieuse avec intention ; seulement, du milieu d'un groupe de jeunes gens s'élevaient de temps en temps des cris bruyants qui semblaient éveiller la surprise et le mécontentement de la foule.

On remarquait peu de Francs parmi le peuple qui encombrait le Forum ; la plupart se tenaient aux alen-

tours de la principale porte d'entrée du palais du roi. Là se trouvaient de nombreux guerriers germains, partagés en groupes, et qui lançaient aux Gaulois des regards où brillait un farouche dépit; ces regards menaçants se dirigeaient particulièrement vers les jeunes gens qui osaient témoigner leur joie plus ouvertement que les autres.

Sigebald se trouvait avec quelques *edelingen* sous le péristyle du palais. De temps en temps il secouait la tête et souriait amèrement, quand les *edelingen* trahissaient par d'imprudentes paroles la colère que leur causait l'événement du jour.

Bien que Sigebald parût prendre part à la conversation des *edelingen*, ses pensées étaient ailleurs. Depuis quelques instants il avait l'œil fixé sur un guerrier qui, à plusieurs reprises, l'avait regardé de loin avec une mystérieuse insistance, comme s'il voulait lui dire quelque chose. Sigebald ne connaissait pas ce guerrier; à certains détails de son costume, il crut pouvoir penser qu'il n'appartenait pas à l'armée franque et était peut-être récemment arrivé de Belgique pour entrer au service du roi.

Forcé de répondre aux remarques de ses compagnons, Sigebald détournait souvent les yeux du soldat inconnu; mais chaque fois que son regard se reportait sur lui, il retrouvait celui de l'inconnu attaché sur lui avec la même persistance.

En ce moment une certaine oscillation se produisit dans les rangs du peuple; au loin, à l'entrée de la rue qui menait vers le centre de la ville, on voyait les

mains de la foule s'agiter dans les airs et applaudir...

— Faites attention, murmura un *edeling,* voici ceux qui ont renié les ases !

— Puissent les noires elfes les étouffer ! grommela un autre.

— Si Odin ne leur envoie pas les nornes, je maudis tous les dieux et toutes les déesses ! s'écria un troisième.

— Silence, silence, seigneurs ; contenez votre ressentiment, dit Sigebald. Ce qui plaît au roi doit nous être agréable. Comportez-vous bien et ne témoignez pas de mécontentement : le traître aux cheveux noirs pourrait s'en apercevoir et en donner avis au roi...

Le cortége attendu fit son entrée sur la place, et s'avança lentement à travers la foule qui ne poussait pas d'acclamations, et se bornait à témoigner sa joie en applaudissant des mains et par l'expression de bonheur qui régnait sur toutes les physionomies.

En tête du cortége marchaient une cinquantaine de guerriers, armés du bouclier et de la framée, qui refoulaient brutalement la multitude et ouvraient devant eux un large passage. A peu de distance des guerriers, suivaient quelques évêques et quelques citoyens distingués, et derrière ceux-ci, une longue file de femmes et de jeunes filles chrétiennes, toutes si richement vêtues et parées de tant d'or, de perles et de pierreries, qu'on ne pouvait douter qu'elles n'appartinssent aux plus riches familles du royaume.

Parmi ces femmes, il s'en trouvait deux qui portaient chacune un enfant; les longs vêtements qui de

leurs bras tombaient presque jusqu'au sol, attestaient que les deux enfants revenaient du baptême. Ils devaient déjà être âgés de quelques semaines, car ils semblaient extrêmement grands et forts pour des nouveau-nés.

Aurélien marchait à droite, à côté de l'un des enfants ; un citoyen revêtu d'un costume particulier, un sénateur ou un membre de la municipalité de la ville, marchait de l'autre côté. Ils avaient probablement présenté les enfants au baptême, en qualité de parrains, et avaient fait pour eux profession de la foi chrétienne.

Le Gallo-Romain marchait la tête penchée ; de temps en temps seulement il jetait un regard sur les enfants avec une émotion contenue. Ils étaient chrétiens ! Eux, les germes vigoureux d'une race nouvelle et prédestinée, eux, les plus nobles rejetons du sang de Mérovée, ils étaient voués au Christ ! Sur les bras de ces femmes, sous les plis de ces petites robes blanches, reposait l'espoir de la chrétienté, l'avenir de la civilisation.

En proie aux pensées qui le transportaient, aux bienheureux pressentiments qui inondaient son cœur, Aurélien avait perdu la conscience de ce qui se passait autour de lui, il ne voyait pas les joyeux battements de mains de la foule ; il ne voyait pas quel amer dépit, quelle rage comprimée assombrissaient la physionomie des *edelingen*.

Déjà le premier détachement de soldats avait presque atteint le palais, et aucun cri ne s'était mêlé à la calme satisfaction de la foule, ni n'avait surgi des flots on-

doyants du peuple. Mais en ce moment le cortége défilait devant le groupe de jeunes Gaulois qui, redoutant moins les Francs, s'étaient dès l'abord fait remarquer par leurs bruyantes manifestations.

L'un d'eux, lorsque passèrent les enfants, s'écria d'une voix puissante :

— Vivent les fils du roi! Vivent nos princes chrétiens!

Un citoyen mit la main sur la bouche du jeune homme en lui disant :

— Imprudent, taisez-vous : l'évêque a défendu de pousser aucun cri.

Bien que les Francs ne comprissent pas l'exclamation latine, elle devait cependant avoir affecté désagréablement leurs oreilles, car elle amena sur leurs visages une expression de colère et de dépit, et tout en grommelant, ils serrèrent les poings et adressèrent au jeune homme des regards menaçants.

Peut-être en fût-il résulté une scène qui eût mis en relief d'une façon déplorable le mécontentement des guerriers francs; mais en ce moment le cortége disparut sous la porte du palais, et les jeunes Gaulois se mêlèrent à la foule sans qu'on pût y suivre leurs traces.

Quelques instants après, Sigebald entrait dans la salle qui lui avait été assignée pour demeure dans le palais du roi.

Il détacha son épée du baudrier et la jeta avec colère sur un banc. Les bras croisés sur la poitrine, il demeura un instant les yeux fixés par terre, frappant le parquet

du pied avec impatience, puis il alla jusqu'au fond de la salle, s'y laissa tomber sur un fauteuil, et murmura :

— C'en est donc fait! le peuple esclave va devenir le maître; il va supplanter les libres Francs dans ce palais et triompher de ses vainqueurs par la ruse et par de lâches adulations! Les fils de Clovis chrétiens! La reine et Aurélien tout-puissants!

Après un instant de silence, il secoua la tête avec désespoir, et dit d'une voix étouffée :

— Ah! si j'eusse réussi dans ma tentative, la reine serait oubliée depuis longtemps déjà; la tombe eût pour jamais détourné le malheur qui menace les Francs... Mais aussi qu'est-ce que Lutgarde m'avait donné! J'ai fait jeter tout à la fois dans les mets destinés à la femme aux cheveux noirs... il y avait de quoi tuer dix hommes, disait Lutgarde... et pourtant la reine n'en mourut point... Elle languit ensuite, peut-être par l'effet du poison... Je la voyais mourir lentement, mais sûrement... et cependant elle se guérit. Au lieu d'un enfant maladif, elle a deux beaux fils! Serait-elle protégée par nos ases? Le Christ qu'elle adore serait-il assez puissant pour la défendre contre la colère d'Odin?

Et, poursuivant le cours de ses réflexions, il reprit, les traits empreints d'une visible émotion :

— Quelles terreurs n'ai-je pas éprouvées! Combien de nuits sans sommeil n'ai-je pas passées dans de mortelles angoisses? Le roi a fait décapiter autour de moi beaucoup d'innocents dans l'espoir que le glaive atteindrait ainsi le coupable. Chaque jour, mon tour pouvait arriver... Jusqu'à présent j'ai échappé à ce sort ignomi-

nieux!.. Mais tout danger est-il bien passé? Le roi a envoyé une ambassade aux Allemans pour demander que Lutgarde lui soit livrée. On lui a fait dire qu'on avait trouvé son cadavre gisant dans une forêt; il ne veut pas le croire. Aurait-il des raisons de penser qu'elle soit encore en vie?

Sigebald pâlit, et, tout effrayé, se dit en lui-même :

— Si elle vivait encore? Si elle finissait par tomber entre les mains du roi? Oh! comme il la ferait mettre à la torture!... et peut-être dénoncerait-elle celui qui lui est venu en aide dans sa tentative de vengeance... Ne ferais-je pas mieux de quitter le service du roi?... Il m'enlèverait mes métairies; je ne posséderais plus rien... Être comte du palais du plus puissant des rois, et devoir, comme un misérable guerrier, aller chercher fortune à l'étranger... Mais pourquoi craindre? Lutgarde est bien réellement partie pour le séjour d'Odin, et avec elle est éternellement enseveli le secret qui m'épouvante.

Il se leva, arpenta plusieurs fois la salle, et dit ensuite d'un ton plus dégagé et avec un sourire contraint :

— Qu'est-ce que cela me fait, au fond, que les fils du roi soient chrétiens? Pourquoi dois-je m'irriter de ce que les Gaulois jouissent de la faveur du roi? Puisque sacrificateurs et scaldes, *edelingen* et guerriers sont assez lâches pour permettre que cela arrive, pourquoi exposerais-je seul ma vie et mon bonheur? Il n'y a qu'un homme qui se trouve dans mon chemin, un seul qui soit cause de l'humiliation que j'ai subie, celui qui a empêché le roi de me donner la villa de Juvigny, celui

qui, ici, dans le palais du roi, possède la puissance et l'influence, et en use à mon préjudice. Oh! si je pouvais assouvir ma vengeance sur lui! Si quelque chance s'offrait à moi d'écarter de ma route le Gallo-Romain, je la tenterais au risque de la vie... Le poison? Il n'est pas sûr et il laisse des traces qui le trahissent... Aucun moyen d'ailleurs d'essayer une nouvelle tentative de ce genre; on est trop sur ses gardes dans le quartier des femmes...

Il entendit du bruit, se retourna, et ne fut pas peu stupéfait de voir à l'entrée de la salle le guerrier inconnu qui, sur le *Forum*, l'avait si étrangement regardé, et qui, en ce moment, s'approchait à pas lents de lui.

— Arrière! Qui t'a permis d'entrer ici sans être appelé? s'écria-t-il, irrité d'être surpris ainsi.

Pour toute réponse le guerrier se posa le doigt sur la bouche pour recommander le silence à Sigebald. Quand il fut tout près de lui, il lui dit d'une voix contenue :

— Seigneur, personne ne peut-il nous entendre?

Le ton sur lequel cette question était faite parut remplir le comte du palais d'inquiétude et d'impatience.

— Par la noire Hellia, dit-il, tu es un messager de malheur! Parle, et laisse de côté cet air de mystère...

— Je demande si personne ne peut nous entendre? répéta le guerrier.

— Personne, répondit Sigebald de plus en plus étonné. Qu'as-tu de si terrible à m'annoncer?

— Ce n'est pas terrible, seigneur comte, mais, allons là-bas; il y fait plus sûr qu'ici, et je vous communiquerai le message dont je suis chargé.

Lorsqu'ils furent tout au fond de la salle, le guerrier dit :

— Seigneur, je vous apporte des nouvelles de votre nièce Lutgarde.

— De Lutgarde? s'écria Sigebald avec un effroi involontaire. Elle est morte!

— Pas du tout, seigneur; elle vit et elle est même non loin d'ici.

Le comte du palais regarda le guerrier avec incrédulité.

— Tu me trompes sans doute, dit-il; des messagers allemans ont apporté au roi le récit circonstancié de sa mort. N'a-t-on pas trouvé sur la lisière d'un bois son cadavre déjà à demi dévoré par les loups?

— Ces messagers étaient envoyés par votre nièce elle-même, pour décider le roi à renoncer à ses poursuites.

— Ainsi elle vit vraiment encore? Que désire-t-elle de moi?

— Elle veut vous voir et vous parler, seigneur.

— Me voir et me parler! Mais elle exige donc que je mette ma tête sur le billot? Si quelqu'un apprenait que j'ai connu son arrivée ici sans en prévenir le roi sur-le-champ, je serais infailliblement perdu...

— Elle veut vous voir et vous entretenir aujourd'hui même, répéta froidement le guerrier.

— Et si je refuse de la recevoir ou d'aller la trouver?

— Elle vous y contraindra, seigneur.

— Elle m'y contraindra! Tu plaisantes sans doute? s'écria Sigebald avec colère, mais en proie à une anxiété

croissante. Je te dis que je ne veux pas entendre parler de ma nièce; qu'elle me laisse en paix.

— Vous vous emportez à tort, seigneur comte, dit le guerrier. Votre colère est une grande ingratitude envers votre nièce. C'est uniquement pour votre bien qu'elle a traversé le Rhin, et par affection pour vous qu'elle s'aventure sur le sol de France.

— Par amour pour moi? Qu'a-t-elle donc à me communiquer?

— Votre vie est en danger, dit l'inconnu d'un ton impassible : elle veut vous sauver. Si vous refusez de faire ce qu'on désire de vous, peut-être dès demain serez-vous jeté dans un cachot. On vous soupçonne d'un horrible crime.

Sigebald regarda fixement le guerrier dans les yeux.

— C'est une odieuse ruse par laquelle on espère m'attirer à cette dangereuse entrevue! s'écria-t-il.

Et saisissant tout à coup le guerrier par le bras avec une violence convulsive, il demanda tout frémissant d'une colère à peine contenue :

— Que disais-tu d'un crime? Parle, ou je t'arrache de la bouche ta langue trompeuse !

— Lutgarde ne m'en a pas dit davantage; je suis étranger à l'armée du roi, et ne sais rien de ce qui a jamais pu se passer ici.

— Plût à Odin que je ne l'eusse jamais vue ! dit Sigebald avec abattement, en lâchant le bras de son interlocuteur et en baissant les yeux. Ma vie est en danger? Qui peut la mettre en péril, sinon elle seule? Mais je ne céderai pas devant ses perfides menaces. Ce n'est point

par affection pour moi qu'elle est venue. Elle veut se venger; elle veut assouvir sa haine et sa jalousie; elle veut m'employer comme instrument dans l'accomplissement de ses sanglants projets.

— Ainsi, seigneur comte, vous refusez?

— Oui, je refuse et ne veux ni la voir ni lui parler; ma vie courrait grand péril si je souscrivais à son désir insensé.

— Votre mort est infaillible, si vous résistez à sa volonté.

— Vaine menace! dit Sigebald avec un sourire contraint. Que pourrait-elle, elle qui n'oserait se montrer à âme qui vive? Va, et dis-lui qu'elle fera très-prudemment en quittant la France, car...

— Ne continuez pas, seigneur comte, dit l'inconnu en l'interrompant; Lutgarde m'a confié un mot qui doit vous faire changer d'idée.

Il se rapprocha du comte du palais et chuchota quelques mots à son oreille.

Sigebald recula en pâlissant.

— Sa perversité irait-elle jusque-là! s'écria-t-il avec une sorte de désespoir.

— Elle dit qu'elle enverra au roi un messager pour lui apprendre des choses qu'il ignore...

— C'est affreux! s'écria Sigebald tout tremblant, et en murmurant d'inintelligibles paroles comme s'il eût été en proie à une pénible irrésolution.

Après qu'il eût réfléchi passablement longtemps, l'expression de sa physionomie changea, et, faisant de visibles efforts pour maîtriser ses angoisses, il dit :

— Où se trouve ma nièce? L'endroit est sûr? Personne ne peut-il nous y voir ni nous y surprendre?

— Ainsi vous irez la trouver, seigneur comte?

— Oui, je veux savoir ce qu'elle a de si important à me communiquer.

— Si vous la trompez, elle se vengera.

— Je la connais assez pour savoir cela.

— Écoutez donc. Ce soir, une heure avant minuit, vous vous rendrez seul à la forêt sacrée. Dès que vous serez hors de la ville, vous placerez votre épée nue sur l'épaule et vous avancerez toujours sans regarder autour de vous.

— Mais comment trouverai-je ma nièce?

— Elle viendra à vous au moment où vous vous y attendrez le moins.

— Elle se défie de moi?

— C'est possible; je n'en sais rien.

— Dans la forêt sacrée? Et si les gardes du lieu saint nous surprennent?

— Vous n'irez pas jusqu'à la forêt sacrée, seigneur. Ma mission est accomplie; permettez-moi de vous quitter.

— Qui donc es-tu, toi qui es si bien instruit des desseins de ma nièce Lutgarde? demanda Sigebald.

— Vous le saurez dans peu de jours, répondit l'inconnu, puisque je dois prendre service, dès demain, dans la garde du corps du roi.

— On ne t'acceptera pas.

— Vous me ferez accepter, seigneur comte. Au revoir jusque-là, et soyez fidèle à votre promesse; vous

aurez des raisons de vous réjouir des heureuses nouvelles qu'on vous annoncera.

Sigebald, interdit, suivit du regard le guerrier jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière le rideau de la porte...

Pendant toute la journée, le comte du palais resta livré à la plus grande inquiétude et s'efforça vainement de deviner ce que Lutgarde pouvait avoir à lui dire. Sa vie était en danger! Quelqu'un aurait-il découvert le secret de sa participation à l'empoisonnement de la reine? Mais alors Lutgarde se fût bornée à l'engager à fuir au plus tôt. L'inconnu lui avait dit qu'il aurait à se réjouir de très-heureuses nouvelles. Qu'est-ce que cela pouvait signifier?

Après beaucoup d'hésitation et d'incertitudes, il en revenait chaque fois à la conviction que les paroles de l'inconnu n'étaient qu'une ruse pour le contraindre à consentir à la fatale entrevue. Sigebald connaissait assez sa cousine pour penser que la vengeance, et la vengeance seule, devait être le but de sa mystérieuse arrivée. Mais contre qui dirigerait-elle ses coups cette fois? Contre le roi? c'était improbable. Contre la reine ou contre Aurélien? Il crut pouvoir se tenir pour certain avec plus d'apparence de raison qu'il s'agirait des enfants chrétiens du roi.

Plus d'une fois, Sigebald, dans ses anxieuses méditations, avait résolu de ne pas se rendre à l'entrevue; mais chaque fois les menaçantes paroles de l'inconnu retentissaient de nouveau à ses oreilles, et ce fut, en proie à une pénible indécision et à une inquiétude toujours

croissante, qu'il vit le soleil descendre sous l'horizon et la ville se plonger dans d'impénétrables ténèbres.

Même peu d'instants avant que l'heure indiquée ne fût arrivée, il s'était dépouillé d'une partie de ses vêtements et songeait à se mettre au lit; mais un frisson glacial parcourut son corps quand ses lèvres répétèrent involontairement la terrible menace de Lutgarde.

Il se rhabilla avec une précipitation fébrile, suspendit son épée au baudrier, et dit en soupirant tristement :

— Aucun moyen d'échapper à cette fatale nécessité! il faut que j'y aille; mais, par tous les ases, je ne me laisserai pas persuader de prendre part à de nouveaux attentats. Une fois déjà ma tête a tremblé sur mes épaules... c'est assez; je n'en cours plus le risque... C'est étrange, pourtant : moi qui, si souvent, fais des rondes la nuit pour inspecter les sentinelles, je tremble maintenant et crains que quelqu'un ne me voie...

A pas de loup, comme un voleur de nuit, il quitta sa chambre et descendit les escaliers.

Il affecta de marcher très-lentement et d'un air indifférent dans l'allée jusqu'à la porte, et dit d'un ton familier, bien que sa voix tremblât, au factionnaire qui lui ouvrit cette porte :

— Il fait une chaleur étouffante; je suis sûr que je trouverai bon nombre de sentinelles endormies.

— Il ne fait pas bon sortir, seigneur comte, remarqua le soldat; il y a de l'orage en l'air.

— C'est le moment où on m'attendra le moins! répondit Sigebald en entrant dans le *Forum* et en s'enfonçant dans les ténèbres.

Les rues de la ville étaient solitaires et désertes; pas un bruit, pas même le cri d'un animal domestique n'en troublaient le lugubre silence. Le ciel devait être couvert de nuages très-épais, car il faisait si obscur que Sigebald devait marcher les mains étendues pour éviter de se blesser contre quelque obstacle.

Après avoir, avec une rigueur affectée, inspecté la garde de la porte de Reims et compté tous les hommes, il se fit ouvrir cette porte. Il mit son épée nue sur l'épaule et s'avança dans la campagne.

A mesure qu'il s'éloignait de la ville, une secrète inquiétude oppressait de plus en plus son cœur; alors seulement il comprit avec une effrayante clarté tout le danger de la démarche à laquelle on l'avait forcé. Il croyait déjà voir étinceler sur sa tête l'épée du roi, et frissonnait en trébuchant d'un pas incertain dans les ténèbres.

Peu à peu une autre terreur vint remplir son cœur. Minuit approchait, minuit, l'heure où les elfes et les mauvais esprits errent pour jeter des sorts sur les hommes!

De temps en temps, une bouffée de vent agitait le feuillage; alors Sigebald tressaillait effrayé. Parfois il s'imaginait être suivi par des espions; mais, dominé par la crainte que lui inspiraient les injonctions et les menaces de Lutgarde, il n'osait tourner la tête et hâtait le pas dans l'obscurité.

Il pouvait avoir fait une demi-lieue; encore quelques pas et il touchait au lieu consacré et redouté par les Francs.

Non loin de lui, s'élevait un chêne gigantesque auquel les prêtres d'Odin avaient suspendu certains signaux emblématiques qui en faisaient un arbre sacré.

Sigebald distinguait avec peine sur le ciel la vaste cime de l'arbre qui se détachait sur les ténèbres mêmes comme une tache plus sombre encore.

Il s'approchait de cet endroit, ému, tremblant, quand tout à coup un cri d'angoisse s'échappa de sa poitrine. Au pied de l'arbre il avait vu se mouvoir tout à coup quelque chose de méconnaissable, mais qui, il ne pouvait s'y méprendre, était un être vivant.

Il saisit son épée des deux mains, prêt à s'en servir pour sa défense, s'arrêta un instant terrifié, l'œil fixé sur le pied de l'arbre, lorsqu'un nouveau cri plus perçant que le premier s'échappa de son sein et retentit dans les ténèbres... Une main avait tout à coup touché et saisi la sienne.

— Sigebald ! murmura une voix de femme.

— Qui êtes-vous ? s'écria Sigebald tremblant.

— Reconnaissez-moi, je suis votre cousine.

— Lutgarde ! Sortez-vous de terre ?

— Qui sait ? D'ailleurs, peu doit vous importer comment une alrune traverse l'espace.

— Une alrune !... Vous, alrune ? balbutia le comte du palais en retirant sa main de celle de sa cousine.

— Laissez ces terreurs enfantines, dit-elle ; celui qui agit en l'honneur des ases n'a rien à craindre. Venez, suivez-moi ; le temps est précieux : cette nuit, le puissant Thor frappera les nuages de son marteau...

Elle saisit de nouveau la main de Sigebald et l'en-

traîna, muet, pendant quelques instants; puis, quittant le grand chemin, elle entra dans un sentier qu'elle suivit, jusqu'à ce qu'elle atteignît les premiers arbres d'une forêt et forçât son compagnon de pénétrer à travers les buissons et les ronces.

Jusque-là Sigebald s'était laissé conduire machinalement; sa situation lui semblait si critique que, frappé de mutisme, il se laissait conduire en trébuchant par la main de Lutgarde. S'étant blessé assez fortement contre le tronc d'un arbre, il dit avec anxiété :

— Mais, ma cousine, parlez donc! Au nom d'Odin, où m'emmenez-vous?

— Taisez-vous, taisez-vous, murmura Lutgarde; encore quelques instants et nous serons dans les profondeurs de la forêt. J'ai choisi et préféré cet endroit pour notre rencontre.

— Êtes-vous donc depuis longtemps dans les environs de Soissons?

— Depuis quatre jours!

— Imprudente! on vous surprendra... on vous arrêtera... Où vous réfugiez-vous pendant le jour?

Lutgarde ne répondit pas à cette question. Elle fit arrêter son compagnon, et dit :

— Voici un arbre déraciné par le vent. Asseyez-vous et écoutez.

Elle s'assit sur le tronc de l'arbre à côté du comte du palais, et dit d'une voix contenue :

— Avant de vous parler de choses plus importantes, je vais vous dire ce que j'ai souffert depuis le mariage de la femme aux cheveux noirs. Après l'empoisonne-

ment manqué, je suis retournée auprès de mon frère et me suis ceint les reins d'une ceinture de cuir remplie d'or. Puis, je me suis hâtée de partir, car je n'osais demeurer plus longtemps auprès de Raganhaire. Le coup terrible que lui a porté Clovis l'a mutilé et l'a laissé souffrant; il est incapable de défendre soit lui-même soit moi. Je m'attendais à ce que Clovis me fît poursuivre, et bientôt j'appris que je ne m'étais pas trompée. Je me suis cachée dans les bois, j'ai fui d'un canton à l'autre comme une bête fauve pourchassée, j'ai souffert de la faim et de la misère, ne conservant pour soutenir mes forces et mon courage que l'ardente soif de la vengeance. Enfin, poursuivie et recherchée de toutes parts, même dans le pays des Ripuaires, je traversai le Rhin une nuit au péril de la vie sur quelques troncs d'arbres attachés ensemble. Après avoir longtemps erré, je trouvai un asile sur le territoire des Allemans. Une devineresse, une alrune, m'accueillit chez elle dans un bois sacré; elle m'initia à la connaissance des secrets les plus terribles... J'ai, comme prêtresse, répandu parmi les Allemans le levain de ma vengeance, et je songeais à accomplir ma grande œuvre quand la semence serait mûre... Mais j'apprends tout à coup, dans ma retraite isolée, l'affreuse nouvelle que la femme aux cheveux noirs a donné deux enfants au roi des Francs, et que les héritiers du nouveau trône sont voués au baptême chrétien! Je ne pus d'abord croire à une aussi odieuse lâcheté; mais lorsque je l'entendis confirmer par de fidèles messagers que j'avais envoyés à Soissons, oh! alors, ma rage, ma haine, mon désespoir ne con-

nurent plus de bornes. Vous le voyez, Sigebald, j'ai bravé la mort; je me suis rapprochée de mes plus redoutables ennemis. Pourquoi croyez-vous que je me sois résolue à ce périlleux voyage?

— On m'a dit aujourd'hui que vous étiez venue uniquement pour mon bien, pour me sauver d'un danger imminent, pour me parler d'un grand bonheur qui m'attend, balbutia Sigebald avec appréhension.

— Raillerie! dit Lutgarde sardoniquement, je suis venue pour anéantir les ennemis de nos ases!

Un faible éclair sillonna tout à coup le ciel.

— Dites-moi clairement, Lutgarde, ce que vous souhaitez de moi, dit Sigebald. Je reconnais que nous avons des motifs de nous venger; mais, à nous seuls, nous ne pouvons changer la marche déplorable des choses. Hâtez-vous, l'orage va éclater; les ases sont irrités de notre rencontre nocturne.

— C'est votre tiédeur qui les irrite, répliqua Lutgarde. Ne vous inquiétez pas de l'orage; il est encore loin; les lueurs qui illuminent l'horizon n'en sont que les premiers éclairs... et, quoi qu'il en soit, quand le puissant Thor lui-même ébranlerait sous son marteau le ciel et la terre, vous resterez et m'entendrez jusqu'au bout... Comment! vous êtes homme et le désir de la vengeance ne consume pas votre cœur? Vous redoutez la colère des ases et vous les laissez indignement outrager? Vous vous croyez un guerrier libre, un *edelingen*, et vous laissez des esclaves monter sur le trône que vous avez fondé au prix de votre sang? Vous cédez devant des hommes qui ne connaissent pas la liberté, et vous

vous laissez humilier et fouler aux pieds par un lâche Romain, par le rampant, l'efféminé Aurélien! Vous laissez une chrétienne, une séductrice, aux noirs cheveux, s'asseoir à côté de votre roi, et regarder dédaigneusement du haut de sa grandeur l'héroïque nation franque! Odin, pour vous punir de votre honteuse pusillanimité, vous a-t-il frappé d'aveuglement, pour que vous ne voyiez pas comment tout cela va finir?... Il viendra un jour où vos ases n'auront plus d'autels, où pas un seul arbre sacré ne rappellera leur souvenir; un jour où vous n'aurez plus ni roi, ni propriété, ni liberté; un jour où vos enfants, comme de misérables esclaves, ramperont aux pieds des chrétiens, dans la fange d'une odieuse servitude! Écoutez la voix de tous les cantons de la Belgique, du pays des Ripuaires, de l'Allemagne, tous appellent sur vous la malédiction des ases; Saliens déshonorés, ils se plaignent au Glansheim courroucé de ce que vous êtes devenus de vils, infâmes et méprisables lâches!

Sigebald avait écouté avec une impatience fébrile; plus Lutgarde faisait d'efforts pour éveiller en lui des sentiments de vengeance, plus grandissait l'anxiété qui s'était emparée de lui, à la pensée de la périlleuse coopération qu'elle allait lui demander.

— Je ne vous dirai pas que vous ayez tort, dit-il d'une voix mal assurée; mais, ma chère cousine, que puis-je faire seul? J'ai prouvé jadis que je ne recule pas devant l'accomplissement d'une légitime vengeance... Voilà encore un éclair! Renoncez à votre projet, Lutgarde; attendons un moment plus favorable; je vous en don-

nerai avis moi-même quand ce moment arrivera enfin... Conduisez-moi, je vous en prie, hors de la forêt.

Une rauque et menaçante exclamation de colère et de mépris s'échappa du sein de Lutgarde.

— Je serais venue d'au delà du Rhin, j'aurais apporté ma tête aussi près du glaive redoutable qui a soif de mon sang, pour me laisser tromper par une semblable réponse!... Surprenez sur mon visage le rayonnement du premier éclair, Sigebald; vous verrez comme la haine, la jalousie, la soif de la vengeance ont dévoré la chair de mes joues; comme la flamme dévorante qui consume mon cœur a passé dans mes yeux; comme mes lèvres ont pris pour jamais une terrible contraction. Et alors, Sigebald, alors vous comprendrez que vous ne pouvez partir d'ici avant que j'aie atteint mon but.

— Mais, au nom des ases, balbutia Sigebald, dites-moi donc clairement ce que vous désirez de moi!

— Eh bien! puisque votre cœur est froid et insensible comme la glace, ma parole aussi sera froide et impitoyable... Le sang des Francs s'est mêlé au sang des chrétiens; de cette monstrueuse et criminelle alliance sont issus deux serpents qui sont destinés à lancer leur venin contre le Glansheim et à dévorer la race d'où est sorti leur père... Si on laissait grandir ces vipères, peut-être deviendraient-elles invincibles... mais maintenant elles sont encore jeunes... comprenez-vous, Sigebald?

— Vous parlez des enfants du roi?

— Des serpents chrétiens, des enfants de la femme aux noirs cheveux.

— Mais que tramez-vous contre eux?

Lutgarde approcha ses lèvres de l'oreille de Sibebald, et lui dit d'une voix rauque et altérée :

— Il faut les étouffer avant qu'ils ne sortent de leur nid.

— Les étouffer! s'écria le comte du palais en rejetant la tête en arrière avec horreur.

— Les étouffer! répéta Lutgarde.

— Et vous voulez me charger de ce double meurtre?

— Non, pour réussir dans une semblable entreprise, il faut la haine et la résolution d'une femme. Je ne désire que votre aide, votre aide secrète. Il faut me ménager accès dans le palais du roi, me tenir cachée dans votre chambre, et me donner le moyen de pénétrer la nuit dans le lieu où reposent les enfants...

— Par toutes les nornes, je ne le ferai pas! s'écria Sigebald en se levant du tronc sur lequel il était assis. S'il y a un serpent issu du sang des Francs, c'est vous-même, qui m'attirez ici par d'infâmes stratagèmes pour faire de ma tête le jouet de votre meurtrière jalousie...

Lutgarde lui saisit la main et le fit rasseoir sur le tronc.

— Ah! c'est inutile, c'est inutile! s'écria-t-elle. Vous me viendrez en aide, vous dis-je!

Vivement blessé de ce ton violent et impérieux, Sigebald entra tout à coup en fureur; il repoussa Lutgarde, se leva, et, tirant son épée dans l'obscurité, il s'écria d'une voix tremblante de colère :

— Arrière! loin de moi, perverse alrune, qui veux commettre des meurtres, crois-tu que mon épée ne suf-

fise pas à me délivrer de tes obsessions, et pour anéantir à jamais, en versant ton sang dans les ténèbres, la mystérieuse menace que tu fais peser sur moi?

— Trop lâche pour frapper des chrétiens, il a assez de courage pour répandre le sang d'une femme sans défense! dit Lutgarde ironiquement. Oh! je rougis d'être de votre famille!

— Au nom d'Odin, ne me brave pas! s'écria Sigebald. Ne me défie pas par tes insultantes railleries, ou je te fends la tête!

— Ah! ah! dit Lutgarde, que me fait la vie? Attends qu'un éclair illumine la forêt, sinon ton épée m'atteindrait difficilement dans les ténèbres... Frappe, tue-moi! Demain je descendrai du haut du Walhalla et viendrai te reprocher ton infâme lâcheté dans le sombre abîme d'Hellia, car toi aussi tu auras quitté ce monde...

— Que veux-tu dire? demanda Sigebald avec inquiétude.

— Me prends-tu pour un enfant sans prévoyance? dit Lutgarde avec ironie. Je me suis prémunie et armée contre ce qui arrive; j'ai confié le secret d'où dépend ta vie à deux hommes qui me sont dévoués jusqu'à la mort. S'il m'arrive malheur cette nuit, demain le roi saura qui a empoisonné la reine... Abandonne-moi, maintenant, refuse-moi ton aide; mais prépare-toi à une mort ignominieuse; le jour de demain est le dernier jour où ton lâche cœur battra dans ta poitrine.

Sigebald demeura longtemps frémissant et muet; puis il se rapprocha du tronc d'arbre et dit avec un profond abattement:

— Allons, ma cousine, je me soumets à votre volonté.

Et quand il se fut rassis auprès d'elle, il lui prit la main et dit d'un ton suppliant :

— Chère nièce, je vous obéirai et vous viendrai en aide ; mais je vous en prie, épargnez-moi et ne me faites pas courir imprudemment péril de la vie.

— Je ménagerai votre vie, Sigebald, répondit-elle ; elle m'est chère, parce qu'elle m'est nécessaire pour une vengeance complète... Écoutez, il faut nous hâter, l'orage approche : le feuillage des arbres s'agite... Vous connaissez le guerrier qui vous a apporté mon message ? Vous l'accepterez demain dans la garde du roi ; il est fidèle, adroit et résolu. Vous saurez par lui ce qu'il y a à faire ; vous le chargerez de tout ce que vous devriez faire vous-même sans cela. De cette façon, votre concours demeurera toujours un secret..... Dans peu de jours, les enfants disparaîtront de ce monde ; la tombe engloutira l'opprobre des Francs. Alors viendra le tour de la femme aux cheveux noirs, le tour du Gallo-Romain...

— Impossible ! murmura Sigebald. Comment espéreriez-vous pouvoir les frapper ?

— Par le poison.

— Toujours le poison !

— C'est un poison que vous ne connaissez pas ; il est lent, mais infaillible comme la mort même... Ne trouvez-vous pas, Sigebald, que l'étroite amitié, la tendre sympathie qui règnent si évidemment entre la reine et Aurélien, sont un outrage pour le roi ? Qui sait si cette

intimité ne cache pas de coupables relations? Ce sont des idées qu'il faut répandre dans l'armée avec une prudente réserve; elles s'élèveront bien de là jusqu'au roi. La voie par laquelle le soupçon doit se glisser dans le cœur de Clovis est calculée et tracée. Ne croyez pas que nous soyons seuls pour cette grande œuvre : des gens puissants nous secondent.

— Mais à quoi cette calomnie peut-elle nous conduire?

— Vous le verrez; il faut que Clovis tue de sa main la reine et le Gallo-Romain...

Un violent éclair illumina la forêt, et causa à Lutgarde un tel saisissement que la parole mourut sur ses lèvres.

Elle se leva et dit:

— Suivez-moi, Sigebald; je vais vous conduire hors de la forêt.

Et, s'enfonçant avec son compagnon au milieu des arbres et des broussailles, elle poursuivit:

— J'ai préparé d'autres périls encore pour nos ennemis. Les Allemans sont occupés à former une puissante fédération; si cela réussit selon mes vœux, et cela doit réussir, ils appelleront à eux tous les peuples germains pour fondre sur la nouvelle France et venger nos ases sur les chrétiens. Ce sera une si formidable invasion, que l'Occident tremblera sous son passage... Et maintenant que vous consentez à me seconder et que vous voulez vous montrer homme, je vais vous dire le bonheur que j'avais à vous annoncer: Sigebald, si vous deveniez un puissant chef?

— Moi ! un chef ! s'écria Sigebald avec étonnement ; comment cela se pourrait-il ?

— Pressons le pas... Mon frère nourrit la même vengeance que moi. Il est souffrant et sans forces ; il a fait de moi l'héritière de toutes ses métairies, de tout ce qu'il possède, de tous ses trésors, de tous ses droits. Si nous réussissons, l'homme qui deviendra mon époux possédera tout cela ; et déjà, par avance, nous nous sommes assurés qu'il sera élu chef par les guerriers de Cambrai.

— Mais en quoi tout cela peut-il me concerner ?

— Si je vous offrais, Sigebald, ma main, mon patrimoine, refuseriez-vous ?

— Vous ! ma femme ?... Je pourrais devenir chef ?...

— C'est mon vœu le plus ardent.

— Chef !..... Ah ! disposez de moi ; je suis prêt à tout !...

En ce moment un vent violent ébranla la cime des arbres.

— C'est l'avant-coureur de l'orage. J'entends au loin le grondement du tonnerre qui se rapproche, dit Sigebald avec anxiété.

Lutgarde hâta le pas et continua, tout en parlant, de guider son compagnon dans le sentier. Les éclairs se succédaient à des intervalles plus rapprochés, la voix de la foudre devenait plus forte, et bientôt des gouttes de pluie annoncèrent que la nuée orageuse se trouvait au-dessus de la tête des deux voyageurs nocturnes.

Lorsqu'ils eurent atteint le grand chemin qui menait à Soissons, Lutgarde dit :

— Nous nous reverrons plus d'une fois, Sigebald, et nous nous concerterons sur l'avenir. Soyez prudent, rusé et ne craignez rien : les ases sont avec nous. Adieu ! le guerrier vous fera savoir le reste.

— Mais où allez-vous passer la nuit, cousine? Vous voulez me quitter?... Rentrez-vous dans la forêt par un si horrible temps?

— Ne vous inquiétez pas de moi ; je reposerai dans un bon lit, sous le toit de fidèles amis... Bonne nuit; voilà l'orage qui éclate.

Un formidable ouragan grondait au loin ; on ne sentait pas encore son souffle ; le feuillage des arbres, presque immobile, ne faisait que frissonner, comme s'il eût redouté la tempête qui allait l'assaillir... Mais, à l'horizon, dans les sombres profondeurs de la nuit, résonnait un bruit sourd et lugubre, semblable à un immense soupir qui se serait échappé du sein de la terre.

Mais bientôt les nuages, fouettés par l'ouragan, déployèrent leur sinistre rideau. Les mugissements du vent se mêlèrent aux craquements répétés de la foudre; d'ardents serpents de feu sillonnèrent les airs ; les arbres se courbèrent jusqu'à terre et se brisèrent avec un horrible fracas; la grêle et la pluie, tourbillonnant avec rage, fouettèrent la surface de la terre ébranlée.

Lutgarde suivait en courant de toutes ses forces la chaussée de Reims. Quand les éclairs illuminaient sa route, elle semblait être elle-même le génie de la tempête, et, du milieu d'un cercle de feu, paraissait commander à l'ouragan.

Elle était cependant en proie à une grande épouvante; la tempête sévissait avec une telle fureur autour d'elle, qu'elle tremblait à la pensée que le puissant Thor la poursuivait et pouvait l'écraser de son marteau, pour la punir de ses coupables desseins.

Toute trempée par la pluie, le visage blessé par la grêle, aveuglée par les éclairs, elle courut, les bras levés au ciel, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la forêt sacrée.

Là, épuisée et haletante, elle se laissa tomber au pied du premier arbre consacré, et tendant les mains vers le ciel, elle s'écria :

— O Thor! toi qui es puissant parmi tous les ases, aie pitié de moi! laisse-moi vivre! laisse-moi vivre jusqu'à ce que ton nom soit vengé!

Mais un serpent de feu descendit du haut du ciel et environna Lutgarde d'un torrent de lumière aveuglante; un épouvantable coup de tonnerre éclata dans les airs; la cime de l'arbre s'abattit et le sol de la forêt trembla sous le choc.

Lutgarde se releva en poussant un horrible cri d'angoisse et s'enfuit comme folle. Des éclairs la poursuivaient et lançaient sous ses pas des serpents de flamme, la grêle redoublait et couvrait de blessures son visage et ses mains, l'ouragan tournoyait avec rage autour d'elle; elle tombait dans les flaques d'eau, se relevait, s'enfonçait dans la boue, gémissait d'angoisses et de douleur... Elle atteignit enfin, épuisée, hors d'elle, presque mourante, la demeure des sacrificateurs.

Elle frappa à la porte de la sainte habitation, et s'écria :

— Ouvrez ! ouvrez ! c'est moi, l'alrune !

Et, s'affaissant sans forces sur la terre, elle leva le poing vers le ciel et s'écria :

— Et pourtant je me vengerai !

XIV

La soirée était déjà avancée. La reine Clotilde était assise au milieu de ses femmes, dans une des salles supérieures du palais.

Cette pièce était décorée avec le plus grand luxe, à la mode romaine; on y voyait de riches tentures venues de l'Orient, des siéges artistement sculptés, des trépieds sur lesquels étincelaient de nombreux vases d'argent, et d'autres petits meubles de prix. Quatre lampes de métal resplendissant descendaient du plafond et éclairaient la salle d'une lumière douce mais claire.

La reine tenait sur chaque bras un enfant, et, riant, parlant et jouant, elle portait alternativement les yeux de l'un sur l'autre, comme s'ils eussent déjà pu comprendre le sens de ses caresses.

Quelques-unes des femmes étaient assises autour de la reine et la contemplaient avec un sourire d'admira-

tion; d'autres faisaient chauffer au-dessus d'une lampe une boisson contenue dans une coupe d'argent. Toutes échangeaient d'éloquents regards en voyant la princesse, tout entière à son amour maternel, couvrir d'ardents baisers ses enfants et leur parler à haute voix de Dieu, de Clovis, d'avenir et de gloire...

Bien que la maladie de langueur dont elle avait longtemps souffert eût laissé des traces sur le visage de la reine, on pouvait cependant prédire avec certitude que sa santé se rétablirait complétement. Si ses joues ne s'étaient pas encore tout à fait remplies, cependant leur pâleur avait déjà disparu pour faire place à une fraîche teinte rosée. Puis la vie rayonnait dans ses yeux, son sourire avait une expression d'une indéfinissable douceur; toute sa physionomie attestait que son cœur débordait de bonheur.

Bien que les enfants n'eussent que quelques semaines, ils semblaient déjà âgés de plusieurs mois, tant ils étaient forts et de grande taille. Ils étaient florissants de santé et se ressemblaient tellement qu'il eût été difficile de les distinguer s'il n'y eût eu entre eux une unique différence qu'on pouvait remarquer. Tous deux étaient venus au monde avec des cheveux extrêmement longs pour des nouveau-nés; mais chez l'un les cheveux étaient blonds comme de l'or pâle, chez l'autre ils étaient noirs, ou du moins brun foncé.

L'enfant aux cheveux noirs se nommait Ingomer, l'enfant blond, Clodomir.

L'une des femmes, qui était vêtue avec moins de richesse que les autres, s'approcha avec la coupe d'ar-

gent de la reine et tendit à celle-ci une petite cuiller d'or.

— Ah ! c'est vrai ! dit la mère; j'aime tant ces petits anges, que je les laisse souffrir de la faim.

Elle regarda les femmes, comme si elle voulait appeler l'une d'elles pour tenir l'un des enfants. Toutes se levèrent vivement et tendirent les bras; mais la plus jeune les avait devancées et avait déjà pris l'un des enfants.

— Marie, dit la reine d'un ton de reproche, il ne faut pas prendre Ingomer : je n'aime pas que tu paraisses aimer moins Clodomir.

Mais la jeune fille était déjà avec le petit Ingomer au milieu de la salle, où l'avaient suivie la plupart de ses compagnes. Toutes l'entouraient et contemplaient l'enfant de près en s'extasiant sur sa beauté. Elles lui touchaient du doigt le menton et les joues, et jouaient avec l'innocente créature encore insensible à leurs avances.

Quand le premier élan se fut calmé, l'une des femmes les plus âgées dit à celle qui tenait l'enfant dans ses bras :

— Vous ne faites pas bien, Marie, de montrer si ouvertement votre prédilection pour Ingomer. Si le roi le savait, soyez sûre qu'il en serait fâché.

— Vous avez raison peut-être, Hélène, répondit Marie à demi voix, mais voyez donc ce cher petit chérubin, avec ses yeux noirs et ses cheveux de jais. Quel beau roi chrétien cela fera! Clodomir est charmant aussi, mais il a les yeux et les cheveux d'un païen...

Je n'y puis rien, le sentiment chez moi l'emporte sur la raison...

— Madame, dit Hélène à Clotilde en désignant la porte, j'entends les pas du roi dans le corridor.

— Vous vous retirerez et irez vous reposer après avoir salué le roi, dit Clotilde en faisant signe du doigt à Marie.

La jeune fille s'approcha avec le petit Ingomer, déposa encore un doux baiser sur son front, et remit l'enfant sur les genoux de sa mère.

Clovis entra dans la salle, en compagnie d'Aurélien; les femmes saluèrent et disparurent dans le corridor. Une seule demeura près de la reine en tenant en main la coupe d'argent; c'était sans doute une femme de service, car son attitude et sa physionomie attestaient l'humble réserve de la domesticité.

Lorsque le roi eut fait un pas dans la salle, une expression d'affectueuse admiration se peignit sur ses traits; ses yeux s'humectèrent d'émotion, et il s'arrêta, tout attendri et le regard fixé sur sa femme avec un doux sourire.

Aussi était-ce un ravissant spectacle que de voir cette jeune et belle reine, assise avec un enfant sur chaque bras, et les traits illuminés par le rayonnement d'une joie extatique. Sans doute, du haut du trône, elle avait maintes fois ravi tous ceux qui la voyaient, par la douce majesté et le charme séduisant de sa physionomie, mais en ce moment le siége maternel était plus splendide que le trône, et le double sceptre de l'avenir qu'elle étreignait dans ses bras, plus beau que le sceptre royal.

Aurélien leva vers le ciel un regard reconnaissant, et, les mains jointes, parut remercier Dieu de sa bonté.

Clovis s'approcha lentement de son épouse, lui passa le bras autour du cou et dit :

— Te voir ainsi, ma bien-aimée, suffirait à mon bonheur, quand même le monde entier se soulèverait contre moi.

Il prit un siége et s'assit à côté de la reine, tandis qu'il invitait, par un geste, Aurélien à s'asseoir aussi.

— Donne-moi Ingomer, dit-il, tu es trop chargée et ne peux faire un mouvement.

Quand il eut pris l'enfant sur son bras, Clotilde murmura :

— Ce n'est pas bien à toi, Clovis, de vouloir toujours Ingomer. Pourquoi cela? Est-ce parce qu'il pleure moins?

— Oh ! non.

— Parce qu'il a des cheveux noirs?

Le roi passa de nouveau le bras autour de son cou et lui dit tout bas à l'oreille :

— C'est parce qu'il te ressemble, Clotilde.

— Si tu t'imagines cela, tu te trompes assurément, dit la reine en riant; c'est à toi, au contraire, qu'Ingomer ressemble.

— Mes cheveux ne sont cependant pas noirs.

— Oui, mais les traits! le visage! Regarde ce front élevé, ces grands yeux, ce nez...

— Clodomir a tout cela aussi...

— Demande donc à Aurélien; il saura reconnaître que je dis la vérité...

— Il est difficile de se prononcer, dit le Gallo-Romain; Dieu a si parfaitement disposé tout, que je dois vous donner raison à tous deux. Ingomer et Clodomir sont, l'un aussi bien que l'autre, le portrait vivant de leur père : personne ne peut le méconnaître, la ressemblance est évidente. Cependant il y a dans chacun d'eux aussi quelque chose de leur mère; et si Clodomir vous ressemble davantage, Madame, il le regagne largement par la couleur de ses cheveux.

— Bien dit, Aurélien! dit le roi. Tu es un sage pacificateur; de cette façon, le procès reste indécis.

Le Gallo-Romain profita de cet accès de bonne humeur et tendit les bras pour demander l'autre enfant.

— Puis-je prendre Clodomir? dit-il.

— Ainsi, moi qui suis leur mère, me voilà dépouillée et volée! dit la reine en riant et en donnant l'enfant à Aurélien.

— Tu les tiens pendant tout le jour sur tes genoux, dit Clovis, tu peux bien te reposer...

Aurélien avait quitté son siége avec le petit Clodomir et se promenait avec lui dans la salle. Il parlait avec l'enfant, le faisait danser sur son bras et le regardait dans les yeux en lui entr'ouvrant les lèvres avec les doigts, comme s'il voulait le faire parler.

Tout entier à ces caresses, il ne faisait nulle attention à ce que disaient Clovis et Clotilde.

Le roi tenait toujours Ingomer sur ses genoux.

— Prends garde! s'écria tout à coup Clotilde, tu ne tiens pas bien l'enfant, tu vas le laisser tomber!

— J'ai peur de lui faire mal.

— Ah ! ah ! te voilà là immobile comme une statue ! Tu tiens bien mieux une épée, Clovis.

— En vérité, je m'en aperçois ; il me semble que cet enfant pèse au moins cent livres.

Soudain le Gallo-Romain poussa un cri de joie :

— Dieu ! qu'ai-je vu ? s'écria-t-il en rapprochant l'enfant de la lumière de la lampe.

Le roi et la reine le regardaient avec étonnement.

— Ah ! il a ri ! Voyez, il rit encore ! dit Aurélien vivement ému.

— Il a ri ? Clodomir a ri ? s'écria Clotilde, qui s'élança de son siége, courut à Aurélien et lui prit l'enfant des bras.

— C'est vrai ! c'est vrai ! il rit !

Elle se laissa retomber sur son siége et s'écria d'une voix altérée par la plus vive émotion :

— Oh ! béni soit le Seigneur pour le premier sourire de mon enfant !

Le Gallo-Romain s'était hâté d'aller auprès de l'autre enfant, qui reposait sur les genoux du roi; il toucha légèrement du doigt sa lèvre inférieure et les coins de sa petite bouche. Clovis ne savait deviner son intention et le regardait avec étonnement.

Au bout d'un instant, les joues de l'enfant se contractèrent, et Clovis à son tour s'écria avec exaltation :

— Ingomer aussi ! il me sourit !

C'était pour ces trois personnes une joie, un bonheur si vif et si profondément senti, que l'émotion remplissait leurs yeux de larmes. Ils s'abandonnaient avec

transport au ravissement que leur causait le premier sourire des innocents petits êtres.

Chez Clovis et Clotilde, cette émotion était naturelle; l'amour du père et de la mère a assez d'énergie pour conserver toute sa force, même sous le lourd fardeau d'une couronne royale.

Et le bon Aurélien n'avait-il pas renoncé à lui-même pour ne vivre que pour ses souverains, pour ne connaître d'autres vœux, d'autres douleurs, d'autres joies que les leurs? N'aimait-il pas les enfants du roi de toutes les forces de son âme?

Longtemps encore la reine s'efforça de ramener sur les lèvres de Clodomir le sourire qui l'avait ravie; le roi en fit autant pour Ingomer; mais ni eux ni Aurélien n'y réussirent une seconde fois.

Ingomer tomba même dans un profond sommeil sur les genoux du roi.

— Il se fait tard, dit Clotilde; vous joueriez jusqu'à demain avec les enfants, s'ils pouvaient tenir les yeux ouverts. Il faut cependant finir par s'aller coucher.

Elle se tourna vers la jeune fille de service qui était assise derrière elle, dans un coin éloigné de la salle.

— Madeleine, dit-elle, va voir si les berceaux sont prêts et allume la lampe de nuit.

La jeune fille se leva silencieusement, alluma une bougie de cire à l'une des lampes et disparut par une porte latérale.

Pendant ce temps, la reine attachait tour à tour sur ses deux enfants un regard étrange, où vint se mêler peu à peu une légère expression de tristesse.

— Quelle pensée grave te passe dans l'esprit? dit Clovis. Je devinerais ce à quoi tu penses.

— C'est impossible!

— L'avenir de tes enfants t'inquiète.

— C'est vrai; je me demande lequel des deux sera roi, puisque tous deux ont un droit égal à la couronne.

— Ne laisse pas de doutes pareils t'attrister, ma bien-aimée, répondit Clovis les yeux rayonnants d'enthousiasme. Mon épée tranchera la question. Le sort décidera lequel des deux régnera sur la France; quant à l'autre, je lui conquerrai un aussi beau royaume... Et je sais déjà où il se trouve; ses limites sont tracées dans mon esprit. J'ai reçu avis que Gondebald, ton oncle, rassemble des troupes... Qui sait si l'un de tes fils ne régnera pas un jour sur ta propre patrie, Clotilde?

En ce moment, la fille de service revint trouver la reine, et lui annonça que tout était préparé dans la chambre à coucher.

La reine mit dans les bras de la jeune fille l'un des enfants, et la suivit en portant l'autre.

Clovis s'entretint encore quelque temps avec le Gallo-Romain, jusqu'au retour de la suivante, puis il souhaita une bonne nuit à son fidèle Aurélien.

Le Gallo-Romain quitta la salle et disparut derrière la tenture de la porte, qui donnait sur le vestibule commun de l'étage.

Sous la grande porte du palais, à gauche du péristyle, il y avait une place assez vaste qui servait de corps de garde.

Il s'y trouvait comme d'ordinaire quelques soldats chargés de veiller à l'entrée de la demeure royale.

La nuit était déjà avancée; une seule lampe brûlait sur une table : c'était un vase de cuivre rempli d'huile, dans lequel flottait une mèche épaisse. De la flamme vacillante s'échappait une fumée noire qui montait en tourbillonnant vers la voûte; la lampe répandait à deux pas une lueur rougeâtre, mais le reste de la salle demeurait plongé dans un faible crépuscule.

Une douzaine de soldats, le bouclier au bras, étaient assis autour de la table dans différentes attitudes; ils s'amusaient à boire et à deviser; chacun d'eux avait devant soi un vase en bois, et bien qu'ils parlassent d'une voix contenue, il s'élevait parfois au milieu d'eux un tel vacarme, qu'on pouvait supposer que ces hommes avaient déjà vidé leur coupe à maintes reprises.

Tous avaient une chevelure d'un jaune d'or, rattachée en touffe sur le sommet de la tête; cette chevelure retombait de côté sur le cou et les épaules, et s'agitait au moindre mouvement comme la crinière d'un cheval; de leur lèvre supérieure une épaisse moustache descendait jusqu'au menton, pour se relever ensuite jusqu'à la joue.

D'habitude, et peut-être pour affecter un caractère viril et décidé, ils exagéraient leurs expressions et leurs gestes; le moindre mécontentement ressemblait chez eux à la fureur, et leur rire, quelque sincère qu'il fût, ressemblait souvent à une explosion de colère. Leurs visages, échauffés et colorés par la boisson, reflétaient de plus la lueur fumeuse de la lampe et paraissaient brû-



lants. Un chrétien qui les eût surpris dans cet état eût vraiment cru voir une troupe de suppôts de Lucifer.

Parmi eux, il y en avait un qui se distinguait des autres par la teinte plus foncée de son épaisse chevelure. Bien qu'on ne pût méconnaître que cette chevelure fût encore blonde, elle se rapprochait cependant du brun. Déjà maintes fois ses camarades y avaient trouvé un sujet de plaisanterie et s'étaient égayés à ses dépens; durant quelque temps, il avait paru endurer les railleries avec patience, mais il finit par dire avec aigreur :

— Ma mère, une Romaine? On en verrait de belles si l'on vous défendait de jaunir vos cheveux par la lessive ou la chaux; je pense qu'en pareil cas les miens attesteraient encore le sang le plus pur... Et toi, entre autres, Marculphe, qui te moques de moi, es-tu bien sûr que ta tête garderait sa belle teinte dorée? Qui sait combien n'est pas foncée la racine de tes cheveux?

— Par l'épée du roi, je n'entends pas qu'on me parle ainsi! s'écria Marculphe en frappant la table de son bouclier : qui touche à ma tête insulte à mon honneur... Tu te battras avec moi, et ma framée te passera au travers du corps, insolent noiraud!

Ceux qui étaient assis auprès de Marculphe le retinrent et s'efforcèrent de le calmer; mais il poursuivait avec rage en menaçant du poing son adversaire.

— Marculphe, Marculphe, tu vas encore gâter les choses, dit l'un des guerriers d'un ton sévère de reproche et d'autorité, comme s'il eût été un chef; tu ne sais pas supporter la bière : elle te rend fou. Voilà notre camarade Baldéric qui n'est pas encore depuis huit



jours dans les gardes du roi : c'est la première fois qu'il est appelé à monter la garde avec nous; il paye sa bienvenue, tu profites amplement de sa générosité, et une fois que tu as le cœur échauffé, tu t'en prends à Baldéric lui-même, et pour un rien tu veux lui lancer ta framée! Je te le dis, tiens-toi tranquille, sinon je lance les pots de bière sur le *Forum*. N'oublie pas que nous sommes dans le palais du roi, et qu'il peut être dangereux d'y tapager comme tu le fais...

Sous l'influence de ces paroles prononcées d'un ton grave et lent, Marculphe avait peu à peu laissé tomber la tête sur sa poitrine et paraissait endormi.

L'autre, se penchant en riant par-dessus la table, saisit Marculphe par l'épaule et s'écria :

— Hein! Qu'est-ce que cela signifie? Dors-tu? Ta colère passe vite.

Marculphe sortit soudain de son assoupissement, promena autour de lui des regards étonnés, et balbutia en se frottant les yeux :

— Loué soit Odin, ce n'est pas vrai! Je rêvais que le féroce Loki me tenait par la nuque, et me conduisait au noir séjour d'Hellia. Je descendais, descendais... Il me semblait que cela n'en finirait jamais...

Il saisit sa coupe sur la table, et la tendant à son antagoniste Baldéric, il dit d'une voix singulièrement assoupie:

— De la bière, de la bière! je ne sais pas ce que je sens...

Baldéric se courba et tira de dessous la table une grande cruche; il allait remplir la coupe qu'on lui tendait, mais celui qui paraissait commander en ce lieu retint sa main et dit à Marculphe :

— Pas ainsi! ou tu boiras le coup de l'amitié et feras la paix avec Baldéric, ou ta coupe disparaîtra de la table.

— Verse, bredouilla Marculphe. Que parles-tu de paix? Il y a toujours paix entre les amis...

— Il est fou ou ivre, murmura l'officier; il ne sait plus où il en est.

Sur ces entrefaites, Baldéric remplissait toutes les coupes; mais, bien qu'en apparence il fût ouvert et joyeux, il promenait à la dérobée ses yeux gris sur ses camarades avec une singulière attention, comme s'il eût voulu lire sur leurs visages l'effet de la boisson.

Marculphe vida sa coupe d'un seul trait; mais à peine l'eut-il reposée sur la table, que sa tête s'affaissa et ses yeux se fermèrent. Tandis que les autres le regardaient en riant, il releva tout à coup la tête avec une sorte de terreur et dit :

— Voilà Loki qui m'empoigne encore! Je suis ensorcelé, je crois...

Tous ses camarades partirent d'un grand éclat de rire.

— N'aie pas peur de Loki, dit Baldéric; il est lié par des chaînes de fer, et a assez de besogne à détourner le serpent qui lui crache son venin dans la gueule.

Déjà Marculphe s'était rendormi, et n'entendait plus la parole de Baldéric.

— Loki chargé de chaînes? demandèrent plusieurs voix avec étonnement. Comment donc alors peut-il rôder sans cesse pour dresser des embûches aux hommes et leur faire du mal?

— Il est lié, vous dis-je, dit Baldéric d'un ton péremptoire; c'est une singulière histoire, que celle de ses aventures avec les ases dans le Glansheim, mais elle est longue et ne vous amuserait pas.

— Voyons l'histoire! s'écria l'officier; nous ferons ainsi moins de bruit en buvant. Il est tard : le roi doit être couché depuis longtemps déjà; si nous troublions son repos, nous nous en trouverions mal.

— Mais comment Baldéric peut-il connaître des particularités sur Loki? demanda l'un des soldats. Il est aussi peu sacrificateur ou scalde que vous et moi.

— C'est ce que je vous expliquerai, répliqua Baldéric en remplissant de nouveau les coupes. Allons! encore un coup avant que je commence.

— Mais, toi-même, tu ne bois presque pas?

— Je n'aime pas la bière; elle ne me goûte pas; et cependant, j'en ai pris tout autant que vous. Je vais verser encore pour ne pas être troublé dans mon récit.

Il attendit un instant comme pour se recueillir, et en même temps il épiait d'un œil scrutateur, mais à la dérobée, chacun de ses compagnons. Il commença ainsi d'une voix haute et animée d'abord, puis en baissant peu à peu le ton et en ralentissant la parole :

— Je suis originaire du Brabant, partie de notre commune patrie, la Belgique. Dès l'enfance, je me trouvai orphelin, car mon père périt dans une guerre contre les Allemans. Je fus recueilli par compassion dans la demeure sacrée par les sacrificateurs de notre canton. De là vient que je connais tant d'histoires et d'aventures des ases. Écoutez maintenant ce qui arriva au

méchant Loki... Odin, le père de tout, avait deux fils. L'un se nommait Balber; il était si beau, que son visage resplendissait comme un astre, et son cœur était plein de bonté. Le second s'appelait Hauder; il était difforme et aveugle, mais doué d'une force extraordinaire. Odin, le père de tout, aimait extrêmement Balder, et était fier de la grande beauté de son fils. Or, il arriva un jour que le bon Balder rêva qu'un grand malheur le menaçait, et même que sa vie était en péril. Plein d'anxiété, il alla trouver son père et lui raconta ce que lui avait prédit le sinistre rêve. Odin rássembla tous les ases dans le Glansheim, et se concerta avec eux sur les moyens à prendre pour garantir son fils Balder contre tout danger. Il fut décidé que tout ce qui peut nuire s'engagerait par serment à respecter durant l'éternité la vie de Balder. A peine cette résolution fut-elle prise, que l'aimable Freya descendit du haut du Glansheim, et fit le tour de la terre. Elle reçut le serment du feu et de l'eau, de tous les métaux, des arbres et des plantes, des maladies et des fléaux, de tous les animaux et des serpents venimeux... elle fit jurer à tous qu'ils ne feraient jamais de mal au fils bien-aimé d'Odin. Quand cela fut fait, elle se rendit à son palais de Fensal, pour s'y reposer de son long voyage. Malgré les précautions prises, Balder était toujours inquiet, et craignait que, en dépit de tout, il ne lui arrivât malheur. Pour lui prouver que rien ne pouvait lui nuire, les ases le placèrent au milieu d'eux; les uns le frappèrent de leurs épées, d'autres lui lancèrent des flèches ou lui jetèrent des pierres, d'autres encore approchèrent de

lui des torches enflammées, et lui versèrent dans la bouche du venin de vipère... Balder resta invulnérable, et se réjouit de ce que rien ne pût lui faire mal. Le méchant Loki, qui avait épié de loin la singulière occupation des ases, ne sut qu'en penser; cela le chagrina, et il voulut essayer s'il ne parviendrait pas à en obtenir l'explication...

L'officier poussa le bras de Baldéric, et dit en riant :

— Il paraît que ton histoire ne plaît pas à tout le monde; en voilà déjà trois qui dorment, et les autres bâillent à l'envi.

— C'est égal, répondit Baldéric; l'histoire vous plaît à vous, n'est-ce pas?

— Oui, certes; il n'y a rien que j'entende avec plus de plaisir que les aventures des ases; mais ne pourrais-tu parler un peu plus vite? Tu traînes la voix comme si, toi aussi, tu avais envie de dormir.

— Je me hâterai; buvons un coup...

Les coupes furent vidées et remplies de nouveau. Baldéric reprit :

— Savez-vous ce que fit Loki? Il vola au palais de Fensal et se métamorphosa en vieille femme. Sous cette forme, il alla trouver Freya et lui demanda si elle savait ce que faisaient les ases dans le Glansheim. « Comment ne le saurais-je pas? répondit Freya; les ases frappent Balder, lui lancent des flèches et lui jettent des pierres pour essayer si rien ne peut lui nuire; mais je sais que ni armes, ni métaux, ni arbres, ni animaux ne lui feront aucun mal; car j'ai moi-même reçu tous leurs serments.



— Vraiment? Et vous êtes bien sûre d'avoir fait prêter serment à toutes les choses possibles? demanda Loki.

— J'en ai omis une seule, répondit Freya : j'ai trouvé, à l'occident du Walhalla, une petite plante qui se nomme gui; elle m'a paru trop jeune pour que je lui demandasse le serment. »

Sur ce, le méchant Loki quitta le palais de Fensal, se rendit à l'occident du Walhalla, arracha le gui, en fit une flèche, et monta au Glansheim... Dans l'assemblée des ases, Hauder, le fils aveugle d'Odin, se trouvait tout à l'extrémité du cercle. Loki alla à lui et lui dit :

— Pourquoi ne tirez-vous pas sur Balder comme les autres ases?

— Je ne puis voir mon frère, répondit Hauder, et puis je n'ai pas d'armes.

— Voici une arme, dit Loki en lui mettant le gui en main; tirez sur lui maintenant, je vous montrerai où il se trouve...

Hauder lança la flèche avec une telle force qu'elle transperça la poitrine de son frère. Le bon Balder tomba mort. Quand les ases virent ce malheur, ils poussèrent un cri qui eut dans l'espace un retentissement si formidable que le *Lichtheim* et le *Nevelheim*, le ciel et le noir séjour d'Hellia, en tremblèrent jusque dans leurs fondements... J'ai soif; buvons un coup. Il me semble que les camarades dorment presque tous. Il n'y en a plus que quatre qui veillent avec nous.

— Faut-il que je les éveille? demanda l'officier en bâillant. L'histoire durera-t-elle encore longtemps avant que nous sachions comment Loki a été enchaîné?

— Encore quelques mots.

— Je ne sais comment cela se fait, mais je lutte avec peine contre le sommeil. Abrége ton récit, pour que je secoue les camarades.

Après que chacun des auditeurs encore éveillés eut vidé sa coupe, Baldéric poursuivit :

— Loki s'enfuit du Glansheim pour échapper à la fureur des ases. Ils le poursuivirent par toute la terre; mais chaque fois qu'ils croyaient le saisir, il changeait de forme et se soustrayait à leur vengeance. Enfin, le puissant Thor le surprit sur les bords du Rhin et allait le tuer d'un coup de marteau; Loki sauta dans le fleuve et se métamorphosa en saumon. Thor le saisit, mais il lui glissa dans la main jusqu'à la queue, que Thor étreignit avec une force irrésistible... De là vient que le saumon a une queue pointue. Loki dut alors subir la vengeance d'Odin... Il fut placé entre trois énormes rochers et lié avec des chaînes que rien ne peut briser. Un serpent gigantesque est suspendu au-dessus de sa bouche et lui crache son venin à la face. Sa femme, Sigyn, tient un bassin sous la gueule du serpent, mais quand le bassin est plein et que Sigyn doit le vider, pendant ce temps le venin dégoutte dans la bouche de Loki. Cela lui cause une si atroce douleur, qu'il se tord horriblement et ébranle les rochers par la violence de ses efforts. Le monde en est remué et tremble... et c'est de là que viennent de temps en temps les tremblements de terre... Et la pauvre femme... Sigyn... est là... près de son pervers époux...

Durant cette dernière partie de son récit, Baldéric

avait vu ses compagnons s'endormir successivement. Pour favoriser leur assoupissement, il avait, par degrés, ralenti la voix et baissé le ton, si bien qu'à la fin on l'entendait à peine encore. Lui-même pencha à son tour la tête sur la poitrine, et parut bientôt céder, comme les autres, au sommeil qui le gagnait.

Le plus profond silence régna dans la salle; ce silence n'était troublé que par la pesante respiration des soldats endormis. Aucun d'eux ne bougeait; les uns s'étaient affaissés sur le côté; d'autres étaient tombés sur leurs camarades; la plupart avaient la tête appuyée sur la table : ils ressemblaient aux cadavres d'hommes que la mort eût frappés subitement.

Cependant, de temps en temps, on eût dit qu'un éclair brillait sur la chevelure de Baldéric; il jetait probablement par intervalles un regard sournois sur ses compagnons, et la lumière de la lampe se reflétait dans ses yeux.

Après une demi-heure d'attente, Baldéric releva la tête et contempla, avec une maligne satisfaction, les gardes endormis. Il saisit sa coupe et en frappa la table avec une certaine force. Aucun de ses compagnons ne s'éveilla, ni ne fit le moindre mouvement.

— Parfaitement réussi! dit Baldéric à part lui. Ils dormiront trois ou quatre heures; je doute que le marteau de Thor puisse les éveiller avant ce temps.

Il se leva, quitta à pas de loup le corps de garde, ferma la porte derrière lui et s'enfonça dans l'intérieur du palais en traversant le péristyle.

Il s'arrêta dans un angle obscur, et fit claquer légère-

ment ses doigts à plusieurs reprises. Il entendit immédiatement, au-dessus de sa tête, un bruit presque insaisissable, comme si le plancher de l'étage eût gémi sous le pas prudent d'une personne qui l'eût traversé pieds nus. Bientôt ce bruit mystérieux descendit lentement les escaliers, et un homme se plaça à côté de Baldéric, dans l'ombre, et lui dit tout bas :

— Eh bien, la boisson a-t-elle fait son effet? sont-ils endormis?

— Oui.

— Profondément?

— Comme les morts dans leur tombe.

— Partons, il ne fait pas sûr ici.

Tous deux se rapprochèrent de la porte d'entrée; celui qui était venu d'en haut demanda à l'autre :

— Quelle heure peut-il être?

— Pas loin de minuit; il s'en faut tout au plus d'une demi-heure. Il est temps; peut-être vous attend-on déjà.

— Les hommes de là-bas ne s'éveilleront-ils pas avant que tout soit fini?

— Non, quand un incendie les rôtirait.

— Où vas-tu, toi, pendant ce temps?

— Moi? Je vais me coucher auprès des autres; il faut que je dorme plus longtemps qu'eux, sans cela, ils me soupçonneraient et m'accuseraient. J'aurai soin d'écouter et de veiller. Franchissez la porte, seigneur; je la laisserai entr'ouverte.

Baldéric rentra dans le corps de garde; l'autre quitta le palais, mais s'arrêta sous l'auvent du portail et pro-

mena, de là, son regard sur le *Forum* dans toutes les directions.

Il faisait probablement obscur; on pouvait bien distinguer les objets, comme des ombres noires, à une certaine distance, mais au delà tout se confondait dans d'impénétrables ténèbres.

Après s'être tourné de tous côtés pendant quelque temps et avoir sondé du regard les profondeurs de la nuit, il se dit à lui-même :

— Baldéric s'est trompé; il n'est pas encore temps.

Il s'adossa contre un pilier du portail, croisa ses bras sur sa poitrine et murmura tout songeur :

— Sigebald, Sigebald, que fais-tu? toi *edeling,* toi comte du palais du roi, te voici aux aguets comme un voleur de nuit, pour prêter ton aide à un affreux assassinat! Tu as bien raison de dire que celui qui commet un crime devient l'esclave du crime; elle ordonne, il faut obéir. Que les nornes n'ont-elles étouffé Lutgarde au berceau? Je ne serais jamais descendu à ce degré d'avilissement... mais, maintenant, sous le poids du crime que j'ai commis jadis, je me trouve placé entre deux épées également menaçantes : l'une qui me tue certainement si je refuse mon concours; l'autre qui restera peut-être en suspens si je prends part au meurtre... Encore du poison! mais cette fois, du moins, cela n'échouera pas : quelques gouttes suffisent pour tuer un bœuf, à ce qu'elle dit...

Après une pause, il reprit avec amertume :

— Sigebald, tu es un lâche! Comment! le titre de chef, d'immenses propriétés, d'inépuisables trésors, tout



cela te sourit comme prix du danger que tu cours... et toi, tu recules et tu trembles comme un enfant. La gloire, la puissance, l'autorité seront ta récompense, et tu ne te sens pas assez de courage pour mériter l'objet de tes vœux les plus ardents. Arrière, arrière toute crainte !...

Il se redressa tout à coup et fut saisi d'une vive frayeur en entendant les pas pesants d'un homme retentir sur le *Forum;* mais il se remit bientôt lorsque le bruit alla se perdre, par degrés, dans une rue latérale. Il reprit sa première position et poursuivit :

— Qu'un malfaiteur est lâche ! Personne ne peut s'étonner de ce que je veille devant le palais du roi; c'est mon devoir... et, cependant, je tremble à la pensée que quelqu'un pourrait me surprendre ici. Qu'eût-ce été si Lutgarde n'avait modifié son premier dessein? J'eusse dû l'introduire dans le palais, et la cacher dans mon appartement... Mais, si l'attentat échouait et était découvert, que faire pour me sauver?

Après avoir pendant quelque temps appuyé le doigt sur son front, il se répondit à lui-même :

— Je me déshabille à demi comme si je sortais du lit; je tiens ma hache prête; je me mets en sentinelle sur l'escalier. S'il y a danger, je m'élance, je fends la tête à Lutgarde, je cours au corps de garde et étouffe d'un coup de hache le fatal secret sur les lèvres de Baldéric... J'entends du bruit !... Qu'est-ce que ce peut être?

Il se baissa et regarda au niveau du sol dans la direction où il avait cru entendre un léger bruit semblable

à une toux comprimée. Bientôt il distingua dans l'obscurité une ombre noire qui semblait glisser lentement le long du mur du palais.

Son cœur se glaça de terreur dans sa poitrine; car il ne pouvait reconnaître les formes de l'ombre mystérieuse et ne savait s'il devait supposer le voisinage d'un homme ou d'un animal. Peut-être était-ce le féroce Loki? car c'était ainsi que le mauvais esprit s'approchait des malfaiteurs à l'heure de minuit. Peut-être était-ce une elfe noire?

Tandis que Sigebald se retenait du bras à un pilier et tremblait au point que ses jambes se dérobaient sous lui, l'ombre s'approchait lentement, mais sans s'arrêter. Sigebald reconnut enfin que c'était une femme que ses vêtements entièrement noirs rendaient presque invisible dans l'obscurité. Il ne douta pas que ce fût Lutgarde, et, dans cette conviction, il s'efforça de maîtriser sa violente émotion.

L'ombre l'aperçut, s'approcha tout près de lui, et dit d'une voix sourde :

— Est-ce vous, Sigebald?

— C'est moi, ma cousine. Oh! que vous m'avez fait attendre longtemps! Le sommeil s'emparait de moi... je suis tombé et me suis fortement blessé...

— Vous êtes ému, votre voix tremble?

— C'est la souffrance que me cause ma chute.

— Il est minuit, pas plus tard. Dites-moi, avant que j'entre, où en sont les affaires : les gardes dorment-ils?

— Depuis une heure au moins.

— Baldéric vous a-t-il donné avis que tout est bien?

— Tout va à souhait.

— Et la femme qui veille dans la chambre de la reine aux cheveux noirs? Avez-vous pu mélanger la poudre à son breuvage?

— Elle a bu et elle dort.

— Indiquez-moi encore une fois le chemin que je dois suivre, afin que je puisse revenir sans me tromper.

— C'est bien simple. Nous suivons le péristyle jusqu'à un grand escalier; nous montons celui-ci. Nous débouchons dans un corridor sur lequel s'ouvrent plusieurs portes; la troisième donne accès dans une salle où le roi et la reine se tiennent pendant le jour; au fond de cette salle se trouve la porte de leur chambre à coucher. Pour laisser circuler l'air on n'a rien fermé... Toutes les circonstances sont des plus favorables. Il n'y a qu'un obstacle à craindre : le roi a le sommeil fort léger; il peut s'éveiller au moindre bruit.

— Le lit du roi est-il fermé?

— Il est fermé par des rideaux de soie; mais les rideaux de la reine sont tirés.

— Ainsi on peut aussi s'approcher de la reine sans faire de bruit?

— Elle repose à côté du berceau des enfants.

Lutgarde se pencha davantage vers le comte du palais, et lui demanda d'une voix où perçait une joie cruelle :

— Sigebald, si j'envoyais aussi la femme aux cheveux noirs dans le séjour d'Hellia?

— Mais vous ne le pourriez sans l'éveiller! balbutia Sigebald effrayé.

Elle lui montra un objet qui ressemblait à un gland, et dit :

— Tâtez, mais sans presser dessus. C'est petit comme une noisette, mais il y a là de quoi tuer trente personnes. Une goutte tue en huit jours; deux gouttes, en quatre jours; trois gouttes, en un jour; dix, soudainement comme un coup du marteau de Thor. Nous leur donnerons quatre jours là-haut; de cette façon on ne pourra soupçonner d'où le mal est venu.

Elle se baissa, ôta ses chaussures, et les attacha avec une courroie à sa ceinture. Saisissant la main de Sigebald, elle dit :

— Maintenant, conduisez-moi lentement, mais sûrement. Vous tremblez comme un enfant, Sigebald. Vous pouvez bien aider d'autres à faire ce que vous avez fait vous-même jadis.

Sigebald, troublé et à demi égaré par la peur, franchit la porte avec elle et ils gravirent l'escalier. Par moments le bois des marches craquait légèrement; alors Lutgarde arrêtait son guide et écoutait quelque temps pour s'assurer si le bruit n'avait éveillé personne.

En montant ainsi avec précaution ils atteignirent la salle qui précédait la chambre à coucher du roi, dont la porte entr'ouverte laissait pénétrer une faible lueur dans la première pièce.

Le comte du palais désigna la porte du doigt, quitta Lutgarde d'un pas aussi prudent et disparut.

Après avoir attendu que le bruit des pas de Sigebald eût tout à fait cessé, Lutgarde s'approcha de la porte,

passa la tête par l'ouverture et jeta un regard dans la chambre.

Une petite lampe de nuit en argent se trouvait auprès du lit de la reine. Bien que la lumière répandue dans l'appartement fût faible et douteuse, on pouvait néanmoins distinguer suffisamment les objets voisins de la lampe.

Clotilde reposait dans une alcôve qui semblait ménagée dans le mur; comme Sigebald l'avait dit, les rideaux étaient complétement ouverts. Une couverture d'étoffe de soie à fleurs, aux coins de laquelle étaient brodées des couronnes en or, recouvrait tout le lit; le visage seul de la reine était visible.

A côté de l'alcôve se trouvaient deux berceaux dont le pied était tourné du côté de la porte. Dans chacun d'eux dormait un enfant florissant de santé. Une femme, chargée de veiller sur le repos des enfants, était assise sur une chaise à côté des berceaux, et, la tête appuyée sur les genoux, était plongée dans un profond sommeil.

Plus avant, dans l'appartement, s'ouvrait une alcôve extrêmement vaste dont les rideaux étaient fermés; une épée gigantesque suspendue à la muraille, tout à côté, indiquait que c'était la couche du roi.

Lutgarde, le cœur palpitant, se tenait dans l'ambrasure de la porte et lançait dans la chambre des regards avides. Elle vit les deux enfants et son ennemie, leur mère, endormie. Son regard farouche s'arrêta sur le visage de cette dernière, et pendant un instant elle savoura la joie infernale d'une vengeance sûre et infaillible. Elle voyait déjà en imagination, et avec un

bonheur fébrile et cruel, la princesse chrétienne se réveiller en proie à d'horribles convulsions, courir en rugissant de douleur, et enfin, terrassée par le feu qui dévorait ses entrailles, s'affaisser et mourir... Égarée par la jalousie et la fureur, Lutgarde avait résolu de verser la plus grande partie du poison dans la bouche de Clotilde. Ce pouvait être dangereux; cela pouvait donner l'éveil à tout le palais, mais que lui faisait la mort, quelque affreuse qu'elle fût, pourvu que la chrétienne qui avait pris sa place disparût de ce monde avec ses enfants?

Depuis un instant Lutgarde était arrêtée sur le seuil de la porte, calculant ses mesures; la vue de Clotilde endormie l'avait tellement émue, que le voluptueux avant-goût d'une complète vengeance l'avait presque mise hors d'elle.

Elle s'éveilla pourtant de sa criminelle extase. Le poison à la main, elle entra dans la chambre sur la pointe des pieds et se glissa lentement, pas à pas, jusqu'au lit de la reine.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, et, les traits affreusement contractés, elle fixa un œil ardent sur son ennemie et l'anéantit d'avance par son regard. Un indéfinissable sourire de jalousie triomphante crispa ses lèvres.

La reine était plongée dans un profond repos; sa physionomie était calme, et un sourire de bonheur y semblait empreint.

Lutgarde étendit la main vers la reine et tint le poison suspendu au-dessus de sa bouche... mais, comme

si une réflexion soudaine l'eût retenue, elle retira la main.

— Qu'allais-je faire? pensa-t-elle. Commençons par ses enfants; ceux-là ne bougeront pas.

Elle revint doucement au berceau où reposait l'enfant à la chevelure noire, se pencha, tint le poison au-dessus de l'enfant et en laissa tomber deux gouttes dans sa petite bouche.

Un horrible sourire contracta ses traits, quand elle vit Ingomer remuer les lèvres comme pour sucer le poison. Déjà elle avait les yeux fixés sur le second enfant; mais comme de l'endroit où elle se trouvait elle ne pouvait atteindre à sa bouche, elle fit un pas. Elle s'arrêta soudain toute tremblante; les planches du parquet avaient craqué fortement sous le poids de son corps.

Tout à coup elle entendit du bruit au fond de la salle, comme si le roi se fût retourné sur sa couche, et, en même temps, elle vit le rideau s'agiter comme si l'on voulait l'ouvrir. Elle se pencha toute frémissante sur le second enfant, tint le poison au-dessus de sa bouche, et en versa, avec une précipitation fébrile, quelques gouttes sur le berceau, mais elle ne réussit pas à en faire tomber sur les lèvres de Clodomir, car elle entendit distinctement le roi s'agiter dans son lit, et elle vit même le rideau s'ouvrir. Elle s'élança sans bruit vers la porte et s'enfuit hors de la chambre.

Le rideau de l'alcôve s'était ouvert en effet. Clovis s'était levé sur son séant et regardait d'un air inquiet du côté du lit de la reine et des berceaux. Il se frotta les yeux et parut tout surpris.

Après avoir prêté l'oreille un instant d'un air de doute, il descendit du lit et s'approcha doucement des berceaux. Une longue robe de nuit lui descendait du cou jusqu'aux pieds; ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules.

Il s'approcha tout troublé de ses enfants, pencha la tête sur eux et écouta leur respiration avec anxiété. Leurs petites poitrines se soulevaient sans effort; leurs beaux visages étaient frais et rosés; ils reposaient avec le plus grand calme et dormaient paisiblement...

Cet examen tranquillisa Clovis. Il s'approcha de sa femme et ne remarqua non plus rien d'extraordinaire en elle; il crut même surprendre sur ses traits un doux sourire de bonheur.

Ce ne fut qu'en détournant les yeux qu'il remarqua que la garde de nuit s'était endormie près des berceaux. Ses yeux étincelèrent de colère, et il fit vivement un pas en avant comme s'il eût eu l'intention de réveiller violemment la femme négligente; mais il se contint, contempla encore une fois ses enfants et regagna son lit sur le bord duquel il s'assit.

Il passa la main sur son front et murmura :

— Ai-je rêvé? ou aurais-je vu réellement cette horrible apparition? Une norne qui s'approche la nuit de mes enfants! Les ases me prédisent-ils la plus douloureuse catastrophe, ou n'était-ce qu'une trompeuse illusion de mon esprit? Il me semblait avoir vu vraiment une ombre noire traverser la chambre et disparaître tout à coup. Si une norne nous avait visités! L'un de nous devrait mourir! Qui? Ma femme? L'un de mes en-

fants? Ingomer ou Clodomir?... Si j'éveillais Clotilde? Mais pourquoi troubler son repos et l'effrayer par mes craintes?

Il se leva et alla de nouveau se pencher sur les berceaux; puis, de retour auprès de son lit, il s'y assit en murmurant :

— J'ai rêvé; ils dorment tranquillement.

L'œil inquisiteur du roi brilla longtemps encore dans la sombre alcôve, et il s'agita souvent comme s'il était encore tourmenté par un sinistre pressentiment.

Il finit pourtant par fermer les yeux et tomba dans un profond sommeil.

XV

Sigebald parcourait la chambre avec agitation. Il semblait en proie à un trouble profond et son regard trahissait l'inquiétude et la crainte. De temps en temps il s'approchait de la porte, appuyait l'oreille avec une vive attention contre le rideau, puis rentrait dans la salle en secouant la tête avec l'impatience de l'incertitude.

Il s'arrêta devant une fenêtre, jeta les yeux sur le *Forum* qui s'étendait devant le palais et dit avec étonnement :

— Voilà le roi qui sort à cheval avec Aurélien; ils s'entretiennent en riant et semblent tout joyeux! Ainsi, rien ne les attriste! Rien encore ne leur fait soupçonner le malheur qui les menace.

Il s'éloigna de quelques pas de la fenêtre, laissa tomber sa tête sur sa poitrine d'un air de désespoir et murmura :

— C'est pourtant le quatrième jour! Déjà le soleil a parcouru près de la moitié de sa course... et rien encore : pas un indice précurseur!

Le rideau de la porte fut soulevé avec précaution; Baldéric, le guerrier que Lutgarde avait placé dans la garde du roi, entra et s'approcha du comte. Celui-ci lui prit la main, et l'entraînant plus avant dans la salle, lui dit d'une voix contenue :

— Baldéric, le poison n'agit pas : les enfants se portent bien; tous sont contents et joyeux là-bas... Écoute, les filles de la reine chantent gaiement dans l'antichambre!

— C'est étrange, en effet, répondit le soldat; les enfants doivent avoir une constitution extrêmement robuste.

— Une fois déjà Lutgarde s'est trompée sur la force du poison; je commence à craindre qu'elle ne se soit fiée à un breuvage inoffensif. Ce serait une seconde criminelle tentative faite en vain. Ce sont pourtant des entreprises trop dangereuses pour qu'on puisse les renouveler souvent.

— Quant à cela, tranquillisez-vous, seigneur, répondit le soldat avec un sourire de triomphe. C'est moi-même qui ai procuré le poison à Lutgarde; je l'ai vu préparer sous mes yeux par Wodindis, l'alrune centenaire qui habite une caverne dans la *forêt Charbonnière* (1). Je l'ai essayé sur beaucoup d'animaux : il est infaillible. Les enfants mourront; mais l'heure de leur mort peut diffé-

(1) La forêt Charbonnière (*silva carbonaria*) s'étendait entre la Meuse et l'Escaut. La forêt de Soignes, en Brabant, en est un reste.

rer d'après certaines circonstances que nous ne pouvons prévoir. Fiez-vous à ma parole, seigneur comte. J'ai moi-même assez d'habileté dans l'art d'extraire le poison des plantes et des insectes; et si je me suis adressé à la célèbre alrune, c'était uniquement pour donner à l'entreprise une double garantie de réussite.

— Mais qui es-tu donc? demanda Sigebald avec surprise. Tu sais et tu connais des choses qui, ordinairement, sont étrangères à un soldat.

— Oh! il n'y a rien de surprenant en cela; je suis sacrificateur, je suis prêtre d'Odin. C'est le bois sacré de Cambrai qui ombragea mon berceau. J'ai pris le bouclier et la framée pour venger nos ases outragés...

Il se retourna tout à coup, prêta l'oreille en désignant la porte, et dit avec un rire de satisfaction :

— Écoutez! un cri d'alarme! Le poison commence son œuvre.

Sigebald, tout tremblant, se mit à écouter; des cris nombreux et plus distincts se firent entendre.

— Puisse la noire Hellia exterminer cette engeance chrétienne! murmura Sigebald déçu et découragé. Ces filles gauloises chantent et badinent du matin au soir.

— Je croyais cependant avoir entendu un cri de détresse.

— Elles jouent et folâtrent. C'est toujours ainsi. Le roi est souvent obligé de les contraindre à se tenir tranquilles.

— Peu importe, d'ailleurs, que ce soit maintenant ou dans une heure. La reine finira par le jeter, ce cri de détresse, bien qu'elle ne soupçonne pas encore que le

poison circule avec le sang de ses enfants et se prépare à consumer leurs entrailles.

— Mais, Baldéric, remarqua Sigebald, tu m'as dit que Lutgarde ne sait si le poison est tombé ou non sur la bouche de Clodomir? Si celui-ci ne périt pas, quel avantage retirerons-nous de l'attentat?

— Elle croit qu'il est tombé du poison sur les lèvres de Clodomir, mais elle n'en a pas la certitude. Du reste, peu importe, seigneur Sigebald; elle en a répandu dix gouttes au moins sur le berceau; il en sera bien tombé quelques-unes sur la tête et sur le visage de l'enfant. Le poison est si violent, si pénétrant, qu'il passe à travers la peau, entre dans le sang et frappe le cœur.

— Il ne me paraît pas si infaillible; le jeu que nous jouons ne peut durer longtemps. Si nous ne réussissons pas cette fois-ci, tout pourrait bien être perdu pour nous. Tu peux fuir, toi; on ne te connaît pas; tu n'as rien à perdre dans ce pays. Il n'en n'est pas de même de moi : tout ce que je possède est à la portée de Clovis.

— Lutgarde saura vous dédommager au centuple.

— Si nous réussissons.

— Mais, seigneur Sigebald, je ne comprends pas votre doute. Qu'est-ce qui peut nous empêcher de réussir? Supposez que vos craintes soient fondées et que, cette fois, Clodomir échappe à notre vengeance. Le poison est choisi à dessein, de façon à ce que les traces qu'il laisse soient tout à fait semblables à celles des convulsions ordinaires des enfants. Le meilleur médecin, eût-il un regard d'aigle, ne saurait soupçonner la présence du poison.

— Encore ces chants odieux! grommela Sigebald en tournant les yeux vers la porte.

— Patience! un cri de mort y coupera court, répondit Baldéric en reprenant le fil de son discours. Si donc on ne soupçonne rien, nous sommes libres de poursuivre notre vengeance. Alors nous opérerons avec ardeur et sans relâche avec cet autre poison à l'invincible pouvoir duquel rien sur la terre ne peut résister. N'avez-vous pas remarqué que déjà les *edelingen* et les guerriers lancent des regards obliques et pleins de mépris sur la reine, chaque fois qu'elle paraît auprès d'Aurélien? Avez-vous entendu aussi les paroles équivoques qu'échangent les guerriers en pareille circonstance?

— C'est étonnant! dit Sigebald. En quelques jours à peine, la calomnie s'est propagée comme un feu invisible. Même parmi les chrétiens on parle de la légèreté de la reine!

— Parmi les chrétiens? Ah! notre triomphe est certain! Mais comment savez-vous cela?

— Parmi les filles de la reine, il en est une qui se nomme Marthe; elle doit épouser Willibald, un *edeling* du roi. Hier soir Willibald vient me trouver ici; il me conduit au fond de la salle et me dit mystérieusement: « Sigebald, savez-vous quels faux et infâmes bruits circulent? » Je hausse les épaules, et lui se met à me raconter, avec grand renfort d'indignation, que des lâches sans honneur s'efforcent de diffamer le nom de la reine; il dit qu'on veut présenter comme coupables la sympathie que la princesse témoigne à Aurélien et l'intimité qui règne entre eux. La fiancée chrétienne, compagne

de Clotilde elle-même, lui a révélé ce fait. Willibald est un favori du roi et un ami d'Aurélien; il jure par tous les ases qu'il fendra la tête au premier qui oserait se risquer à dire rien de semblable.

— Et lui-même se fait un instrument de notre vengeance! s'écria Baldéric triomphant. Son amie chrétienne répand le bruit envenimé! Ah! seigneur Sigebald, la calomnie est un redoutable ennemi. Quand elle a choisi sa victime, nain ou géant, il faut qu'elle succombe sans résistance possible. Chaque tentative que fait l'infortuné pour se défendre, fait l'office d'huile sur ce feu dévorant. Frères, sœurs, amis, tous contribuent à accabler le victime; en présence de la calomnie, l'excuse même devient accusation...

— Ah! s'écria Sigebald en se tournant vers la porte. Écoutez quelles clameurs déchirantes!

— Ah! s'écria Baldéric avec une joie cruelle, le poison brûle; les nornes sont là!

— Au secours! au secours! criait une voix de femme d'un ton navrant. Au secours! Quelqu'un ici! Vite!

— C'est Marie, la confidente de la reine, murmura Sigebald. Écoute! n'entends-tu pas la reine elle-même appeler au secours?

— Sigebald! Sigebald! cria-t-on du bas des escaliers.

— Reste ici, dit le comte du palais à Baldéric; tiens-toi coi; on m'appelle, je vais voir ce qui se passe.

A ces mots, il s'élança hors de la salle et entra dans le corridor, où il vit Marie donner avec précipitation des ordres confus aux serviteurs du palais.

Il passa outre et entra, avec une feinte inquiétude, dans la chambre de la reine.

Clotilde, entourée de quelques femmes, était agenouillée auprès d'un berceau sur lequel elle penchait la tête avec une mortelle anxiété.

Plus loin, dans un angle de la salle, se trouvait un second berceau, à côté duquel une femme, une servante probablement, berçait doucement du pied l'enfant endormi.

— Qu'arrive-t-il donc, Madame? Quel malheur vous a frappée? demanda le comte du palais.

— Ah! Sigebald, courez vite chercher le roi et Aurélien! dit-elle d'une voix suppliante. Un médecin! un médecin pour mon enfant!

— Où est le roi, Madame?

— A l'amphithéâtre! Oh! montez à cheval, volez! Je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

Sigebald leva les mains au ciel d'un air désolé, et quitta la salle en s'écriant avec une feinte affliction :

— Hélas! hélas! qu'Odin protége cet innocent agneau!

Marie entra dans la chambre avec deux autres jeunes filles.

— Eh bien! demanda la reine, le médecin Quirinus va-t-il venir?

— Dix personnes sont allées à sa recherche, Madame, répondit Marie en pleurant et en s'approchant du berceau pour contempler l'enfant malade.

— Pauvre Ingomer, mon préféré, s'écria-t-elle; ah! mon cœur se brise!

Clotilde était toujours penchée sur le berceau et épiait avec une inquiète attention le visage de l'enfant; il paraissait dormir, ou plutôt ses forces devaient être épuisées, car sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec effort sous une pénible respiration.

Marie, à côté de la reine, pleurait et sanglotait; la sincérité de sa douleur navrait l'âme. Clotilde lui prit la main et dit d'une voix douce et triste :

— Ma chère Marie, ne pleure pas ainsi. Ce n'était peut-être qu'une convulsion passagère. Vois, ses joues ont perdu leur teinte bleuâtre; elles redeviennent fraîches et roses... Console-toi donc : le médecin va venir sur-le-champ, n'est-ce pas? Vois, la respiration du cher petit devient plus calme.

— Ah ! que c'était affreux ! dit Marie. Puisse cet horrible mal ne plus revenir; j'en mourrais d'anxiété et de douleur.

— Non, non, ne t'émeus pas ainsi, Marie, répliqua la reine. Le ciel protégera mon cher Ingomer; il ne brisera pas mon cœur de mère, il ne me fera pas mourir auprès du berceau de mon innocent enfant. Dieu ! vois! il frissonne ! ses lèvres se crispent ! Malheur à moi ! malheur à moi !

Elle allait prendre l'enfant hors du berceau, mais l'une des femmes l'écarta vivement et s'écria :

— Arrière ! ne le touchez pas, Madame ! Dans ces convulsions d'enfant, le moindre attouchement tue ou paralyse !

L'enfant se débattait horriblement dans son berceau; ses yeux tournaient affreusement dans leurs orbites;

tous les muscles de son visage se crispaient et imprimaient à ses lèvres et à ses joues d'effrayantes contractions qui trahissaient la plus vive souffrance.

Clotilde sanglotait, criait et poussait d'incompréhensibles clameurs de détresse; elle appelait le roi, Aurélien, le médecin, et s'efforçait de se dégager des bras des femmes qui la retenaient; un torrent de larmes baignait ses joues,

Marie parcourait la salle en gémissant et en levant les mains au ciel.

— Aurélien ! Ah ! Aurélien ! s'écria la reine en échappant aux étreintes qui la contenaient, et en s'élançant au-devant du Gallo-Romain.

Elle lui jeta ses deux bras au cou et dit à demi évanouie :

— Aurélien ! Sauvez mon enfant ! sauvez mon enfant ! il se meurt !

Et voyant apparaître le roi derrière Aurélien, elle se précipita vers lui, et lui étreignant aussi le cou de ses bras, elle s'écria d'une voix déchirante :

— Clovis, Clovis, je meurs de douleur ! Viens, viens voir notre pauvre enfant ! La mort veut nous prendre Ingomer !...

Et elle l'entraîna par la main auprès du berceau où l'enfant se tordait en proie à d'épouvantables convulsions; cependant cela n'était plus aussi fort que dans la plénitude de l'accès.

Clovis jeta les yeux sur le teint plombé de son fils mourant; un frisson glacial parcourut ses membres; ses yeux devinrent vitreux; ses lèvres prirent une

expression telle qu'on voyait que chez lui la colère se mêlait à la douleur. Enfin, après être resté longtemps muet et immobile, il serra convulsivement les poings et, frappant du pied avec rage, murmura d'une voix sombre :

— Odin, Odin, tu me punis cruellement! Il est donc vrai que j'ai vu une norne!

A l'autre extrémité du berceau se tenait Aurélien, les mains sur les yeux; des larmes se faisaient jour entre ses doigts. Néanmoins, l'égarement dans lequel le jetait sa douloureuse émotion ne dura pas longtemps; il s'approcha de la reine et lui demanda avec une précipitation fébrile :

— Le médecin, Madame, où est-il? Va-t-il venir?

— Ah! répondit Clotilde d'une voix plaintive, je ne sais; on a couru à sa recherche : il ne vient pas... Ciel! que cette attente est cruelle! Voir son enfant en proie à d'indicibles souffrances, voir la mort auprès de son berceau, être mère et reine... et implorer vainement un médecin! Oh! c'est affreux!

Sans attendre la fin de cette lamentation, Aurélien s'élança hors de la salle en criant à la reine :

— Tranquillisez-vous! je vole à sa recherche; je le ramènerai...

Arrivé en dehors de la porte, il éleva de nouveau la voie et s'écria avec joie :

— Dieu soit loué, Madame! Voici maître Quirinus!

Tous, à l'exception de Clovis, s'élancèrent vers la porte au-devant du médecin, comme s'il apportait avec lui une guérison infaillible.

Maître Quirinus était un vieillard au crâne couronné de cheveux blancs; il portait le costume romain et appartenait probablement à la race gauloise. La sueur découlait de son visage; il répondait aux plaintes qu'on lui adressait sur le retard qu'il avait mis à venir en s'essuyant le front avec un mouchoir.

— La, la, un médecin est un homme comme un autre; je ne sais pas voler. Voyez comme la sueur découle de mon visage. Madame, remettez-vous de votre émotion : je sais ce dont il s'agit; on me l'a dit. Convulsions d'enfant! Cela n'est pas si grave!

La reine lui avait pris la main et l'entraîna vers le berceau. Les paroles du médecin avaient rempli son cœur d'espoir.

— Quirinus, dit-elle, puissiez-vous dire vrai! Venez! Sauvez mon enfant! Je vous comblerai de trésors; je vous remercierai; je prierai pour vous!

Le médecin sembla peu ému par ces paroles exaltées non plus que par le désespoir qu'il lisait sur tous les visages; il ne répondit à la supplication de la reine que par un placide sourire et un hochement de tête incrédule.

Quand il se trouva devant le berceau et examina l'enfant, chacun le regarda dans une attente pleine d'anxiété; Clotilde avait les yeux fixés sur les siens et épiait, le sein palpitant, ce qui se passait dans l'âme du médecin.

L'infortunée mère se mit à trembler de tous ses membres; car le visage de maître Quirinus s'altérait peu à peu, et bientôt ses lèvres se contractèrent, et il

secoua la tête d'un air de mauvais augure. Cependant l'attention de tous les spectateurs était si vivement excitée que pas une plainte, pas un soupir ne troublait le silence solennel qui régnait dans l'appartement.

Jusque-là le roi avait aussi contemplé le médecin : mais à la vue de l'expression de désespoir qui s'était répandue sur sa physionomie, Clovis avait reçu un coup violent, et s'était laissé tomber sur un siége.

Il était là assis, étreignant son front des deux mains, immobile et abîmé dans un sombre désespoir...

Quand le médecin, après un examen plus attentif de l'enfant, eut pris sa petite main et eut compté les battements de son pouls, il pâlit et parut foudroyé par une terrible conviction.

— Hélas! hélas! s'écria la reine, mon enfant, mon Ingomer mourra!

— Calmez-vous, au nom de Dieu, Madame! dit maître Quirinus, tout espoir n'est pas perdu. Je ferai bientôt disparaître les symptômes qui m'ont alarmé. Vous verrez comme l'enfant va se ranimer. J'ai sur moi une précieuse liqueur... Tranquillisez-vous donc, votre désolation me trouble...

Ce dernier avertissement suffit pour calmer tout à fait la pauvre mère; elle comprima sa douleur par un pénible effort. Bien qu'elle ne se plaignît plus, bien que ses larmes même cessassent de couler, ses joues frémissaient; des crispations convulsives couraient sur son visage; elle tremblait de tout son corps, comme si elle allait s'affaisser sans vie sur le parquet.

Sur ces entrefaites, le médecin avait tiré de sa poche

un flacon en argent dont il versa quelques gouttes dans la bouche de l'enfant... Mais, soit que le breuvage donnât un nouvel aliment au mal, soit que le moment d'une nouvelle crise fût venu, l'enfant ramassa tous ses membres sur lui-même et se mit à se débattre comme si une flamme intérieure eût consumé ses entrailles. Ses yeux égarés tournèrent de nouveau dans leurs orbites, ses lèvres se crispèrent, et il se contracta en une masse méconnaissable.

Le médecin recula saisi d'effroi.

Les femmes s'étaient derechef jetées au cou de la reine pour la retenir loin du berceau; elles y réussirent pendant quelques instants, parce que Clotilde, à demi folle, avait porté les mains à ses yeux, et, étouffée par ses larmes, restait immobile et comme anéantie.

En ce moment, les souffrances de l'enfant devaient être inouïes, car, en proie à un nouvel accès de convulsions, il poussa deux cris affreux, dont le ton navrant frappa d'épouvante les assistants et fit bondir le roi sur son siége.

Clotilde, comme si un poignard eût percé son cœur maternel, jeta une clameur déchirante; avec l'énergie du désespoir, elle se dégagea de l'étreinte des femmes qui la contenaient, saisit son enfant dans ses bras et courut autour de la salle en sanglotant. Elle pressait le petit Ingomer sur son sein, baisait ses lèvres crispées avec une indicible tendresse, et baignait ses joues d'un torrent de larmes, en proférant des plaintes et des paroles inintelligibles.

Les femmes la suivaient, la priant et la suppliant de

leur laisser prendre l'enfant; mais chaque fois la malheureuse reine leur échappait en les repoussant avec violence.

Clovis était retombé, affaissé, sur son siége. Aurélien, accablé par une impuissante douleur, était assis auprès du berceau vide et pleurait amèrement. Quirinus, la tête baissée, se tenait debout à côté du Gallo-Romain.

La reine, voyant quelque relâche dans les souffrances de l'enfant, s'arrêta au milieu de la chambre; sans prendre garde aux femmes qui la suppliaient, elle pressait encore plus étroitement l'enfant contre son cœur et gémissait en attachant sur ses joues décolorées un regard désolé.

— O mon Ingomer, mon enfant chéri! non, la mort ne t'aura pas! Moi, ta mère, je te protégerai; je te donnerai ma vie, je retiendrai ton âme sous les ardents baisers de mes lèvres. Oh! tu mourrais, toi, la lumière de mes yeux, toi, mon sang, toi, ma vie? Non, non, c'est impossible! l'heure de la mort n'a pas encore sonné pour toi!

Une nouvelle et plus terrible convulsion de l'enfant répondit à sa lamentation.

Comme si la vue de cette crise eût épuisé ses dernières forces, Clotilde poussa encore un faible cri. Elle tomba à genoux, leva l'enfant vers le ciel et s'écria avec le plus profond désespoir :

— O mon Dieu! vous qui êtes un père si bon et si aimant, détournez de mes lèvres ce calice d'amertume! Jetez un regard de miséricorde sur cet innocent agneau que votre bonté m'a donné. Il vous est consacré, il de-

vait défendre vos autels; il n'a jamais fait de mal, et il souffre comme un martyr. Tout secours humain est impuissant contre la mort qui le menace : un signe de votre doigt suffit, un signe et il vivra; il vivra pour mon bonheur et pour la gloire de votre saint nom! Ah! ne repoussez pas ma prière, ayez pitié d'une mère mourante, ayez pitié de mes larmes! Faites-moi mourir, donnez-moi les souffrances de mon enfant; donnez-moi la mort avec la plus affreuse agonie, mais accordez à mon Ingomer une longue vie: permettez qu'il devienne homme pour le salut de la chrétienté!

L'enfant se débattit plus fortement et jeta un cri perçant.

Clotilde leva de nouveau les yeux vers le ciel et s'écria d'une voix désespérée :

— O Christ libérateur! vainqueur divin de la mort, exaucez-moi. J'ai toujours été votre servante la plus dévouée; dès le berceau, ma bouche a balbutié votre nom avec amour; ma vie n'a été qu'une aspiration, un vœu pour votre glorification; elle n'a été qu'un élan d'adoration pour vous! J'ai souffert et lutté pour vous, ô mon Dieu! Et maintenant je vous demande la récompense de mon dévouement, de ma foi, de mes efforts, de mes souffrances. Mon enfant! mon enfant!... O Christ! resterez-vous sourd à ma voix? Mon ardente prière montera-t-elle en vain jusqu'à votre trône? Fils de Dieu, donnez-moi la vie, la vie de mon enfant!

Épuisée de forces, elle serra son enfant sur sa poitrine et sa tête s'affaissa.

Les femmes, croyant qu'elle continuait de prier,

pleuraient silencieusement à côté d'elle sans la troubler.

Après un instant de silence, Clotilde leva les yeux au ciel et dit d'une voix navrée :

— Ah ! Seigneur, j'ai péché ! Ne soyez pas irrité contre moi ! Pardon, pour une mère qu'égare une inexprimable douleur ! Oh ! grâce ! grâce ! ne me punissez pas de ma présomption ! Je vous en supplie, laissez-le vivre... mais si cependant vous en avez décidé autrement, Dieu de miséricorde, que votre sainte volonté s'accomplisse !... je bénirai la verge qui me frappe jusqu'au sang : que votre nom soit béni !

Et, comme si ce dernier épanchement eût donné de nouvelles forces à son cœur, elle se leva, et, la résignation peinte sur les traits, alla lentement vers le berceau où elle déposa l'enfant.

Pendant quelques instants elle le contempla avec une inquiétude croissante. Tout à coup une affreuse pâleur se répandit sur son visage... Toute tremblante, elle posa la main sur le cœur du petit Ingomer, tâta ses membres affaissés et consulta d'un regard effrayé les yeux du médecin. Celui-ci comprit sa question ; il pencha la tête et dit :

— Dieu l'a rappelé à lui !

— Mort ! mon enfant ! mon Ingomer est mort ! s'écria la reine d'une voix qui retentit dans toute la salle.

Elle tomba sans connaissance, anéantie et mourante, dans les bras de Marie. Sa tête et ses membres fléchirent comme si la vie l'eût vraiment abandonnée.

Les femmes répétèrent la lugubre exclamation de Clotilde ; mais les plaintes moururent soudain sur leurs

lèvres et elles reculèrent comme si un spectacle effrayant eût tout à coup frappé leurs yeux.

Le roi, à l'exclamation de sa femme, s'était levé vivement, et marchait d'un pas lent et mal assuré vers le berceau.

Son visage était sinistre; ses joues et son front étaient d'une pâleur mortelle, ses yeux vitreux, son regard égaré comme celui d'un insensé; ses lèvres frémissaient sur ses dents convulsivement serrées; ses poings se crispaient avec la violence du désespoir. De sa gorge s'échappait un bruit rauque et lugubre; on eût dit que sa poitrine allait se briser.

Aurélien s'approcha de lui et lui prit la main en pleurant, en balbutiant quelques paroles de consolation; mais Clovis repoussa le Gallo-Romain avec violence, sans le regarder.

Le plus profond silence régnait dans la salle. Personne n'osait parler, tant était effrayante l'expression de la physionomie du roi. Les femmes mêmes qui étaient occupées à donner des soins à la reine pour la rappeler à la vie firent trêve à leurs tristes lamentations.

Le roi contempla d'un œil égaré, pendant quelques instants, le cadavre de son pauvre enfant! Peu à peu il pencha la tête de plus en plus sur le berceau, et posa enfin un ardent baiser sur les lèvres mortes de l'innocente victime.

Puis, se relevant, il regagna lentement le siége qu'il venait de quitter, s'y laissa tomber, et, les yeux fixés sur le parquet, resta muet et immobile.

La reine revint enfin à elle; elle ouvrit ses yeux mou-

rants, les porta vers le berceau et poussa un nouveau cri en cachant son visage dans ses mains.

Alors elle se leva soudain, courut au roi, tomba à genoux devant lui, et, posant la tête sur ses genoux, elle dit d'une voix suppliante :

— Clovis, console-moi! dis-moi quelque chose qui puisse alléger la douleur qui déchire mon cœur maternel! Oh! fais-moi entendre ta voix! Dieu nous a visités; sa main s'est étendue sur nous! Hélas! hélas! pauvre Ingomer!

— Te consoler? murmura Clovis. Crois-tu donc que mon cœur n'est pas brisé? Ah! à deux pas du cadavre de mon fils bien-aimé, à cette heure terrible, ne me fais pas parler! Laisse-moi : je suis hors de moi; je suis fou de douleur; je suis furieux contre moi-même. Lâche que je suis!

Il releva son épouse et s'éloigna d'elle en murmurant sourdement. Elle, interdite et effrayée par son inexplicable langage, se laissa tomber sur un siége, pencha la tête et fondit en larmes.

Aurélien était agenouillé, au milieu des femmes, auprès du berceau. Tous priaient dans le plus profond recueillement...

Clovis parcourait la salle, les bras croisés sur la poitrine, en proie à une fiévreuse agitation; de temps en temps il frappait violemment du pied, s'arrêtait, se remettait en marche et semblait lutter contre une pensée qui l'obsédait.

Enfin, comme s'il eût succombé dans la lutte, il s'approcha de la reine et lui dit d'une voix sombre :

— Toi qui nies la puissance de nos ases, tu vois maintenant ce qu'ils peuvent! Tu as voué mes enfants au Christ! A-t-il su les défendre contre la vengeance d'Odin? Ah! si je n'avais pas cédé lâchement à ta prière, si le sang des victimes avait coulé sur mes fils devant l'autel des ases, ils vivraient; et maintenant... maintenant la vengeance des ases pèse sur eux!

— Ah! s'écria Clotilde, n'accuse pas le Christ! mourir est le sort de tous les hommes; la mort ne visite pas seulement l'humble habitation des esclaves, elle monte aussi sur le trône des rois!

Une amère expression contracta les traits du roi :

— Je sais, dit-il brusquement, je sais que tu ne me croiras pas; à tes yeux mes ases ne sont que de vaines chimères; mais moi qui, depuis quatre jours déjà, connaissais l'arrêt d'Odin, moi qui ai vu sa norne à côté du berceau de mes fils, je suis convaincu que ma lâche condescendance est la seule cause de leur mort; je suis sûr qu'Odin me punit, qu'il frappe le fils pour se venger du père... Invoque maintenant le Christ, défie-le de montrer son pouvoir et demande-lui de renvoyer l'âme dans le corps inanimé de mon enfant et de prouver qu'il est plus puissant que les ases irrités du Glansheim!

Tandis que le roi parlait, Clotilde tendait vers lui des mains suppliantes, comme pour arrêter les paroles sur ses lèvres; mais quand elle entendit la terrible conclusion de son apostrophe, elle s'élança vers le berceau, tomba à genoux, et, levant les bras au ciel, elle s'écria:

— O mon Dieu! pardon! Grâce pour l'ignorant qui blasphème votre saint nom! Si la mère mourante vous

a adressé des plaintes désespérées, pardonnez-lui ses lamentations insensées. La chrétienne s'incline avec reconnaissance sous le poids de votre main... Oui, merci, merci, Seigneur, de ce que vous avez reconnu mon sang digne d'être accueilli dans votre royaume... Ah! je vois mon fils là-haut devant votre trône; il est environné de lumière, il a des ailes, il est heureux, il chante vos louanges; il est devenu le frère des anges, et durant l'éternité il vivra devant votre face! O âme bien heureuse de mon enfant, tes prières doivent être puissantes, ange du Seigneur, prie le roi des cieux pour ton père, supplie-le de faire descendre un rayon de lumière dans son cœur. Offre ta mort douloureuse, offre tout ce que ta mère a souffert, tout ce que le Seigneur peut me faire souffrir encore; offre tout cela pour le bonheur, pour le salut du héros du sang duquel tu es issu! O Christ! sauveur du monde! Dieu de bonté, que votre nom, votre nom sacré, soit béni durant tous les siècles, même dans la mort de mon enfant!

Clovis avait d'abord écouté avec colère la prière de la reine; mais il y avait tant d'effusion dans sa voix, sa résignation était si touchante, sur ses traits rayonnaient tant de foi et tant de confiance, qu'il sentit sa colère se dissiper tout à fait et qu'il trouva même une consolation réelle dans l'admirable soumission de son épouse.

Tandis qu'elle priait, il la contemplait avec une surprise croissante; mais quand elle eut fini, il alla à elle, prit une de ses mains, et dit d'une voix émue en la conduisant vers un banc :

— Viens, Clotilde, viens; gémissons en silence, donne-

moi des forces contre l'affreux malheur qui nous frappe!

Il s'assit à côté d'elle, sur le banc, l'attira sur son sein et ressaisit sa main. Deux larmes brillaient dans ses yeux; il pencha la tête sur l'épaule de Clotilde, et, tous deux, muets, demeurèrent plongés dans une inexprimable douleur.

Quelques prêtres entrèrent dans la salle et s'agenouillèrent à côté du berceau.

Un silence de mort régna dans la salle; seulement la prière des prêtres et des femmes s'élevait, comme un sourd murmure, autour du cadavre de l'enfant mort.

XVI

Trois mois s'étaient écoulés.

La reine était assise, dans sa chambre, auprès d'une table; elle tenait dans ses bras son fils Clodomir, le pressait avec angoisse sur son sein et le contemplait d'un regard où une profonde tristesse se mêlait à l'amour maternel inquiet.

Son visage avait cette pâleur transparente et cet abattement découragé qui atteste que le désespoir ou quelque mal de langueur consume depuis longtemps déjà le cœur. Ses yeux étaient voilés, et si parfois une étincelle de sentiment rayonnait dans son regard quand Clodomir lui adressait un sourire, ce regard gardait toujours une expression triste et douloureuse comme une plainte.

A côté de la reine était assise Marie, sa confidente,

et, un peu plus loin, se trouvait Aurélien, qui parlait en ce moment et adressait des consolations à la princesse attristée.

Il fallait que quelque chose dans son langage eût particulièrement touché la reine; car deux larmes parurent dans ses yeux, tandis qu'elle disait à Aurélien d'une voix désolée :

— Ah! Aurélien, n'essayez pas de me tromper sur ma situation : vos paroles me font mal. Mon esprit troublé se trompe, dites-vous, sur les causes de la maladie nerveuse du roi? Au nom de Dieu! Aurélien, ne vous raillez pas de mes douleurs. Le motif de l'irritation du roi n'est-il pas évident? Ne le niez pas : depuis la mort de mon pauvre Ingomer, une haine profonde contre moi a grandi peu à peu dans le cœur de Clovis. Il est convaincu que, par le baptême de mes enfants, j'ai appelé sur Ingomer la vengeance de ses ases; il éprouve de l'aversion pour moi comme si j'avais moi-même causé la mort de son fils. Quelle mère, quelle épouse ne succomberait pas sous une aussi accablante accusation?

— C'est impossible! Vous vous trompez, Madame! dit le Gallo-Romain en l'interrompant. Demandez à Marie si votre affreux soupçon n'est pas tout à fait sans fondement.

La jeune fille secoua la tête et baissa les yeux, mais ne répondit pas.

— J'exagère? poursuivit la reine avec une douloureuse ironie, mais n'ai-je donc pas d'yeux? Croyez-vous que le cœur d'une femme, croyez-vous qu'une mère puisse se tromper là-dessus? Ne voyez-vous donc pas

que Clovis m'échappe? Ne voyez-vous pas combien ma présence l'ennuie et lui pèse? Il se passe parfois des jours entiers sans que j'entende sa voix; si je risque un mot pour me plaindre de cette répulsion qui me tue, il est si cruel et si brusque envers moi que je recule, toute tremblante, devant sa haine. Dans quelques jours... demain peut-être, je n'en sais rien... il part pour la guerre; il va braver la mort sur le champ de bataille, et moi, moi sa femme, il faut que je l'apprenne par une autre bouche que la sienne!... Il ne me dit rien, ou il ne m'adresse que des paroles amères qui me déchirent le cœur... Et cela dure déjà depuis trois mois entiers! Trois mois depuis lesquels je gémis accablée sous le souvenir de l'horrible mort de mon enfant et sous l'aversion de celui que Dieu m'a donné pour époux!

Aurélien s'efforça de contenir sa propre tristesse, et répondit :

— Je ne nierai pas, Madame, que Clovis ne semble assailli par d'inexplicables émotions... qu'il ne soit plus ce qu'il était et que parfois ne brille dans ses yeux un feu sombre, comme si un sentiment de haine et d'antipathie consumait son cœur. Mais j'ai la triste conviction qu'une mystérieuse et terrible maladie nerveuse le torture, et que, si parfois son esprit semble s'égarer, son cœur demeure étranger à l'inexplicable changement qui s'est opéré dans son caractère. On dirait qu'il n'a pas la conscience de ce qu'il fait. Parfois un doux sourire apparaît sur ses lèvres et sa parole est bonne et affectueuse; mais tout à coup une pensée qui l'obsède surgit dans sa tête; son regard s'assombrit, ses lèvres se cris-

pent avec amertume, toutes ses paroles sont brusques et rudes. Et alors, comme s'il voulait échapper à un spectre qui le poursuit et le porte au mal, il s'enfuit et s'enferme dans son appartement. Au bout de quelque temps il revient auprès de ceux qu'il a maltraités, et, une profonde tristesse empreinte sur les traits, il demande pardon pour ses souffrances nerveuses, comme il les nomme lui-même. Ainsi en est-il pour tout le monde : pour vous, Madame, pour les *edelingen*, pour les guerriers, pour les chrétiens et pour les païens...

Aurélien pencha la tête, et poursuivit d'un ton profondément attristé :

— Je suis le seul auquel il n'accorde plus jamais un regard de bienveillance; vis-à-vis de moi seul, il est toujours dur et brusque..... Et quand sa physionomie s'adoucit pour les autres, pour moi elle est toujours rude et menaçante. Des jours entiers se passent sans que le roi souhaite ma présence; et si les nécessités du gouvernement du royaume m'amènent auprès de lui, je ne reçois que de dures paroles et de menaçants regards. Moi aussi, j'ai le cœur percé d'un poignard; moi aussi, je gémis... je verse des larmes dans le silence de la nuit; je pleure, non pas sur moi, mais sur lui; sur le magnanime héros dont l'âme endure peut-être des souffrances dont nous ne pouvons sonder l'étendue... Vous croyez, Madame, que Clovis vous hait? En vérité, votre crainte vous égare. La mystérieuse douleur du roi vient d'une autre source, et peut-être son amour pour Clodomir en est-il la principale cause.

Aux derniers mots du Gallo-Romain, un rayon d'es-

poir avait brillé dans les yeux de la reine; mais quand cessa de parler, ses traits reprirent leur expression de tristesse :

— Vous me trompez, Aurélien, dit-elle; je vous suis reconnaissante de vos affectueux efforts, mais ils sont impuissants contre une vérité qu'on ne peut méconnaître. Si Clovis n'était pas irrité de la mort de son fils; s'il ne regardait pas le baptême comme la cause de ce déplorable malheur, écarterait-il les chrétiens de lui, Et n'est-ce pas parce que, comme chrétien, vous avez pris part au baptême des enfants, qu'il vous comprend dans sa haine?

— Ah ! Madame, le roi sait bien que je me suis prononcé contre le baptême des enfants; les tristes pensées que vous nourrissez ne sont que des chimères...

— Et pourquoi donc ne veut-il plus admettre d'évêques en sa présence? Pour quelle raison le sacrificateur Ramold vient-il tous les jours au palais? Qui possède maintenant la confiance exclusive du roi? Qui ne le quitte pas un instant et le suit comme une ombre inséparable? N'est-ce pas Sigebald, le plus ardent ennemi de notre foi?

Clotilde regarda le Gallo-Romain d'un air interrogateur, comme si elle attendait une réponse de lui. Il garda le silence et baissa les yeux.

— Vous voyez bien, Aurélien, dit-elle, qu'il veut venger sur nous la mort d'Ingomer! et sur moi plus que sur les autres, car c'est par mes larmes que je l'ai forcé de consentir au baptême de mes enfants. Aurélien, j'ai cru que le désir de sauver le christianisme menacé était

la cause principale de mon ardente affection pour Clovis... Je me suis trompée ; c'était de l'amour ! c'était un aveugle amour pour lui ! Maintenant que ce sentiment reçoit dans mon cœur une si cruelle blessure, je dois le reconnaître, j'ai soif d'une bonne parole de ses lèvres ; j'aspire après un doux sourire de ses yeux... Il n'y a plus de bonheur pour moi sur la terre ! Je me courbe avec résignation sous ce dernier coup. Oh ! c'est dur ! être dédaignée, repoussée par le père de mon enfant ; être maudite par l'homme auquel mon cœur porte un respect et un amour indicibles ! Tout espoir est vain ; mon sort est accompli. Sans l'affection de Clovis, je ne puis vivre ; sa haine me tuera !

Aurélien secoua la tête en poussant un douloureux soupir ; il se leva vivement comme s'il eût pris une grande résolution et dit d'un ton plein d'expression :

— Enfin, il me faut parler ; il faut que je remplace votre anxiété par une autre inquiétude ; il faut que je déplace la tristesse qui oppresse votre cœur. Soit ! je vous dirai la véritable cause du chagrin qui préoccupe constamment le roi. Sur mon ordre, tout le monde a gardé le secret autour de vous sur ce que je vais vous dire ; peut-être vous repentirez-vous vous-même de m'avoir contraint à cette révélation... Madame, Clovis, la France, le christianisme, nous tous sommes en grand péril ! La guerre contre les Allemans n'est pas une guerre ordinaire, et, quelque héroïque que soit le roi, il sent que son épée pourrait se briser dans cette lutte gigantesque. Sachez que les Allemans ont appelé toutes les nations d'outre-Rhin à faire la guerre en l'honneur

de leurs ases, et les ont réunies en une terrible fédération. Leur armée s'abattra bientôt sur le pays des Ripuaires pour se frayer de là un chemin vers le cœur de la France. Ils comptent leurs combattants par milliers et par milliers ; c'est un ouragan, une irrésistible invasion de peuples comme celle qui a jadis débordé sur l'empire romain...

— Dieu ! que dites-vous? s'écria Clotilde tremblante.

Mais le Gallo-Romain ne répondit pas à cette exclamation et poursuivit :

— Cette fois, ce ne sont pas des Romains efféminés, ce sont de belliqueux Germains, et leur puissance est formidable. Le roi ne méconnaît pas le danger ; bien qu'il veuille marcher au-devant d'un ennemi bien supérieur en nombre, et qu'il soit résolu à attendre la mort, le dédain sur le visage, il craint cependant, son cœur frémit dans sa poitrine, il souffre tellement que l'inquiétude égare son esprit et qu'il semble succomber sous le poids... Le sentiment de la conservation personnelle peut-il abattre ainsi un héros tel que lui? Non, non, ce doit être une plus terrible anxiété qui l'accable. Tout ne vous dit-il pas qu'il tremble pour l'avenir des êtres qui lui sont plus chers que la couronne, que la vie? Madame, vous accusez le roi de rudesse et de haine... Ah ! ayez plutôt pitié de lui et plaignez son malheureux sort, dans la conviction que la douleur qui peut égarer un tel esprit doit être bien terrible, et que ce doit être un affreux désespoir que celui qui peut briser le cœur de Clovis !

La reine le regardait toute frémissante d'émotion. Il

était difficile de deviner sur sa physionomie si les paroles d'Aurélien l'avaient consolée ou effrayée ; car bien qu'un sourire brillât dans ses yeux, ses joues étaient pâles et son sein se soulevait et s'abaissait avec anxiété. Son regard fixe semblait vouloir tirer de nouveaux éclaircissements de la bouche du Gallo-Romain.

Aurélien reprit :

— Peut-être le roi n'eût-il pas craint un instant la formidable invasion de peuples qui le menace; mais toutes les mauvaises nouvelles lui ont été apportées, de faux renseignements ont été répandus autour de lui avec un secret calcul, avec une odieuse perversité, sans qu'il m'ait été possible d'en découvrir la source. Clovis, dans le trouble d'esprit où il se trouve, ajoute foi à tout, pourvu que la nouvelle soit mauvaise et de nature à l'attrister. Ainsi, on dit que l'armée est mécontente et menace de se révolter; que nombre de guerriers déclarent hautement qu'ils ne veulent pas contribuer à verser au profit des chrétiens et des Gaulois le sang des Allemans, leurs frères par la langue et par la race. On fait croire au roi qu'il ne peut plus se fier à l'attachement des *edelingen* ni des guerriers, et qu'il pourrait bien arriver qu'ils l'abandonnassent à l'heure du danger, et maintes autres choses qui inquiètent son âme et troublent sa raison. Qui sait si on ne lui a pas inspiré la crainte qu'on n'attente à sa vie par guet-apens? Sans cela se ferait-il accompagner d'une forte garde toujours et partout? Qu'est-ce que cette circonstance peut avoir de commun avec sa sympathie ou sa haine pour vous, Madame? Vous connaissez maintenant les véritables causes

qui ont évidemment altéré et aigri le caractère du roi. Pardonnez-lui si les souffrances nerveuses qui ne le quittent point donnent à sa sollicitude pour votre salut et pour l'avenir de son enfant un air d'indifférence ou d'antipathie. Ce n'est pas sa faute ; le chagrin l'égare...

— O mon Dieu ! s'écria Clotilde en levant les yeux au ciel, que dois-je croire? Quel espoir doit réjouir mon cœur? Quel malheur doit me faire trembler? Ah ! non, non, plutôt le danger, la misère, la mort, que sa haine!

Elle se tourna vers le Gallo-Romain, et lui tendant des mains suppliantes :

— Mon ami, vous parlez sincèrement, n'est-ce pas? Vous ne me trompez point cette fois?

— Sur le danger, peut-être, Madame, répondit Aurélien ; car tout ce que disent les ennemis secrets du roi est faux. Les guerriers sont toujours aussi fidèles et feront leur devoir. Bien que les forces des Allemans soient considérables, on les a infiniment exagérées pour inquiéter notre roi. Tout espoir de vaincre ne nous est pas interdit : les Ripuaires combattront dans l'armée de Clovis; ils sont nombreux et braves... Mais que les inquiétudes et l'agitation du roi viennent de la situation, c'est ce que Marie peut vous attester : on ne l'a pas dissimulé devant elle.

Aurélien remarqua seulement alors que Marie cachait son visage dans ses mains et pleurait silencieusement.

Trompé sur la cause de cette profonde affliction, il se leva, prit la main de la jeune fille et lui dit d'une voix douce :

— Marie, ma chère enfant, ne vous désolez pas ainsi.

Dieu nous a conduits sains et saufs jusqu'ici au milieu des dangers; cette fois encore il protégera le roi contre les Allemans... Dites, mon amie, me trompé-je sur la cause de l'inquiétude du roi?

— Ah! ne m'interrogez pas! s'écria Marie en versant un torrent de larmes. Vous vous trompez tous deux; votre erreur me brise le cœur. Le roi est bien vraiment irrité contre vous, Madame, bien vraiment irrité contre vous, Aurélien. C'est affreux! De tous les bruits qu'on répand si méchamment, il n'en est qu'un qui ne soit pas venu jusqu'à vous... Et chacun connaît ce bruit, sauf ceux qui doivent en être les victimes... Non, non, vous ne savez pas pourquoi le roi vous lance des regards farouches...

La reine et Aurélien regardaient avec une inquiète surprise la jeune fille tremblante :

— Parlez donc! parlez donc! Que voulez-vous dire? demanda le Gallo-Romain.

— Je ne le puis! balbutia Marie avec une sorte d'effroi. Ah! laissez-moi! Quand je voudrais vous donner ces fatales explications, ma lèvre se dessécherait avant que... Mais voici le roi qui s'avance dans le vestibule; sa tête est penchée sur sa poitrine.

En effet, le roi traversa à pas lents l'antichambre. Sigebald, le comte du palais, le suivait et portait sur son bras la hache et l'épée du prince.

L'impassible physionomie de Clovis avait une expression glaciale; ses joues avaient perdu la fraîcheur de la santé et attestaient de longues souffrances morales et de cuisants chagrins.

Ses lèvres étaient fortement serrées comme si une ardente jalousie en eût contracté et desséché les muscles. Ses yeux seuls étincelaient encore de feu et de sentiment; mais c'était un feu sombre, un sentiment douloureux...

En entrant dans la chambre de la reine, sans la saluer ni la regarder, il jeta un coup d'œil sévère sur Aurélien et lui dit avec une hautaine froideur :

— Suis-moi à la revue, Tu feras le recensement de l'armée !

— Seigneur roi, répondit Aurélien, je suis prêt à obéir à votre moindre désir; mais si je pouvais vous adresser une humble prière, je vous supplierais de me permettre de rester ici. Les *edelingen* et les guerriers s'irritent fort chaque fois qu'ils me voient occupé d'affaires d'arme ou de guerre. Je suis chrétien; ils blâment ma présence.

Un sourire ironique crispa les lèvres de Clovis qui dit d'un ton impérieux :

— Plus un mot ! Obéis !

— Au nom de votre propre intérêt ! supplia encore le Gallo-Romain.

— Par toutes les nornes, je le veux ! s'écria Clovis. Prends garde, sinon...

Clotilde tendit les mains vers le roi, et balbutia d'une voix tremblante :

— Clovis, Clovis, qu'est-ce qu'Aurélien a donc fait pour que tu le traites comme un esclave?

— Femme, répondit le roi avec amertume, puisque je ne puis rencontrer mes serviteurs qu'en ta présence,

il faut bien que je les punisse devant toi, quand leur arrogance me blesse !

Et, sans ajouter un mot, le prince tourna le dos et quitta l'appartement. Aurélien le suivit, la tête penchée.

Celui qui, en ce moment, eût observé attentivement la physionomie de Sigebald, eût remarqué qu'il jetait sur la reine un regard oblique, tandis qu'un sourire contenu mais méchant se jouait sur ses lèvres.

Sur le *Forum* se trouvaient une cinquantaine de guerriers, la framée droite, qui devaient accompagner le roi comme gardes du corps. De nombreux *edelingen* à cheval attendaient depuis longtemps déjà son arrivée.

Le robuste étalon du prince fut amené au dehors; Sigebald monta aussi en selle; une partie des guerriers marchèrent en avant; les *edelingen* se rangèrent derrière le roi, et le cortége s'avança lentement sur le *Forum* au milieu des soldats à pied de la garde.

Sigebald se tenait auprès du roi, et s'entretenait familièrement avec lui; Aurélien suivait à pied derrière les *edelingen*.

A quelques portées de flèche, au nord de la ville, se trouvait une vaste plaine qui fourmillait d'une multitude de guerriers qui s'agitaient tumultueusement, et faisaient retentir l'air de mille cris confus.

Il était facile de reconnaître que l'armée se disposait à partir, après la revue passée par le roi, pour entreprendre une longue expédition; car, avec les armures, les machines de guerre et les vivres, de nombreuses

tentes et huttes de campement étaient placées sur les chars.

Là se trouvaient réunis environ cinq mille hommes des différents cantons. Ils ne composaient néanmoins qu'une partie de l'armée, parce que d'autres détachements venus de l'intérieur du pays devaient se rassembler dans la plaine voisine de la ville de Laon, pour y attendre la venue du roi.

C'est dans ce lieu de réunion que devait aussi se rendre l'armée de Soissons, et c'était à cause de la grande chaleur qu'on avait fixé à la fin de la journée la revue et le départ des troupes; elles devaient ainsi faire leur étape par la fraîcheur du soir, et rejoindre leurs compagnons à Laon pendant la nuit.

Tout à coup, quelques sons de trompettes retentirent du haut d'une des portes de la ville, et ce signal fut répété sur tous les points de la plaine.

Les guerriers coururent en toute hâte à leur poste, et, en peu de temps, toute l'armée se trouva rangée sur deux longues lignes très-profondes. On n'entendait plus que la voix des officiers qui redressaient l'alignement des rangs là où il laissait à désirer.

A la tête de chaque canton ou de chaque détachement, il ne resta qu'un *edeling* seulement; les autres se dirigèrent vers la porte de la ville, pour aller à la rencontre du roi.

Arrivé sur la plaine et à la tête de l'armée, le prince descendit de cheval et exprima l'intention de passer sa revue à pied.

Tous les *edelingen* remarquèrent l'expression de co-

lère qui assombrissait les traits du roi. Ils s'approchèrent de lui avec crainte, et les plus déterminés osèrent seuls demeurer tout à fait près de lui. Les autres suivirent à quelques pas en arrière.

Le prince passa lentement devant les rangs, prenant de temps en temps une arme des mains d'un guerrier. Pas un signe d'approbation ne lui échappait; pas un mot d'éloge ne tombait de sa bouche : mais au moindre défaut qu'il découvrait, à la moindre souillure sur les framées ou les haches, il entrait en colère, et ses paroles irritées faisaient frémir d'effroi les *edelingen*.

Aurélien suivait de près le roi; d'une main, il tenait une planche en bois sur laquelle était fixé un parchemin; de l'autre, il y inscrivait le nombre d'hommes qui composaient chaque détachement.

La tâche que remplissait le Gallo-Romain devait être pénible et humiliante pour lui; car il lui était facile de s'apercevoir que les *edelingen* ne répondaient qu'à contre cœur à ses questions, et qu'il était l'objet des railleries muettes, mais blessantes des guerriers. Çà et là même des paroles outrageantes pour les chrétiens venaient frapper son oreille. Il supportait tout avec patience, baissait humblement les yeux vers la terre, et paraissait n'entendre ni ne voir que sa présence à la revue était un sujet d'irritation.

Le roi avait déjà consacré plus d'une heure à la revue, et il touchait aux derniers rangs de l'armée. Il se trouvait devant un détachement, et tenait en main le bouclier d'un soldat. Le chef du détachement et le soldat tremblaient de crainte, car une courroie et sa boucle

manquaient au bouclier; on les avait remplacées par un sale morceau de toile.

Sans nul doute, le prince, dans la sévérité de son inspection, avait remarqué cette coupable négligence, car il tenait le bout de la toile entre ses doigts et maugréait de colère.

Bientôt tous les yeux se fixèrent sur le roi avec la plus grande stupéfaction; au lieu de se répandre en menaces et d'infliger au soldat en faute une dure punition, il avait penché la tête et fixé les yeux sur le sol d'un air indifférent. Il semblait tout absorbé dans ses pensées, et avait probablement oublié le lieu où il se trouvait.

Une expression de pitié se répandit sur le visage des *edelingen* qui l'entouraient; quelques-uns même haussèrent tristement les épaules ou secouèrent la tête d'un air de doute. Il était évident que dans l'esprit de plusieurs surgissait la pensée terrible que les sens de Clovis s'égaraient, et que sa raison menaçait de s'obscurcir.

Déjà, depuis quelque temps on avait remarqué qu'il était poursuivi par un secret chagrin, en proie à une inexplicable agitation morale, et que la santé de son corps aussi bien que la clarté de son intelligence déclinaient lentement mais visiblement. A cause de cet état maladif de leur roi bien-aimé, les *edelingen* supportaient de sa part bien des paroles blessantes et de brusques traitements qu'en d'autres circonstances aucun d'eux n'eût dévorés sans se révolter. Ils en étaient d'autant plus irrités contre Aurélien, qu'à tort ou à raison ils croyaient la cause première de la tristesse du

roi. Aussi, ne lui dissimulaient-ils aucunement leur haine, et lui lançaient-ils des regards de menace et de mépris.

Tandis que tous les yeux étaient fixés avec compassion sur le roi, celui-ci, comme n'ayant pas conscience de ce qu'il faisait, releva la tête, rendit son bouclier au soldat tout tremblant, et parut sur le point de poursuivre la revue...

Tout à coup il pâlit, ses lèvres frémirent, ses yeux lancèrent des éclairs dans la direction du dernier détachement de l'armée. Une terrible expression de vengeance contracta sa bouche.

Les spectateurs de l'étrange émotion qui s'emparait du roi s'efforcèrent d'en deviner la cause, et cherchèrent des yeux l'objet qui excitait sa colère. Mais les traits du prince reprirent leur glaciale impassibilité, et il poursuivit son chemin. Cependant il hâtait sa marche et semblait pressé d'atteindre les derniers rangs.

A quelques pas de l'extrémité de l'armée, il s'arrêta devant un soldat et lui demanda d'une voix altérée :

— D'où viens-tu?

— Seigneur roi, répondit le soldat tremblant, j'ai été à votre service à Troyes, sous les ordres de Werbald.

— Te souviens-tu du tirage au sort de Soissons? s'écria le roi d'une voix tonnante. Ah! la hache que tu tiens là est celle avec laquelle tu as frappé le vase d'or, le jour où tu osas me faire une sanglante insulte... Donne! montre tes armes!

— Seigneur, dit le soldat d'une voix suppliante, soyez généreux; pardonnez-moi!

Clovis prit la framée et la hache du soldat, et, après les avoir considérées pendant quelque temps avec une émotion fébrile, il dit avec une vive colère :

— Par le marteau de Thor ! aucun de tes compagnons n'a d'armes aussi mauvaises ni aussi souillées ; elles salissent la main qui les touche... Tiens !

A ces mots il lança les armes par terre avec dégoût.

Le soldat, inquiet, se pencha pour les ramasser, mais au même instant Clovis saisit sa propre hache à sa ceinture, la fit tournoyer comme l'éclair, et fendit la tête du soldat en murmurant d'une voix sombre :

— Voilà ce que tu as fait au vase de Soissons : ma parole est accomplie (1) !

A la vue du coup mortel porté au soldat, un cri de terreur échappa aux spectateurs, et tous reculèrent épouvantés loin du cadavre au crâne entr'ouvert, duquel le sang sortait à flots.

Le roi, frissonnant devant l'acte terrible qu'il venait de commettre, laissa échapper sa hache et arrêta sur le corps de sa victime un œil fixe et égaré.

A peine la première impression de l'horrible incident s'était-elle passée, qu'un bruit confus s'éleva des rangs voisins, et de longs murmures retentirent dans les boucliers en signe de désapprobation de la sanglante action du roi.

Ce bruit improbateur frappa Clovis comme la morsure

(1) *Voyez* sur ce fait Grégoire de Tours (liv. II, chap. 27), qui s'exprime ainsi : « Le soldat s'étant penché pour ramasser ses armes, le roi leva sa hache des deux mains et lui en frappa la tête en disant : « Voilà ce que tu as fait au vase de Soissons ! »

d'un serpent; il redressa la tête et promena des regards flamboyants sur les rangs dont quelques-uns avaient rompu leur alignement.

Le roi saisit sa hache avec un rugissement de colère, et la levant d'un air menaçant, il fit retentir toute la plaine de sa voix tonnante :

— A vos rangs ! La framée haute !

Comme par un coup de baguette magique, tout devint silencieux et immobile; une muraille n'eût pas été plus ferme ni plus droite que les rangs des guerriers au redoutable commandement du roi.

Un seul détachement continuait de murmurer, et l'on pouvait encore remarquer quelque agitation dans ses rangs. L'*edeling* qui le commandait s'efforçait d'imposer silence à ses hommes et, pour y parvenir, courait précipitamment des uns aux autres...

Le roi vit qu'on méconnaissait ses ordres; il entendit le murmure injurieux, avec quelque timidité qu'il fût émis.

Comme un lion frappé à l'improviste par la flèche du chasseur, Clovis se rassembla convulsivement sur lui-même; un rugissement de fureur s'échappa de sa poitrine. Il s'élança et courut avec une incroyable vitesse vers la troupe qui l'avait si audacieusement bravé.

Mais lorsqu'il arriva devant le détachement, tout bruit avait cessé, et le plus profond silence régnait parmi les guerriers qui, la paleur de l'angoisse sur le visage, se tenaient dans leurs rangs, immobiles comme des statues.

Pendant un instant, le prince, irrité, promena son

regard ardent sur ces hommes; il étreignait sa hache d'une main tremblante et semblait chercher une victime, tandis que des menaces et d'incompréhensibles paroles s'échappaient de ses lèvres.

Ne voyant bouger personne et ne sachant qui frapper, il courut à l'officier qui, à quelques pas de distance, attendait, la colère et le blâme empreints sur ses traits, les conséquences de l'irritation du roi.

L'attitude courageuse et hardie de l'*edeling* fit probablement impression sur l'esprit surexcité de Clovis; car il ne le frappa pas, mais il dit d'une voix rauque :

— Misérable! je te chasserai, je te bannirai comme un lâche!

L'*edeling*, vivement blessé par cet outrage, regarda fièrement le roi en face.

— Ah! tu me braves! s'écria Clovis en levant de nouveau sa hache.

— Je suis homme libre, Franc et *edeling*, répondit l'officier. Frappez! mieux vaut la mort que la honte!

— Ton épée! jette ton épée! hurla la roi.

Et comme l'*edeling* n'obéissait pas à cet ordre humiliant et restait immobile, la même intrépidité peinte sur le visage, la colère du roi devint une rage aveugle :

— Tu veux mourir, téméraire! soit!

Et il allait en effet fendre la tête à l'officier, mais un grand nombre d'autres *edelingen* se jetèrent au-devant de lui et retinrent son bras en le suppliant d'épargner leur compagnon.

Pendant qu'on s'efforçait de fléchir la colère du roi, un changement soudain parut se faire dans l'âme de

l'*edeling* menacé. Il s'approcha du prince, ploya le genou en terre et déposa son épée aux pieds de Clovis. Muet et la tête courbée, il attendait son arrêt.

Clovis abaissa sa hache; mais, bien qu'il parût renoncer à une vengeance sanglante, sa fureur ne diminua pas.

Il se tourna vers les chefs de sa garde et dit :

— Qu'on l'arrête et qu'on le mette aux fers !

L'ordre fut exécuté; le commandant de la garde ramassa l'épée; quelques guerriers entourèrent le prisonnier et l'engagèrent à se relever. On pouvait remarquer que, par respect pour l'*edeling*, ils n'osaient porter la main sur lui, et se bornaient aux paroles pour le prier de les suivre.

L'*edeling* se leva et dit au roi avec une imposante gravité :

— Seigneur, j'ai courbé le genou devant vous, devant l'illustre héros Salien, mais non devant votre injuste colère. J'ai incliné mon front d'homme libre devant Clovis, jadis mon frère d'armes, aujourd'hui mon roi, mais non devant la crainte de la mort !

Le prince jeta un regard singulièrement dur sur l'inflexible Franc, secoua la tête avec impatience et remonta la plaine. Il donna un ordre aux trompettes, qui firent aussitôt retentir le signal connu qui appelait les *edelingen* à la tête de l'armée.

Sur ces entrefaites, le roi se promenait, les bras croisés sur la poitrine. Il se parlait à lui-même, frappait de temps en temps du pied, et promenait autour de lui des regards farouches; puis il s'arrêtait immobile, et



baissait les yeux vers la terre en passant douloureusement la main sur son front, comme pour en chasser une pensée qui le torturait.

Aurélien se tenait à quelque distance et, le cœur oppressé, contemplait la fébrile agitation du roi.

Deux larmes perlaient dans les yeux du Gallo-Romain; ses joues étaient pâles et il semblait frémir d'anxiété.

Quand les *edelingen* furent réunis en grand nombre, le roi s'avança, se plaça au milieu d'eux, et dit d'une voix menaçante :

— Ah ! l'on méconnaît mes ordres ! on murmure, on résiste à ma volonté ! Par toutes les nornes, de même que j'ai abattu ce soldat à mes pieds, de même je fendrai la tête au premier qui osera encore me regarder en face en me manquant de respect ! *edeling*, guerrier, scalde, peu m'importe; je suis roi et saurai vous le montrer, aussi vrai qu'Odin habite le Glansheim. Si cette soumission ne vous plaît pas, éloignez-vous d'ici; portez vos armes contre moi dans l'armée des Allemans. Aidez à renverser le royaume que vous avez fondé, et que, dans l'avenir, on parle avec horreur de l'indigne lâcheté des Francs... ou plutôt, hâtez-vous, soulevez les guerriers contre moi; dites-leur que ma mort sera leur délivrance. Tombez par centaines sur moi, égorgez votre roi et chantez un chant de triomphe sur le cadavre mutilé du fils de Chilpéric !

Clovis se tut, comme si ses forces eussent été épuisées; comme s'il eût succombé sous l'exaltation fébrile qui le dominait, il s'arrêta tout tremblant, mais conti-

nua de menacer d'un œil égaré les guerriers qui l'entouraient.

Les *edelingen,* en proie à un douloureux étonnement, se regardaient les uns les autres comme pour se demander le mot de l'énigme de l'incompréhensible colère du roi. Ils se tinrent pour certains que Clovis était atteint dans sa raison et que son esprit était égaré.

Tout à coup un vieil officier se plaça devant lui, et lui dit d'une voix respectueuse, mais ferme :

— Seigneur roi, reconnaissez-vous Mutwald, votre fidèle serviteur et compagnon, votre favori des anciens jours? Il vous supplie de lui permettre de vous adresser quelques humbles mais sincères paroles.

Clovis regarda avec surprise le vieux guerrier et répondit, le sourire sur les lèvres :

— Ah! Mutwald, tu m'aimes encore, tu donnerais encore ta vie pour sauver la mienne, je le sais. Je ne t'accusais pas, toi. Parle librement, je t'écouterai.

Les *edelingen* s'étonnèrent davantage encore du changement soudain qui venait de s'opérer dans l'esprit du roi; sa parole était affectueuse et le ton de sa voix doux et bienveillant :

— Roi, dit Mutwald, vous nous imputez des projets et des vœux abominables, vous nous qualifiez lâches et assassins! Savez-vous bien, redoutable seigneur, que vous parlez à des hommes de votre sang? à des compatriotes, à de libres Francs, à des *edelingen* de la même souche que vous? Ah! à moins que le pervers Loki ne vous ait ôté le souvenir du passé, vous devez savoir qu'une seule de vos paroles suffirait pour faire couler

des torrents de sang sur cette plaine; vous devez savoir que les ases mêmes nous imposent la vengeance comme un implacable devoir... Ne vous irritez pas encore, prince, écoutez-moi jusqu'au bout... je poserai ma tête à vos pieds; vous frapperez si mes paroles vous blessent... Voici, seigneur roi, les *edelingen* de votre armée, vous leur avez fait un sanglant outrage; vous leur avez eté à la face l'épithète déshonorante de lâches : murmurent-ils? portent-ils la main à leur épée pour se venger? la colère contracte-t-elle leurs traits? Non, non : eux, l'élite de votre armée, ils courbent le tête avec tristesse, et si celui qui est digne du nom d'homme pouvait pleurer, vous verriez couler les larmes qui brillent dans leurs yeux. Que signific cela, ô roi? Cela ne dit-il pas que tous nous vous sommes si dévoués, si attachés, que même le plus sanglant outrage, la plus blessante provocation ne peut nous faire oublier notre respect et notre amour pour vous? Personne dans votre armée ne méconnaît vos ordres; nul ne songe à se révolter ni à vous désobéir; tous sont prêts à vous suivre jusqu'à la mort. Si un seul homme osait lever contre vous une main menaçante, toutes nos haches se lèveraient comme l'éclair pour abattre à vos pieds son bras téméraire.

— Mutwald dit vrai! s'écrièrent les *edelingen*. Odin nous est témoin que c'est la vérité.

Clovis pencha la tête et tomba dans une profonde préoccupation.

Mutwald reprit :

— Seigneur roi, vous avez puni un guerrier de sa né-

gligence. Nous respectons votre sentence, quelque sanglante qu'elle soit. Mais votre cœur ne vous dit-il pas que vous avez été trop rigoureux envers Luitprand? Ne savez-vous pas que la loi ne permet pas de priver un *edeling* de son épée ni de le faire mettre aux fers comme un serf? O prince, souvenez-vous que personne ne vous a donné plus de preuves de fidélité que lui. Lorsque, dans d'autres temps, vous envoyâtes une ambassade secrète au roi des Bourguignons, qui avez-vous choisi pour cette mission? N'est-ce pas Luitprand et votre serviteur Mutwald? Et l'*edeling*, outragé d'une façon sanglante, ne vous a-t-il pas donné le plus haut témoignage de son respect pour vous? Lui, le plus indomptable d'entre nous, n'a-t-il pas cédé et ployé le genou devant vous? Seigneur roi, soyez généreux; rendez à Luitprand votre faveur avec la liberté. Si vous ne le faites pas, nous nous plaindrons aux ases de ce que, dans leur colère, ils aient rendu injuste ou malade notre roi bien-aimé...

Le mot *malade* parut frapper douloureusement le roi; il porta la main à son front, demeura quelque temps absorbé dans ses pensées, et, saisissant la main de Mutwald, il dit en soupirant :

— Malade! malade, dis-tu? du cerveau, de l'esprit n'est-ce pas? C'est vrai, je suis malheureux, cruel, injuste, fou... Qu'on fasse venir Luitprand!

Quelques hommes de la garde amenèrent devant le roi l'*edeling* arrêté. Le roi prit l'épée des mains du commandant de la garde, la tendit à Luitprand et lui dit d'une voix douce en lui serrant affectueusement la main :

donnera l'occasion de lui prouver que vous tenez vraiment à le conserver... Mais pour cela il vous faudra passer comme un ouragan à travers les rangs des Allemans, car la vie m'est à charge; je chercherai la mort comme le dernier bienfait que j'aie à attendre des ases... Que chacun fasse son devoir; votre roi vous en sera reconnaissant. Adieu, jusqu'au jour où je vous reverrai à Laon.

Le prince se retourna, et, suivi de sa garde, reprit à pas lents la direction de la ville.

Les trompettes retentirent dans le camp; les ordres des chefs se firent entendre dans la plaine, et bientôt les troupes se mirent en mouvement pour prendre le chemin de Laon.

XVII

De retour au palais après la revue, Aurélien s'était hâté de communiquer les ordres du roi au munitionnaire et de prendre les mesures nécessaires pour envoyer, autant que possible, une grande quantité de vin au camp de Laon.

Après avoir rempli ce devoir, il se hâta de gagner son appartement, et, comme anéanti, s'affaissa sur un siége.

Longtemps son visage demeura impassible et son regard fixé sur le parquet. Peu à peu cependant les tristes pensées qui occupaient son esprit prirent une forme plus déterminée, et l'on put deviner sur sa physionomie et dans ses gestes la nature des préoccupations qui semblaient tour à tour l'émouvoir et le faire souffrir.

La dureté du roi à son égard devait en effet navrer le

cœur d'Aurélien, de l'homme qui s'était attaché à Clovis avec un dévouement sans réserve, et avait fait de son élévation et de son bonheur l'unique objet de toutes ses pensées, de tous ses vœux, de sa vie même.

C'était un martyre pour son cœur sensible et aimant que de penser que la haine et les plus cruelles humiliations seraient la récompense dernière de son constant dévouement... Et cependant Aurélien ne songeait pas à lui-même en ce moment. Les trésors d'affection que renfermait son âme étaient tels qu'il n'élevait aucun reproche contre Clovis, et ne songeait pas à se plaindre de l'affront qui lui avait été fait si publiquement. Si son visage attestait un douloureux abattement, s'il fléchissait parfois sous le coup de réflexions qui n'aboutissaient qu'au désespoir, ce n'était pas une tristesse égoïste qui oppressait le cœur du Gallo-Romain, non, son émotion avait deux sources : le salut du christianisme et la gloire de Clovis.

L'esprit du roi s'égarait ! Si jusque-là Aurélien s'était efforcé d'éloigner cette terrible conviction, il ne pouvait y résister plus longtemps. Ce qui s'était passé à la revue rendait tout doute impossible. Ainsi le héros illustre, le prince magnanime, l'ami de son enfance, l'homme qu'il aimait et vénérait, sur lequel il avait fondé un avenir de prospérité et de gloire, Clovis était menacé de perdre la raison; les hautes facultés que la Providence et la nature lui avaient si généreusement départies allaient disparaître et s'abîmer pour jamais dans le gouffre de la folie.

Accablé par ces douloureuses pensées, Aurélien pen-

chait la tête sur la poitrine et déplorait intérieurement le triste sort du roi. Quelque temps après, un frisson fit tressaillir son corps et il leva au ciel un regard désespéré.

Il songeait à l'avenir du christianisme, à l'avenir de la civilisation.

Déjà le paganisme commençait sa persécution contre la foi à la douce loi du Christ : les évêques étaient écartés du palais du roi, les fonctionnaires gaulois privés de leurs emplois, la religion chrétienne insultée et entravée. Que serait-ce donc si la raison du roi succombait tout à fait, et si, dans son égarement, il s'imaginait pouvoir se réconcilier avec ses ases en les vengeant sur les chrétiens? Tout, dans la malheureuse Gaule, serait abandonné aux farouches et barbares païens! La lumière serait étouffée; la civilisation se perdrait dans les ténèbres de l'ignorance... Les monstrueuses images d'Odin, de Thor et de Freya remplaceraient la croix du Sauveur; le sang des victimes coulerait fumant sur les autels profanés.

Ces terribles prévisions faisaient frémir le Gallo-Romain, et il secouait la tête avec découragement. Peu à peu cependant sa physionomie s'épanouit; sur ses lèvres parut un mélancolique sourire empreint de tendresse et d'amour.

Il songeait à Clodomir, son bien-aimé et désormais son unique espoir; si Dieu, dans ses impénétrables décrets, avait permis que l'intelligence de Clovis fût mortellement atteinte, il épargnerait le fils du héros... il le douerait de la force du corps et des richesses de l'âme.

Dans le prince chrétien il donnerait un sauveur au monde et à la véritable Église...

En ce moment, il fut interrompu dans son rêve consolant par l'arrivée d'une personne qui tirait avec précaution le rideau de la porte, entrait dans la chambre et s'approchait de lui.

C'était Marie, la compagne habituelle de la reine.

Étonné de sa présence en cet endroit et à cette heure, le Gallo-Romain se leva et la salua en fixant sur elle un œil interrogateur.

La jeune fille balbutia d'incompréhensibles paroles d'excuse, et regarda tout autour de la chambre comme pour s'assurer si personne ne pouvait les surprendre ni les entendre.

— Vous êtes inquiète, Marie? demanda le Gallo-Romain. Qu'avez-vous à m'annoncer? Un nouveau malheur?

— Je voulais vous dire une chose importante, répondit-elle, un secret...

— Parlez, Marie.

— Le courage me manque... Je ne sais comment vous faire cette révélation.

Elle baissait les yeux et on eût dit que son front rougissait de pudeur.

Le Gallo-Romain prit un siége, et, l'offrant à la jeune fille, lui dit d'un ton calme :

— Asseyez-vous, Marie; votre étrange émotion m'étonne. Ne craignez rien.

Marie s'assit, et dit après un instant :

— Seigneur Aurélien, ce que j'ai à vous dire ne s'é-

chappe pas sans effort de la bouche d'une femme. Depuis longtemps déjà, j'ai songé à vous faire cette révélation, mais chaque fois mon âme virginale a reculé. Mais les choses en sont venues si loin, qu'un sentiment de devoir, d'amour et de reconnaissance pour ma maîtresse, la reine, me pousse irrésistiblement vers vous. J'espère que Dieu me pardonnera, et que vous-même, seigneur, daignerez m'excuser, s'il arrivait que, selon vous, je me fusse trompée...

— C'est donc bien terrible? dit le Gallo-Romain avec une certaine inquiétude. N'en dites pas moins franchement ce que vous avez sur le cœur. Si je puis vous être de quelque secours, je suis prêt... Mais vous le savez, Marie, depuis quelque temps j'ai peu d'influence...

Sans faire attention à cette offre de services, la jeune fille se tourna davantage vers lui, et lui dit d'un ton sérieux :

— Aurélien, notre seigneur le roi est rude envers son épouse, rude envers vous, et irrité contre tout ce qui l'entoure. Il semble poursuivi, rongé par un secret chagrin; il pâlit et maigrit; on dirait que sa raison s'égare. Quelles sont, croyez-vous, les raisons de cette inexplicable changement?

— Que me demandez-vous là, Marie? dit le Gallo-Romain. Tout le monde au palais connaît ces raisons. L'affreuse mort de son fils Ingomer est la première source de la fiévreuse émotion qui l'agite...

— Non... Sans doute un coup tel que celui-là est terrible pour un père ; mais il ne peut frapper d'un égarement durable un héros comme Clovis.

— Vous ne comprenez pas, Marie ; ce n'est pas seulement la mort de l'enfant, mais une circonstance mystérieuse de cette mort. Quatre jours avant, vers minuit, le roi se réveilla en sursaut ; il jeta un regard dans la chambre vers les berceaux de ses enfants, et il aperçut, à côté d'Ingomer, un spectre, une norne toute vêtue de noir... Les nornes sont les déesses qui, selon les païens, président aux destinées des hommes ; quand l'un d'eux va mourir, elles viennent briser le fil de sa vie. Ce n'est qu'en rêve que l'imagination de Clovis a évoqué sous ses yeux cette effrayante apparition ; mais lorsqu'il a vu la mort de son fils confirmer ce prétendu présage, il n'a pu se défendre de l'inébranlable conviction que la vengeance de ses dieux irrités le poursuit, et...

— Je sais tout cela, dit Marie en l'interrompant avec une impatience mêlée de dépit, mais cela n'a pas apparence de vérité. Vous vous trompez, seigneur Aurélien.

— Et quelle autre cause pourrait avoir la fébrile agitation du roi? demanda le Gallo-Romain surpris. L'agression des Allemans? Les grandes forces dont ils disposent? Le danger à courir? Ah! Marie, vous ne connaissez pas encore Clovis.

Marie se tut un instant comme pour rassembler son courage et ses forces ; puis elle dit tout à coup :

— Aurélien, vous savez qu'on répand toute sorte de bruits inquiétants ; mais savez-vous que le serpent de la calomnie ose lancer son venin jusque sur les marches du trône?

— N'employez donc pas un langage si figuré, Marie, je n'ai rien appris de cette calomnie.

— Ciel ! dit Marie en soupirant, comment le lui dire ? Aurélien, il y a des gens qui trouvent très-inconvenant que vous passiez des jours entiers dans l'appartement de la reine.

— N'est-ce que cela ? dit le Gallo-Romain en souriant. Qu'importe, si mes souverains n'y trouvent point de mal?

— Qu'il ne convient pas surtout que vous soyez toujours avec la reine en l'absence de son époux.

— Et c'est là ce terrible secret? Je vous remercie, Marie, de l'avertissement. Ne faites nulle attention aux paroles insensées de quelque *edeling* aigri ou mécontent. C'est bien là le moindre des malheurs qui nous menacent.

La jeune fille se mit à trembler d'impatience et de confusion :

— Ah ! s'écria-t-elle, j'avais espéré qu'une demi-révélation eût suffi à vous faire deviner ce que je voulais dire. Je me suis trompée; il faut que ma bouche prononce les paroles que je redoutais. Soit ! la honte fait rougir mon front; mais je ne puis négliger de remplir un impérieux devoir. Aurélien, savez-vous ce qui ronge le cœur du roi, ce qui le plonge dans l'abîme de la désolation et du désespoir? C'est la jalousie ; il croit, il est convaincu que la reine lui est infidèle; qu'elle s'oublie honteusement, et qu'elle a accordé son amour à un autre homme.

Le Gallo-Romain bondit de son siége en poussant un cri.

— Et cet homme... quel est-il dans l'opinion du roi?

— Vous, seigneur Aurélien !

La bouche entr'ouverte et les yeux dilatés, le Gallo-Romain resta quelque temps le regard vague et perdu dans l'espace ; puis portant les deux mains à son front, il s'écria sans regarder la jeune fille :

— Moi ? moi ?

— Ce sont de méchantes gens qui l'ont dit au roi et il l'a cru, murmura la jeune fille.

Aurélien leva les mains au ciel, et dit en soupirant :

— C'est affreux ! Ainsi ce serait là la récompense de mon dévouement ! Haï, maudit par Clovis, méprisé par lui comme coupable du crime le plus odieux ; accusé d'une chose que mes lèvres se refusent à exprimer, et à laquelle je n'ose penser... O mon Dieu ! faites peser sur mes épaules cette croix du plus douloureux martyre ; je la porterai, je la porterai avec résolution jusqu'à ce que je succombe sous son poids : mais, Seigneur ! Dieu de miséricorde, ayez pitié de la noble princesse que vous avez élevée sur le trône de France. Vous qui, du haut du ciel, pénétrez jusqu'aux plus profonds replis des cœurs, ne permettez pas que la colombe chrétienne soit souillée par la calomnie... Ayez pitié d'elle et de son enfant ; écrasez les vipères qui lancent sur elle leur venin en haine de votre saint nom !

Il baissa les yeux, croisa ses bras sur sa poitrine et poursuivit silencieusement ses douloureuses réflexions. Néanmoins il lui échappait de temps en temps quelques paroles distinctes ; il répétait sa première exclamation.

— Moi ? moi ? Impossible ! Ce serait une malédiction du Seigneur ; je ne l'ai pas méritée...

Après quelques instants, son émotion parut se calmer peu à peu ; et, comme si un changement soudain s'était produit dans son âme, une expression qui ressemblait à une calme ironie parut sur son visage. Il se tourna vers la jeune fille :

— Marie, dit-il, vous vous trompez ; il est possible qu'on ait répandu contre moi d'odieuses et imprudentes rumeurs, car je me trouve sur le chemin d'un grand nombre ; mais que Clovis ajoute foi à la calomnie, c'est impossible ! Le roi a-t-il exprimé quelque soupçon à l'un ou à l'autre?

— Je l'ignore.

— Vous voyez bien ! Vous êtes imprudente, ma chère Marie ; vous venez me remplir le cœur d'anxiété et de douleur... sur une simple présomption de votre part, sur une illusion de votre imagination.

— Pour l'amour de Dieu, seigneur, croyez-moi, dit la jeune fille d'un ton de prière ; je ne puis vous entretenir plus longtemps de cela ; mon caractère s'y refuse. Vingt fois j'ai vu le roi entrer dans la chambre de la reine quand vous étiez présent. J'ai bien vu, et toujours vu, comme ses yeux s'enflamment au premier regard qu'il jette sur vous ; comme la jalousie contracte ses traits, comme il frissonne au son de votre voix. Je ne puis vous bien expliquer cela ; c'est un sentiment, une conviction. Je ne me trompe point... Je ne pouvais garder le silence plus longtemps ; le bonheur de notre bonne reine, votre vie peut-être, le repos du roi, tout dépend de là. Je vous laisse à réfléchir, seigneur, s'il ne serait pas utile de chercher un moyen de vous trouver moins souvent en

présence de la reine... de vous tenir même tout à fait éloigné d'elle?

— Et quel moyen donc? Le roi lui-même me forcerait de lui obéir quand elle désirerait ma présence.

— Si vous faisiez connaître avec précaution à la princesse l'infâme calomnie qu'on répand contre elle? Si vous lui disiez quels soupçons tourmentent le roi?

— Ma bouche se prêterait à une semblable révélation? Moi, moi, je ferais rougir de honte une femme chrétienne, une reine sur son trône? Oh! malheur à moi que la pensée seule de ce honteux soupçon doive souiller mon esprit!

Marie se leva, se prépara à quitter la chambre, et dit:

— Seigneur, j'ai rempli mon devoir, songez à ce qui vous reste à faire. Que le sort de notre pauvre reine vous inspire assez de sollicitude pour vous faire triompher de votre indignation. Supposez que j'ai dit la vérité, rien que la vérité. Votre éloignement, votre éloignement volontaire convaincrait le roi qu'il s'est trompé dans ses soupçons. Il rendrait à son épouse l'affection et la confiance qu'il lui refuse si cruellement aujourd'hui. Je dois partir; le soir tombe, l'obscurité vient... Au nom de tout ce qui vous est cher, Aurélien, soyez généreux; Dieu vous en récompensera dans le ciel!

Aurélien ne répondit pas; il laissa partir la jeune fille sans lui dire adieu, et retomba accablé sur son siége.

Il resta longtemps silencieux, et la nuit le trouva encore immobile et abattu...

Il se leva enfin, et se dit à lui-même :

— C'est impossible! N'ai-je pas été élevé avec Clovis?

Lié par un sentiment héréditaire de reconnaissance, ne me suis-je pas entièrement sacrifié à son bonheur? Ma dernière pensée n'a-t-elle pas eu pour but son élévation et sa prospérité? Ah! de l'amour? J'ai laissé passer les jours de ma jeunesse; moi aussi j'avais un cœur capable d'aimer... et cependant jamais n'a surgi en moi la pensée qu'il pouvait rester de la place dans mon âme à côté de Dieu... et à côté du sentiment de mon attachement pour celui qui m'accuserait aujourd'hui du crime le plus infâme! Ah! c'est si incroyable, si déraisonnable, si insensé... mais la raison du roi s'altère; qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'il eût donné accès dans son âme à un soupçon insensé?

Après un instant de silence, il reprit d'un ton résolu :

— C'est égal; j'ai été jeté en ce monde pour me sacrifier, pour lutter et souffrir jusqu'à ce que Dieu me délivre du fardeau de la vie... Je partirai!

Une douleur plus profonde semblait oppresser son cœur, car sa voix était sourde et étouffée comme s'il eût versé des larmes dans l'obscurité.

— Quitter la reine chrétienne! s'écria-t-il. Dire adieu pour toujours à Clodomir, à cet enfant royal sur lequel repose l'espoir de l'Occident! Les abandonner sans défense à l'envie, à la calomnie, à la vengeance des païens! Et si Marie s'était trompée? Si mon départ les faisait succomber sous les coups de leurs ennemis et devenait la cause de leur malheur? Quel faute ne pèserait pas sur moi? Le Juge suprême n'imputerait-il point à mon âme d'avoir déserté mon devoir et ma destinée, par crainte

de la plus lâche calomnie? Mon Dieu! mon Dieu! que faire? que résoudre?

Une lumière qui apparut dans la chambre frappa ses yeux, et avant qu'il pût savoir d'où elle venait, il entendit une voix de femme lui dire de la porte :

— Seigneur Aurélien, êtes-vous là?

Le Gallo-Romain alla à la rencontre de cette femme qui, sur sa réponse, venait à lui une lumière à la main. C'était la fille de service qui se tenait d'ordinaire auprès du berceau de l'enfant dans la chambre de la reine et veillait sur le repos de celle-ci.

— Que voulez-vous, Madeleine? demanda-t-il.

— Seigneur, la reine veut vous parler sur-le-champ. Elle vous fait prier de vous rendre sans retard auprès d'elle.

— La reine? dit Aurélien en soupirant. Elle veut me voir et me parler? Ciel! aurait-elle appris quelque chose des soupçons de Clovis? Ne savez-vous pas pourquoi elle désire me voir, Madeleine?

— Oui: l'une des jeunes filles lui a raconté que le roi, à la revue, a abattu la tête d'un soldat; de plus, elle lui a parlé d'une révolte des *edelingen*... je n'ai entendu qu'à demi... La reine est extrêmement inquiète et effrayée; elle désire apprendre de vous ce qui s'est passé. Voulez-vous me suivre, seigneur? je vous éclairerai...

Aurélien ne répondit pas sur-le-champ; après une courte réflexion, il dit :

— Allez, Madeleine, et dites à la reine que je vais me rendre à l'instant auprès d'elle.

Sa fille de service quitta la chambre.

A peine eut-elle disparu, que le Gallo-Romain la suivit en se disant en lui-même :

— Soit! pour la dernière fois! Je pourrai encore déposer un baiser d'adieu sur les lèvres de Clodomir; je pourrai lui donner ma bénédiction et faire sur son front le signe de la croix. Et alors?... Hélas! qu'on s'arrache difficilement à sa vie passée! Ne plus voir aucun de ceux qui vous sont chers!

. . . .

. . . .

. . . .

Quelque temps après la fin de la revue, Clovis se trouvait dans une salle de son palais.

Il faisait déjà nuit; quelques lampes d'argent éclairaient l'appartement.

Le prince était enfoncé dans un fauteuil; il avait la tête penchée sur son coude et fixait par terre un œil égaré.

Non loin de lui, dans l'embrasure d'une fenêtre, se tenait Sigebald, le comte du palais, qui restait immobile et lançait de temps en temps un regard oblique sur le roi, comme s'il voulait épier sur ses traits les pensées qui occupaient son esprit.

Tout à coup Clovis releva la tête, et, cherchant du regard le comte du palais, il s'écria :

— Sigebald!

— Que désirez-vous, seigneur? demanda le comte du palais en s'approchant.

— Sigebald, que dit-on de moi?

— Ayez la bonté de me dire comment vous l'enten-

dez, seigneur, répondit Sigebald; je ne comprends pas votre question.

Le roi secoua la tête et dit :

— Depuis quelque temps, Sigebald, il se passe dans ma tête des choses si étranges, si étranges, que j'ai peur de moi-même. Aujourd'hui encore, à la revue, j'ai maltraité tout le monde. Cela doit étonner les guerriers. Que dit-on de moi? Que j'ai l'esprit malade, n'est-ce pas? On a raison : je suis fou!

— Oh! on ne dit ni on ne suppose cela, seigneur. On croit bien voir qu'il s'est opéré en vous un changement fâcheux; mais on pense que vous êtes souffrant, et on prie les ases pour le rétablissement de votre santé.

Un sourire amer courut sur les traits de Clovis; il posa la main sur son cœur et murmura:

— On prie les ases pour le rétablissement de ma santé! Ironie! Mon corps n'est pas malade : c'est là qu'est le serpent qui me dévore!

Un instant après, comme s'il eût oublié les paroles qui venaient de s'échanger, il demanda :

— Sigebald, ne dit-on rien de la reine?

— Rien que je sache, seigneur.

— Rien? Et d'Aurélien?

— Rien, seigneur roi. Du moins, ne m'a-t-on parlé de rien.

Un silence plus long régna dans la salle; le roi avait de nouveau appuyé sa tête sur son coude, et repris sa première attitude.

Enfin il se leva, déboucla son ceinturon, le déposa sur la table et dit au comte du palais :

— Sigebald, je veux prendre un bain. Ma tête brûle; peut-être la fraîcheur de l'eau détournera-t-elle le sang de mon cerveau. Le bain est-il prêt?

— Il est prêt, seigneur, répondit le comte du palais en allumant une lumière qu'il offrit au roi.

Clovis sortit par une porte latérale. Sigebald le suivit des yeux avec une attention fébrile.

Lorsque le prince eut disparu, Sigebald s'approcha de la porte en marchant sur la pointe des pieds, et tendit l'oreille pour mesurer la distance à laquelle le roi s'était éloigné.

Un sourire de triomphe éclaira son visage, tandis qu'il s'approchait de la table sur laquelle le roi avait déposé son ceinturon et sa poche.

— Le moment est favorable! murmura-t-il avec joie. Hâtons-nous : cette ruse est le coup de mort de nos ennemis!

D'une main tremblante il déboucla précipitamment la poche de cuir du roi et en tira un objet de métal sur lequel étaient gravées quelques lettres.

— Le sceau du roi en assurera le succès! Qui pourrait en douter? se dit Sigebald.

Il tira un petit parchemin de son surtout; à ce parchemin était suspendu un petit morceau de cire verte qu'il se mit à pétrir vivement entre ses doigts, en la réchauffant de son haleine pour la rendre molle et maniable. Il appliqua cette cire contre le sceau et lui donna par le frottement des doigts une forme arrondie.

Tout à coup il pâlit; il entendait les pas du roi qui se rapprochait de lui.

Il arracha la cire du sceau, remit celui-ci dans la poche et cacha le parchemin sous ses vêtements. En ce moment, Clovis parut dans la salle et surprit le comte du palais tenant encore en main la poche de cuir.

— Que cherchez-vous dans cette poche? demanda Clovis avec défiance.

— Oh ! vous m'avez fait tressaillir, seigneur roi ! balbutia le comte du palais en s'efforçant de dissimuler son trouble sous un sourire. J'avais cru voir que la boucle de votre poche était brisée, parce qu'elle était ouverte; mais je me trompais.

Clovis lui prit des mains la poche de cuir et en tira le sceau et quelques autres objets. Après avoir examiné ceux-ci avec attention, il referma la poche, mais ne la remit pas sur la table.

— Sigebald, dit-il, va dans ma chambre à coucher et apporte-moi l'aiguière qui se trouve auprès de mon lit.

En disant ces mots, le roi disparut de nouveau par la porte qui donnait accès dans la salle de bain.

Le comte du palais s'arrêta au milieu de la salle et murmura :

— Odin m'a protégé. Si le roi m'eût surpris un instant plus tôt, qui sait si tout n'eût pas été perdu? Mais maintenant j'ai là, là sur ma poitrine, la condamnation de la femme aux cheveux noirs, la condamnation du Gallo-Romain, mon bonheur, ma fortune! Je serai chef, je commanderai à ceux qui sont aujourd'hui mes égaux, je posséderai de l'or, des terres!... Et qui sait... Ah ! qui sait à quoi je suis destiné?

Ce disant, il franchit lentement la porte pour aller remplir l'ordre du roi.

Quand il revint après un intervalle assez long, il retrouva le roi assis dans son fauteuil et les yeux fixés à terre.

— Seigneur roi, voici l'aiguière, dit-il.

Comme il ne recevait pas de réponse, il reprit, après une pause :

— Seigneur, je vous apporte l'aiguière.

Clovis le regarda avec une sorte d'étonnement et dit :

— Sigebald, je ne prendrai pas de bain ; je crains la fraîcheur de l'eau ; cela pourrait m'agacer les nerfs encore davantage.

— Dois-je donner l'ordre, seigneur, de verser de l'eau chaude dans le bain?

Comme s'il n'eût pas entendu la question qui lui était adressée, le roi dit tout à coup :

— Sigebald, laisse-moi seul. Va-t'en : vois si les gardes du palais font leur devoir et sont à leur poste. Qu'on se tienne tranquille en bas et qu'on ne trouble pas mon sommeil !

Le comte du palais s'inclina, souhaita une bonne nuit au roi et se retira.

Longtemps le roi resta la tête penchée, muet et immobile, comme si le sommeil se fût emparé de lui. Enfin, un frisson parcourut ses membres ; il leva les yeux et dit d'une voix sombre :

— Odin, Thor, Freya, cruels ases ! Votre vengeance n'est-elle pas encore assouvie? Ah ! il ne vous a pas suffi

d'envoyer les nornes, messagères de mort, vers mon fils innocent et de le faire expirer sous mes yeux dans d'horribles souffrances! Il ne vous a pas suffi que mon cœur fût brisé par cet affreux spectacle! Non, il vous fallait me punir, me punir sans pitié, dans ceux-là mêmes par qui je vous ai insultés! Ah! réjouissez-vous dans le Glansheim, vous triomphez! Je meurs de jalousie et de honte; la terreur comprime la vie dans mon sein; je vois avec anxiété un spectre terrible s'approcher de moi: la folie! Combien c'est ridicule! Clovis, le fils de Chilpéric, le vainqueur des Romains, le fondateur du plus puissant royaume; lui, devant qui les plus intrépides s'inclinent tout tremblants et pleins de respect; lui qui d'un signe du doigt ferait couler des torrents de sang... il deviendrait fou! On l'enfermerait dans un cachot, on le garrotterait comme un animal malfaisant! Il ne lui resterait plus de l'homme que le désir de faire le mal! Ou bien on le promènerait par les rues comme un innocent idiot! Les passants le regarderaient avec compassion... les enfants se railleraient de lui et s'écrieraient: «Place au fou! Gare au fou!..» Et lui, le maudit, il sourirait et se réjouirait plongé dans l'abîme de l'humiliation! Odin, laquelle de ces deux fins sera la mienne? C'est la plus affreuse, la plus vile, la plus honteuse que tu m'as réservée dans ta colère, n'est-ce pas? Mais, par la noire Hellia, j'échapperai à ta vengeance; la mort me frappera au milieu des rangs des Allemans. Je saurai bien forcer les walkyries à me conduire au Walhalla, séjour des héros, avant que ma raison soit tout à fait égarée... Pauvre insensé! Tu te révoltes contre la puissance des

ases, et tu n'es qu'un misérable grain de sable entre leurs mains!

Un amer sourire contracta ses traits, et il secoua la tête ironiquement.

Un instant après, il se leva, croisa les bras sur sa poitrine et dit avec une désolante expression :

— Qu'est-ce qui est vrai sur la terre? L'amitié, l'amour, la fidélité? Ce sont des instruments de perfidie. Ah! c'est incroyable! Une femme est condamnée à mourir sous le glaive du bourreau; pour la délivrer, j'attire sur moi le courroux des ases, je renie la race et le sang de mes pères, je risque tout, jusqu'à ma vie... J'élève la condamnée jusqu'au trône où je la place à côté de moi... Et ce n'est pas assez encore! Je l'entoure des soins les plus tendres; elle ne peut former aucun vœu qu'il ne soit satisfait, même avant qu'elle l'ait exprimé! Mon amour insensé pour elle va si loin que, cédant à ses larmes, je voue par le baptême mes enfants, les futurs rois de France, au Dieu crucifié des chrétiens. Et maintenant... maintenant qu'elle me fait mourir, maintenant qu'elle brise mon cœur de chagrin, maintenant encore... Ah! je ne devrais pas souffrir : un coup, un mot et tout ce qui me torture, tout ce qui m'obsède serait brisé à mes pieds... Mais la vengeance des ases, c'est l'invincible amour qui me reste encore pour elle... Cet amour qui retient mon bras et me fait languir en proie à une impuissante jalousie.

Des pensées plus déchirantes encore envahirent son esprit, car il frappa du pied avec colère :

— L'amitié? s'écriait-il. Un serpent qui, sous la forme



humaine, s'approche de nous, nous flatte, nous caresse, semble épier nos regards pour y deviner nos moindres désirs, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de se glisser dans notre sein et d'y lancer tout son poison. C'est affreux ! Je l'ai aimé comme un frère, j'ai cent fois remercié les ases d'avoir placé ce chrétien à mon côté. Par affection pour lui, j'ai protégé sa religion, parce que cela le rendait heureux. Et c'est lui, lui l'infâme traître, qui me vole l'amour de Clotilde, qui me ravit mon plus cher trésor, ma vie, ma raison ! Oh ! le Christ qu'il adore doit être injuste ou impuissant : sans cela, comment souffrirait-il ce serpent en sa présence? Et moi, moi qui en ai le pouvoir, pourquoi ne l'écrasé-je point?

Il s'approcha lentement de la table et prit une hache. Il contempla cette arme pendant quelque instants, l'étreignit convulsivement du poing et murmura quelques menaces d'une voix rauque et sourde. Cependant il rejeta la hache sur la table, se rapprocha tout rêveur de son siége et s'y laissa tomber, tout abattu, en poussant un douloureux soupir.

— J'ai peur ! l'arme échappe à ma main !... Ah ! ce n'est pas par faiblesse... non ! Mais si ma hache le frappait et qu'il fût innocent ! mon repentir ne lui rendrait pas la vie. Innocent ! Tous les soupçons qui m'assaillent, les rêves affreux qui troublent mon sommeil, ce ne serait que des illusions vaines? Clotilde m'aurait gardé sa foi ; l'amour de la mère de mon fils brûlerait encore aussi pur pour moi ! Pauvre fou ! tu erres sur une mer orageuse, tu flottes à l'aventure, l'ouragan gronde autour de toi, tu sens la dernière planche de salut t'é-

chapper et tu tends les mains, en souriant, vers un port imaginaire! Innocent! N'est-il pas toujours avec elle? N'aspire-t-il pas à se trouver en sa présence du matin jusqu'au soir? Ne l'ai-je pas surprise, les bras noués à son cou et la tête appuyée sur son sein?

Il passa la main sur son front, comme s'il eût voulu étouffer les soupçons qui déchiraient son cœur :

— Et ce sont là les seules preuves de sa faute? dit-il en poussant un soupir. Mais n'en a-t-il pas été ainsi dès le premier jour? et si le désir de Clotilde, de voir Aurélien, a augmenté, n'en suis-je pas la première cause? Je la fuis, je ne lui dis rien; de qui pourrait-elle apprendre ce qui se passe, ce que je fais ou ce que j'ai l'intention de faire? Et l'embrassement? c'était lors de l'agonie de son enfant; elle appelait au secours, elle s'est jetée au cou du premier homme qui pouvait lui faire espérer ce secours... C'était en ma présence. Aurélien est la bonté même, la bonté loyale et affectueuse... Il faudrait qu'il eût commencé dès le berceau son rôle d'hypocrite pour en venir, dans l'été de la vie, à commettre un crime dont personne ne pouvait prévoir la possibilité...

Tout à coup le roi bondit avec saisissement de son siége et, tout tremblant, prêta l'oreille à un bruit extraordinaire qui se faisait entendre sur le *Forum*, au-dessous des fenêtres du palais. On eût dit une vive altercation dans laquelle retentissait la voix menaçante de Sigebald.

Le bruit dura quelques instants et se termina par un navrant cri de détresse, comparable à celui d'un homme qui reçoit un coup mortel.

— Un meurtre? sous les fenêtres de ma chambre? s'écria le roi. C'est ainsi qu'on respecte mon repos... On ne sait pas quel terrible effet le moindre saisissement produit sur mes nerfs... Ah! je veux connaître celui dont la téméraire audace va jusque-là. Malheur à lui!

A ces mots, le roi s'élança hors de la salle et allait descendre, lorsqu'il aperçut sur l'escalier à demi éclairé le comte du palais Sigebald, l'épée au poing, et qui en frottait la lame avec la paume de la main, comme s'il voulait en faire disparaître des taches.

— Oh! seigneur roi! s'écria le comte du palais avec une sorte de terreur.

Mais Clovis se précipita sur lui, le saisit par le bras, et, l'entraînant dans la chambre avec une force irrésistible, il lui dit, tremblant de colère :

— Téméraire! je t'envoie veiller sur mon repos et tu te querelles là-bas avec tes compagnons! tu cries, tu hurles, tu rugis! tu as recours à ton épée! Parle! tu essuyais quelque chose sur ton épée; c'était du sang, n'est-ce pas?

— C'est vrai, seigneur; c'était du sang, balbutia Sigebald. Mais ne soyez pas irrité contre moi : j'ai fait mon devoir et n'ai pas mérité votre colère.

— Parle, te dis-je! Quel sang as-tu versé?

— Le sang d'un soldat, seigneur; mais je n'ai pu le reconnaître dans l'obscurité. Je l'ai frappé de mon épée et l'ai touché au bras; il s'est enfui dans les ténèbres en poussant des cris lamentables...

— Et quelle est la cause, le motif de ta colère?

Le comte du palais baissa la tête et ne répondit point.

— Par le marteau de Thor ! je veux savoir ce qui est arrivé !

— Oh ! permettez-moi de garder le silence, seigneur roi, dit le comte du palais d'une voix suppliante. Il s'agit de choses qui vous impressionneraient douloureusement.

— Parle, ou je t'arrache la langue ! s'écria d'une voix menaçante le prince exaspéré.

— Je parlerai donc, seigneur, et puissiez-vous ne pas le regretter ! Je cheminais le long du palais pour visiter une fois encore les gardes... Quelques paroles étranges frappent mon oreille, j'écoute; ce que j'entends me fait frémir d'indignation; je m'approche de ceux qui s'entretenaient, et j'aperçois un groupe de trois soldats. L'un d'eux proférait la plus infâme calomnie contre une personne à laquelle nous devons le plus profond respect. Le sang bout dans mes veines; involontairement, je saisis mon épée et frappe pour tuer le diffamateur; il jette un cri... et tous s'enfuient dans les ténèbres de la nuit. Voilà tout !

— C'est tout? répéta le roi en arrêtant fixement sur Sigebald un ardent regard. Pourquoi donc voulais-tu te taire?

Et, saisissant brusquement le poignet du comte du palais, il s'écria :

— Qui calomniait-on? la reine, n'est-ce pas? Vite, que disait-on? Si tu me caches un seul mot, je te chasse ignominieusement de mon palais; je te bannis de France...

— Ah ! jamais, non, jamais ma bouche ne répétera

cela! s'écria Sigebald. Disposez de moi comme il vous plaira; je ne dirai rien de plus que ce que vous savez... Oh! lâchez-moi, vous me broyez le bras!

— Je te le briserai, je broyerai tes os sous ta chair! s'écria Clovis avec rage en secouant avec violence le comte du palais.

— Arrêtez, seigneur roi! dit celui-ci d'une voix suppliante; je cède à la douleur. Puisque vous le voulez... Eh bien, je vous ferai cette affreuse révélation.

Tandis que le prince épiait en frémissant chaque parole qui sortait de ses lèvres, Sigebald murmura d'une voix contenue :

— Ce soldat parlait de la reine. Ce qu'il disait était un lâche mensonge, une odieuse calomnie... Il assurait avoir vu... vu de ses propres yeux... une chose affreuse, infâme... mes lèvres se refusent à l'exprimer.

— Quoi? qu'a-t-il vu? s'écria le prince.

Le comte du palais regarda autour de lui comme s'il craignait que quelqu'un pût l'entendre, puis il pencha la tête sur l'épaule du roi et lui parla à voix basse et à l'oreille.

La foudre même eût frappé Clovis qu'il n'eût pas été plus terrassé qu'il ne le fut par la révélation de Sigebald. Il bondit en arrière en rugissant, repoussa violemment le comte du palais et s'écria, la pâleur de la mort sur le visage :

— Va-t'en! va-t'en! tu m'as brisé le cœur; fuis! fuis! car je te tuerais!

Le comte du palais se hâta de quitter la salle, et disparut derrière la tenture de la porte.

Le prince resta encore quelques instants à la même placc. Ses traits étaient devenus méconnaissables, tant ils étaient horriblement contractés par la fureur; ses yeux semblaient sortir de la tête; dc scs dents convulsivement serrées sortait un rugissement lugubre comme celui d'un lion qui succombe à une blessure mortelle.

Bientôt, pourtant, il courut à la table, saisit sa hache et courut précipitamment vers la porte. Avant d'atteindre cellc-ci, il ralentit tout à coup le pas et se dit en sortant sur la pointe des pieds :

— Pas de précipitation; le monstre pourrait échapper à ma vengeance. Ma hache le frappera dans la chambre de la reine; c'est aux pieds de la reine que coulera son sang !

Et, s'appuyant des mains contre les murs, il suivit un sombre corridor, jusqu'à ce qu'il atteignît l'autre extrémité du palais ct se trouvât devant l'appartement de la reine.

Les ridcaux dcs portes étaient à demi tirés de côté; sans être apcrçu, le roi pouvait voir tout ce qui se passait à l'intérieur. Deux chambres, comme nous l'avons dit, se faisaient suite; dans la seconde, qui était vivement éclairée, la reine était assise, la tête appuyée dans ses mains, au milieu de dcux ou trois jeunes filles.

Clovis, près dc la porte, lança dans cette place un regard investigateur; il n'aperçut pas Aurélien.

Tout à coup, il lui sembla entendre un soupir non loin de lui; il détourna les ycux et, dans la demi-obscurité de la première chambre, il vit le Gallo-Romain assis sur un siége non loin de la porte, et tenant sur ses

genoux le jeune Clodomir. On eût dit que les larmes brillaient dans ses yeux.

Le roi sentit son sang bouillir; il leva sa hache... De l'endroit où il se trouvait, il pouvait d'un seul pas atteindre le Gallo-Romain et lui abattre la tête. Mais l'enfant qu'il tenait dans ses bras, comment l'épargner? En s'élançant derrière lui et en le frappant sur la nuque!

La hache étincelante se leva de nouveau... Cependant le roi ne bougea plus. Il entendit qu'Aurélien parlait à demi voix à l'enfant... Allait-il peut-être trahir sa perfidie?

Aurélien appuya à plusieurs reprises ses lèvres sur la bouche de l'enfant, et dit à voix basse mais assez distinctement pourtant pour pouvoir être compris de l'endroit où se trouvait Clovis :

— Ah! mon bien-aimé Clodomir, que je voudrais te donner des milliers de baisers, à toi, que je ne pourrais aimer plus ardemment si tu étais issu de mon propre sang! Mon enfant, c'est pour la dernière fois que tu me souris, pour la dernière fois que je te presse dans mes bras. Je vais te quitter, et pour toujours peut-être. Ce départ navre mon cœur, mais il le faut. Ton père, le magnanime Clovis, a laissé pénétrer dans son âme d'affreux soupçons contre moi; je dois me sacrifier à son repos, à la paix de sa vie... Clodomir, Dieu te protégera, il te donnera de l'héroïque bravoure de ton père, de l'angélique bonté de ta mère; il te donnera la force d'achever l'œuvre gigantesque entreprise par Clovis... Tu crois à la divine puissance du Christ : c'est sur toi, sur ta gloire, sur ta grandeur qu'il édifiera son église

dans le monde occidental. Oh! loin de toi, je consacrerai ma vie à le servir; je le prierai du matin jusqu'au soir pour toi, pour ton père, pour ta mère, afin qu'il dissipe le sombre nuage qui pèse si menaçant sur vous tous. Clodomir, si tu savais, mon enfant, ce dont on accuse Aurélien. Peut-être, quand tu seras parvenu à l'âge d'homme, peut-être ta mère te parlera-t-elle d'un homme qui t'aimait comme la lumière de ses yeux, qui te portait dans ses bras, te couvrait de baisers, te réjouissait par ses affectueuses paroles, et jouait avec toi pendant des jours entiers, comme s'il eût été un enfant comme toi... D'autres te diront que cet homme était vil et lâche, que c'était un traître, un misérable scélérat; mais, Clodomir, toi le bien-aimé de mon âme affligée, ne les crois pas; ce qu'ils te diront n'est que mensonge et infâme calomnie. Je suis victime de l'excès d'amour que je te porte... ce sentiment qui domine chez moi tous les autres, m'égare encore en ce moment; j'oublie que l'heure du départ est passée. Encore un baiser, le dernier, le baiser du suprême et douloureux adieu!

Et il souleva l'enfant de ses genoux pour le porter à ses lèvres; mais en faisant ce mouvement, il dirigea ses yeux vers la porte.

Il tressaillit, puis demeura immobile comme une statue. Il pâlit et se mit à trembler. Son émotion était si vive que pas un cri, pas un soupir ne sortit de sa poitrine. Il avait aperçu le roi, la hache levée d'un air méçant, et il n'y avait pas à douter que le coup mortel ne lui fût destiné.

Cependant le prince avait déjà disparu, et l'on pouvait entendre au bruit de ses pas qu'il s'éloignait en suivant le corridor.

Interdit, foudroyé, comme s'il ne pouvait croire à la terrible apparition, le Gallo-Romain resta quelque temps assis, sans faire le moindre mouvement. Peu à peu ses yeux s'enflammèrent d'indignation, de colère même ; car une expression semblable à celle qui trahissait en ce moment les douloureuses émotions de son âme, n'avait peut-être jamais altéré ses traits. Il parut tout à coup prendre une soudaine résolution; il se leva, alla à l'autre extrémité de la chambre où une fille de service, à demi endormie, rêvait, la tête appuyée sur les genoux; il lui mit l'enfant entre les bras, et, sortant de la chambre sans prononcer une parole, il suivit le roi.

Quand il entra dans l'appartement du prince, il l'aperçut de loin, assis dans un large fauteuil; sa main affaissée tenait encore la hache.

Une expression de colère contracta les traits de Clovis. Sans quitter son siége, il murmura avec un accent de surprise :

— Insensé, je t'ai laissé la vie, et tu viens chercher la mort!

— Seigneur roi, dit le Gallo-Romain d'une voix émue mais ferme, je suis votre serviteur et votre sujet. Vous pouvez disposer de tout ce qui m'appartient... excepté de mon honneur comme homme et comme chrétien. Au fond de votre âme vous m'avez calomnié, vous m'avez volé mon honneur... Je suis venu ici vous le redemander.

— Ah! ah! dit le roi en souriant amèrement, tu pousses jusque-là l'hypocrisie! Éloigne-toi; cette hache me brise la main...

— La crainte de votre hache ne m'émeut pas, seigneur roi; vous entendrez ce que j'ai à vous dire. Il le faut pour votre propre bonheur, pour votre repos; sans cela, peut-être me tairais-je encore.

— Va-t'en! Si tu tiens à la vie, ôte-toi de mes yeux; ta vue excite ma fureur; je t'anéantirais!

— Veuillez vous calmer, seigneur roi, pour un instant seulement. Vous ferez ensuite de moi selon votre bon plaisir. Je redoute moins la mort que vos cruels soupçons. Je parlerai, quand même je sentirais sur mon cou le froid acier de votre hache.

Étonné de cette hardiesse, Clovis laissa échapper son arme, et dit à Aurélien en poussant un profond soupir :

— Voyons quelles nouvelles insultes tu vas m'adresser!

— Seigneur, dit le Gallo-Romain, je ne vous rappellerais pas le dévouement dont j'ai fait preuve envers vous, la sollicitude avec laquelle je me suis occupé en tout temps de votre élévation et votre bonheur; je ne vous dirais pas que je vous ai toujours été attaché comme l'ombre à l'objet qui la projette, je ne vous parlerais pas de tout cela en temps ordinaire. Mais aujourd'hui j'oppose ces mérites à votre injustice; fort du sentiment de mon innocence, je lève la tête contre vous, et, à mon tour, je vous accuse de fausseté et d'ingratitude.

Le roi fixa sur lui un regard égaré; Aurélien poursuivit :

— Les ennemis de ma foi, recourant à d'odieuses ruses, ont lancé leurs infâmes calomnies jusque sur le trône. Et vous, Clovis, vous, mon roi, jadis mon frère bien-aimé, vous avez donné accès dans votre cœur à ces calomnies, et vous avez cru que mon âme avait pu descendre à ce degré d'abaissement et de perversité! C'est inconcevable, à moins qu'une infernale et magique influence n'aveugle votre esprit. Tandis que vous nourrissez la plus cruelle méfiance à son égard, et que vous faites mourir la reine de chagrin et de terreur, elle, l'infortunée, est agenouillée devant la croix, et supplie Dieu de lui accorder la faveur d'un bienveillant regard de vous. Elle gémit et pleure durant des jours entiers; votre amour, vos paroles de sympathie sont nécessaires à sa vie. Elle aspire à un sourire de vous comme au pain qui doit nourrir son âme... et vous l'accusez d'un crime odieux, vous l'accablez sous l'injuste sévérité de votre regard! Oh! Clovis, si je ne vous connaissais pas depuis longtemps, si je ne savais pas que la calomnie peut induire en erreur les âmes les plus droites, je vous mépriserais et vous maudirais comme l'incarnation même de l'injustice!

Épouvanté de ses propres paroles, Aurélien contempla le roi; celui-ci gardait toujours la même attitude, bien que la colère eût fait place sur ses traits à une expression moins hostile.

Lorsqu'il vit qu'Aurélien se taisait, il dit d'un ton calme :

— Continue : je t'écoute !

— Eh bien, reprit le Gallo-Romain, les préoccupations douloureuses que vous nourrissez sont sans fondement. Les soupçons qui vous torturent sont faux. Ce qui m'attire dans l'appartement de la reine, c'est votre fils, seigneur roi. Je n'ai pas d'enfants ; par un sacrifice dont je n'avais pas conscience, j'ai oublié, dans l'intérêt de votre grandeur, que j'étais jeune et que je pouvais aimer; Dieu ne me donnera pas de fils. J'avais concentré sur Clodomir, avec une ardeur pleine d'abnégation, toutes les sympathies dont mon âme est capable : le voir, le porter dans mes bras, le couvrir de baisers, rêver à son avenir, ah ! c'était là ma récompense et mon bonheur sur la terre... Que ma présence soit agréable à la reine, comment cela peut-il vous étonner? Ne suis-je pas comme un frère entre vous deux? N'est-elle pas chrétienne comme moi? Ne peut-elle pas m'entretenir de son ferme espoir qu'un jour Dieu éclairera votre esprit et ouvrira votre cœur à l'éternelle vérité? Mais à quoi bon combattre par des raisons sérieuses un mal imaginaire? S'attache-t-on à combattre une chimère? Libre à vous d'ailleurs, seigneur roi, d'ajouter foi à ma parole ou de rester aveuglé par un doute injuste. Je me mets au-dessus de vos soupçons. En vous quittant, j'emporterai dans mon isolement la triste conviction que le dévouement le plus absolu lui-même est impuissant contre le venin de la calomnie.

Clovis se leva lentement; il s'approcha du Gallo-Romain et lui dit d'une voix triste :

— Aurélien, ai-je bien entendu? Tu me quittes?

— Demain matin, seigneur roi, je m'éloigne de Soissons.

— Et où veux-tu aller?

— Oh! loin d'ici... le plus loin où je pourrai trouver de coreligionnaires.

— Je ne le veux pas; je te le défends!

— Rien ne peut me retenir, dit le Gallo-Romain avec une ferme résolution. C'est la dernière et la plus haute preuve d'affection que je puisse vous donner. Le monde entier est un désert pour moi; je n'ai ni connaissances ni amis; tout ce que j'aime, tout ce qui compose ma vie extérieure se trouve ici, dans ce palais... Et cependant, demain, je dirai à tout un éternel adieu.

Clovis baissa un instant les yeux; puis, saisissant la main du Gallo-Romain, il dit :

— Aurélien, mon ami, je serais si heureux si je pouvais te croire, si heureux si je sentais mourir là le serpent qui ronge mon cœur... Tu ne me trompes pas?

— Mais dans quel but vous tromperais-je, seigneur roi? Moi qui vais partir d'ici, pourquoi vous tromperais-je? Un coupable comparaît-il devant son juge dans l'attitude que j'ai devant vous?

— Demeure, Aurélien, dit le roi, je t'en prie, demeure!

— C'est impossible, répondit le Gallo-Romain avec calme. Votre imagination trop sensible est accessible à toute impression nouvelle. En ce moment même le soudain changement de vos dispositions à mon égard n'est pas naturel; si ma parole a pu si vite vaincre vos soupçons, la parole astucieuse d'un calomniateur les aura

bientôt réveillés. Les pensées qui vous agitent sont des étincelles qui s'enflamment à la moindre occasion. Laissez-moi partir, seigneur roi; mon absence vous rendra la paix de l'âme, je prierai pour vous dans ma solitude; de loin, je prêterai l'oreille à tous les bruits de la renommée pour apprendre quelque chose de vous: je suivrai en esprit mon bien-aimé Clodomir, je le verrai grandir, devenir homme, et je remercierai Dieu du moindre bienfait qu'il lui plaira de vous accorder.

— Et si je te demandais pardon, si je te suppliais de rester, Aurélien?

— Je ne vous en quitterais pas moins; ma résolution est irrévocable. Le sentiment du devoir commande; je dois obéir.

— Aurélien, dit le prince d'une voix triste en pressant les mains du Gallo-Romain dans les siennes, tu veux donc que ton absence soit pour moi une éternelle punition? Aie donc pitié de mon égarement... je suis malade; mais, je le reconnais humblement, je me suis trompé. J'étais fou, injuste... Le bandeau est tombé de mes yeux. Reste: j'arracherai toute défiance, tout soupçon de mon cœur; je serai ce que j'étais autrefois, ton ami reconnaissant, ton frère!

Il y avait tant de douceur dans la voix du roi, son accent était si suppliant et si plaintif, que le Gallo-Romain avait porté les mains à ses yeux et pleurait amèrement.

— N'est-ce pas, Aurélien, mon meilleur ami, tu ne me quitteras pas?

— Clovis, Clovis, s'écria le Gallo-Romain, vous me

demandez le sacrifice de mon honneur, de ma vie!

— Oh! non, non; je saurai te protéger, te défendre avec un soin jaloux.

— Ah! la pensée que je vais m'éloigner de vous me brise le cœur; mais cependant... Oh! Clovis, je ne méritais pas d'être traité aussi injustement!

Les larmes étouffèrent sa voix; il resta muet, les mains devant les yeux.

Clovis lui jeta les bras au cou et appuya un baiser sur son front.

— Aurélien, dit-il, reçois ce baiser fraternel et pardonne-moi. Ah! au nom de notre ancienne amitié, oublie mes folles idées.

Le Gallo-Romain se laissa silencieusement étreindre dans les bras du roi; de tristes sanglots furent sa seule réponse.

— Dis-moi, Aurélien, demanda Clovis, la reine connaît-elle la cause de mon égarement?

— Non, non, s'écria le Gallo-Romain : qui eût osé lui en parler?

— Eh bien! viens! viens! allons la trouver. Je te prouverai que je suis délivré du sort qui pesait sur moi, et qu'il ne reste plus dans mon cœur que sympathie et affection. Viens, cela la réjouira; cela la rendra heureuse...

Il voulut entraîner Aurélien, mais celui-ci résista à son fébrile empressement :

— Viens! viens! répéta le prince, si jamais une ombre de jalousie passe encore sur mon front, punis-moi par ton départ, maudis-moi comme un fou et un méchant.

Accompagne-moi, te dis-je, et vois par toi-même si j'ai recouvré mon bon sens.

— Hélas ! hélas ! qu'il en soit donc ainsi ! dit Aurélien en poussant un douloureux soupir et en se laissant emmener par le roi hors de la chambre.

XVIII

Le grand sacrificateur Ramold habitait dans la forêt sacrée une aile particulière de la demeure commune des prêtres et des scaldes. Cette partie de l'édifice s'élevait au-dessus des autres; c'était la seule qui eût un étage et des chambres supérieures.

Dans l'une de ces chambres, une femme rêvait, assise sur un banc de bois. Elle était entièrement vêtue de noir; ses cheveux dénoués tombaient comme un voile sur ses épaules. On pouvait lire sur son visage que de longs chagrins ou une passion dévorante avaient consumé sa vie avant le temps; car, bien que ses traits fussent très-vieillis, elle devait être encore jeune, et, sans aucun doute, elle avait dû être belle et peut-être aimable jadis. Mais en ce moment ses joues étaient creusées par la maigreur, et rendues sèches et décolorées par les souf-

frances morales. Ses yeux fixes et perdus dans le vague semblaient de feu; sa bouche était contractée avec amertume, et la jalousie avait creusé au coin de ses lèvres deux rides permanentes.

Au milieu des réflexions qui occupaient en ce moment son esprit, sa physionomie subissait des transformations rapides et expressives. Parfois elle pâlissait et frissonnait; puis un sombre nuage obscurcissait son front, et, comme si elle eût vu devant elle un être détesté, ses lèvres frémissaient convulsivement et ses mains se crispaient avec rage.

Elle était ainsi plongée depuis quelque temps dans des pensées qui l'agitaient vivement, quand elle entendit tout à coup du bruit dans l'escalier. Elle se leva brusquement, et, le visage rayonnant de joie, elle prêta l'oreille.

La porte s'ouvrit; le comte du palais entra avec le grand sacrificateur dans la chambre.

La femme saisit le comte par la main, l'entraîna loin de la porte, et lui demanda d'une voix impatiente:

— Eh bien! Sigebald, cela a-t-il réussi?

— Parfaitement, et vous pouvez être contente de moi, Lutgarde, répondit Sigebald.

— Asseyez-vous, Sigebald; racontez-moi ce qui s'est passé, dit-elle en le conduisant vers le banc. Vous arrivez bien tard; il y a deux heures déjà que je meurs du désir de vous voir.

— Le roi ne voulait pas me permettre de me rendre au lieu sacré; il y a mille soins à prendre et mille préparatifs à faire pour le départ de demain.



— C'est bien demain qu'il part?

— Demain, au lever du soleil. Enfin, je lui ai dit que, pour que la guerre lui soit favorable, je voulais sacrifier un bélier au dieu Dys, et il m'a laissé partir. Écoutez-moi tous deux. Durant toute la journée, le roi a été brusque et de mauvaise humeur comme je ne l'ai jamais vu. A la revue, il a même abattu la tête à un soldat, sous prétexte que ses armes n'étaient pas en état; mais j'ai bien vu ce que c'était; le roi souffrait tellement des nerfs, son sang bouillait si brûlant dans ses veines qu'il cherchait une victime pour assouvir sur elle la fureur qui le possédait. Vous savez cet événement, cousine?

— En effet.

— Mais ce que vous ne savez pas, et ce qui vous surprendra, c'est le nom du soldat tué.

— Ce n'est pas notre fidèle Baldéric, n'est-ce pas? dit Lutgarde avec effroi.

— Non : il se nommait Warnefried et appartenait au canton de...

— Warnefried? Celui qui a frappé de sa hache le vase d'or de l'évêque Rémi?

— Lui-même.

— Et je reculerais devant l'accomplissement de ma vengeance? s'écria Lutgarde. Ah! Clovis est un homme au cœur d'acier et à l'âme implacable. Il y a si longtemps que cela s'est passé... et il reconnaît encore, au milieu de milliers d'hommes, celui qui l'a bravé! Pauvre Warnefried! lui aussi détestait cette engeance chrétienne... Mais continue, Sigebald.

— Le soir, j'étais seul avec Clovis. Ce qui s'était passé

l'avait tellement surexcité qu'il ne pouvait se calmer et me semblait parfois tout à fait fou. J'épiais l'instant où je pourrais le quitter, quand lui-même m'a donné l'ordre de m'en aller. Le projet a été ensuite mis à exécution comme nous l'avions concerté ensemble : j'ai feint d'avoir avec Baldéric une vive querelle sous les fenêtres du roi. Quand je remontai pour donner occasion au roi de me demander ce qui s'était passé, il s'élança, frémissant de rage, à ma rencontre sur l'escalier et m'entraîna dans la salle; j'ai dissimulé jusqu'à ce qu'il me forçât de parler. Ce que je lui dis le frappa si cruellement qu'il me repoussa avec force contre la muraille. Sur son ordre menaçant je le quittai de nouveau... Et comme j'attendais, l'oreille au guet, derrière le rideau d'une autre porte, je vis le roi, la hache à la main, se diriger à pas de loup vers l'appartement de la femme aux cheveux noirs. Mon cœur bondissait de joie dans ma poitrine.

— Ah! s'écria involontairement Lutgarde.

Vous vous trompez, cousine, reprit Sigebald, nous n'en sommes pas encore là. Peu après, je vis le roi revenir sur ses pas, toujours la hache en main. Je n'avais pas entendu de bruit; il n'y avait donc pas eu de coup porté. Mais il devait s'être passé des choses graves; car je vis le Gallo-Romain suivre le roi et entrer après lui dans la salle. Il s'éleva entre eux une vive altercation dont je ne pus rien comprendre. Seulement j'entendis qu'Aurélien était irrité et avait le verbe haut, tandis qu'au contraire le roi ne prenait pas la parole...

— Et comment finit cette altercation ?

— Clovis et Aurélien sortirent de la salle en se tenant

par la main et se rendirent ensemble dans l'appartement de la reine. Dès lors, avec quelque attention que j'écoutasse, je n'ai plus rien entendu.

Une expression de colère et de dépit se peignit sur le visage de Lutgarde.

— Il ne faut pas m'en vouloir, chère cousine, dit Sigebald. J'ai fait ce que vous m'avez ordonné. Peut-être allons-nous trop vite en besogne, et l'arc pourrait bien se briser à force d'être tendu.

— C'est vrai, dit le sacrificateur, votre impatience est trop grande, Lutgarde. En si peu de temps nous avons déjà répandu tant de rumeurs, tendu tant de piéges que l'excès même de nos démarches ferait découvrir infailliblement nos machinations, si les ases ne nous protégeaient visiblement.

— Cœurs sans énergie! murmura Lutgarde. Avec chaque jour perdu s'évanouit une chance qui ne reviendra jamais. Mais que voulez-vous dire avec votre comparaison de l'arc brisé?

— C'est là le pire, répondit Sigebald, et je veux que Loki me brise la nuque si j'y comprends quelque chose. Ce matin le roi a fait une promenade avec la femme aux cheveux noirs; il semblait si affectueux envers elle, si content et si heureux, que je fus frappé de stupéfaction à cette vue, comme si un miracle inouï se fût passé sous mes yeux.

Lutgarde baissa les yeux et demeura quelque temps plongée dans une sombre préoccupation.

— Malheur! s'écria-t-elle; je voyais déjà leurs cadavres sanglants... et ils échappent à ma vengeance! Sige-

bald, tu es un lâche! je ne crois pas un mot de tout ce que tu me dis. Il en sera de cela comme du sceau que nous avons inutilement attendu de toi...

— Le sceau? Je l'ai, dit Sigebald.

— Tu l'as? Pourquoi ne le dis-tu pas?... Montre-le, montre-le!

Le comte du palais ouvrit son surtout sur sa poitrine, en tira le parchemin et exhiba l'empreinte du sceau du roi.

Lutgarde lui arracha le parchemin d'une main que faisait trembler une émotion fébrile, et contempla le sceau d'un œil inquisiteur.

— Il est bien entier! s'écria-t-elle. Sigebald, merci! merci! Je ne donnerais pas ce que je tiens ici pour tout l'or du monde. C'est la vie de la femme aux cheveux noirs, la vie du Gallo-Romain! J'avais tort de te blâmer, mon cher, mon bien-aimé Sigebald; tu m'apportes une arme infaillible, et assez à temps pour que je puisse en faire usage pour anéantir nos ennemis. Odin, Freya, vous livrez vos ennemis à ma rage : demain ils auront disparu de devant votre face!

— Vous n'avez donc pas encore renoncé à votre périlleux dessein? demanda le sacrificateur.

— Renoncé? répéta Lutgarde comme hors d'elle-même. J'y renoncerais maintenant que je suis sûre de pouvoir l'accomplir? Vous plaisantez!

— Je ne plaisante pas, dit Ramold avec une certaine tristesse, ce que vous voulez tenter est si incertain et si dangereux que cela m'épouvante.

— Et cependant ce sera fait.

— Soit! au fond, cela m'importe peu, puisque je ne dois pas y prendre une part directe.

— Asseyez-vous, Ramold, dit Lutgarde d'un ton impérieux. Nous allons prononcer la condamnation de nos ennemis et briser la tête de la femme aux cheveux noirs et du vil flatteur chrétien. Ah! il me semble déjà voir Clovis, transporté de rage, fouler aux pieds leurs cadavres mutilés! Tuée par l'homme dont elle m'a volé l'amour, nageant dans le sang du traître qui l'a secondée! Ah! ce sera beau! Approchez, approchez davantage..... Vous êtes bien sûr, Ramold, que Herbrand quittera sa métairie à la première injonction avec les siens?

— Tout à fait sûr.

— Et que cette métairie sera entièrement à notre disposition pour la journée et la nuit de demain?

— Sans le moindre doute.

— C'est bien. Maintenant il s'agit de savoir qui ira trouver le roi pour accuser la femme aux cheveux noirs, et lui dire le coupable projet qu'elle a formé. Il me semble, Sigebald, que vous pourriez remplir convenablement cette mission.

— Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, ma cousine, balbutia le comte du palais. Le roi sait que je porte au Gallo-Romain une haine mortelle. Il ne me croirait pas et irait peut-être sur-le-champ trouver la reine et lui demander une explication. En ce cas, tout serait perdu.

— Et vous aussi, n'est-ce pas? dit Lutgarde ironiquement. C'est la crainte qui vous retient?

— La crainte? c'est facile à dire. Depuis trois mois déjà, chaque jour je me couche sans savoir si je me réveillerai. Vous pouvez parler très-légèrement de cela, aussi bien que le seigneur Ramold. S'il y avait danger, vous auriez le temps de fuir, mais moi? A la première surprise, au premier soupçon, le roi n'a qu'à lever la hache, et c'en est fait de Sigebald.

— Vous refusez?

— Lutgarde, ma bien-aimée cousine, que puis-je vous refuser? Si vous le voulez, je tenterai l'aventure, mais avec la conviction cependant que vous êtes mal inspirée et que vous agissez imprudemment.

— Quel est votre avis, Sigebald?

Le comte du palais jeta un regard au sacrificateur, et répondit :

— Si je me charge du message, ou le roi ne me croira pas et ne tiendra pas compte de mes paroles, ou il entrera en fureur et voudra se venger sur-le-champ. Dans les deux cas, nous échouons. Je suis d'avis, cousine, qu'il faut envoyer au roi quelqu'un qui puisse faire impression sur son esprit, qui soit éloquent et dont la parole d'ailleurs lui inspire du respect. Alors vous seriez sûre qu'on pourrait lui persuader de différer sa vengeance pour la faire éclater plus terrible au moment favorable.

— Sigebald a raison, dit Lutgarde en se tournant vers le sacrificateur. Vous vous chargerez, Ramold, de cette importante mission.

— Moi? s'écria le prêtre stupéfait. Moi, j'irais trouver notre roi et lancer contre la reine cette terrible accusation?

— Et pourquoi pas?

— Mais je suis grand sacrificateur; ma dignité ne me permet pas de semblables démarches.

— Vous avez peur? s'écria Lutgarde en souriant amèrement. Votre dignité? Ne suis-je pas la sœur d'un chef puissant? Et croyez-vous que je pense m'humilier et m'abaisser en risquant ma vie pour l'honneur de nos ases? La vue de l'arrogance et des progrès incessants des chrétiens ne vous a donc pas encore assez blessé pour vous rendre capable d'un pareil sacrifice? Vous avez en main le moyen d'anéantir d'un seul coup les ennemis de vos ases, ou du moins de les refouler dans l'état de servile sujétion d'où la femme aux cheveux noirs les a tirés, et de faire peser à jamais sur eux l'irréconciliable haine du roi, et vous osez refuser parce qu'il vous semble qu'il y a du danger? Laissez, dans votre tiédeur, les choses suivre leur cours. Comment cela finira-t-il? Ne voyez-vous pas qu'*edelingen* et guerriers, entraînés par les séductions des chrétiens et encouragés par l'exemple du roi, prendront pour épouses des femmes aux cheveux noirs? Combien croyez-vous qu'il y en ait qui se sont déjà fait baptiser secrètement? Vous êtes convaincu que la religion d'Odin disparaîtra du sol de la France, si l'on ne met pas d'obstacle au lent, mais continuel empiétement du christianisme, et quand on vous donne le moyen de renverser cette croix qui menace tout, vous hésitez? Mais vous ne croyez donc pas qu'Odin vous voit, que Thor vous entend, que Freya frémit dans le Glansheim, alors que vous vous refusez à servir en leur honneur?

— Dites ce que vous voudrez, répondit le sacrifica-

teur avec aigreur; les paroles font peu d'effet sur moi. Je suis prêt à tout sacrifier, même ma vie, en l'honneur de nos ases; mais si nous ne réussissons pas, et si le roi savait que moi, grand sacrificateur, moi le chef des prêtres d'Odin, j'ai prêté les mains à un pareil mensonge, par vengeance ne briserait-il pas nos autels et ne se livrerait-il pas aux évêques chrétiens avec l'espoir de trouver chez eux moins de duplicité et plus de bonne foi?...

Comme si Lutgarde eût reçu une violente secousse, elle se leva brusquement, l'œil enflammé, et s'écria :

— Qu'entends-je? Vous blâmez les efforts que nous faisons pour sauver la religion de nos ases d'une ruine imminente? Nous sommes perfides, parce que nous travaillons avec énergie et résolution? Ils sont loyaux et de bonne foi, parce qu'ils rampent lentement et flattent bassement? Ah! Ramold, vous oubliez que la fourberie... puisque vous la nommez ainsi... est un filet dont on ne sait plus se dégager une fois qu'on y est pris... Je vous le dis, c'est vous, vous qui irez trouver le roi, et personne autre que vous!

— Mais, Lutgarde, balbutia le sacrificateur effrayé, soyez donc raisonnable; puisque le seigneur Sigebald consent à se charger de cette mission, pourquoi me forcer à la remplir?

— C'est dans votre propre intérêt et pour votre sécurité personnelle, répondit Lutgarde. Sigebald parle sagement. S'il se chargeait de cette mission, notre tentative avorterait probablement. Ce serait par votre faute, n'est-ce pas? Et nous serions forcés de renoncer désormais à

lutter contre le peuple aux cheveux noirs. Je me vengerais sur vous, Ramold. Prisonnière ou fugitive, la première chose que je ferais savoir au roi serait votre complicité. A chacun selon ses œuvres. Nous avons trop longtemps discuté sur ce point. En me donnant accès dans l'habitation des prêtres, vous ne saviez pas à qui vous permettiez d'entrer dans votre demeure. C'était quelqu'un qui avait tout sacrifié, tout renié, pour atteindre un but unique; c'était une femme qui, étant la première de son pays, la fiancée d'un roi, était descendue de ce haut rang pour se faire vagabonde, mendiante, alrune. Ah! c'était une femme qui, par l'énergie de sa volonté, devait dominer tous ceux qu'elle jugeait utiles à l'exécution de ses projets : c'était une maîtresse qui ordonne impérieusement. Défends-toi comme tu le voudras, Ramold; refuse, lutte; je te dis que toi, toi seul, iras trouver le roi, parce que moi, Lugarde, je le veux!

Le grand sacrificateur était comme accablé par l'énergique langage de l'alrune; il garda un instant le silence, et dit enfin :

— Mais, si nous échouons?

— C'est impossible si vous remplissez votre rôle avec la résolution nécessaire. Supposons néanmoins que le destin, contre toute attente, nous soit défavorable. Nous fuyons ensemble et allons joindre l'armée des Allemans; j'y ai des amis puissants, et leur chef suprême sait qui lui envoie les informations qui lui donneront la victoire. Ne craignez rien; vous ne pouvez, en aucun cas, rien perdre si vous remplissez votre devoir. N'est-ce pas, Ramold, vous irez trouver le roi?

— Puisqu'il n'y a pas moyen de me soustraire à cette fatale démarche...

— C'est bien; nous avons le temps de nous concerter sur ce que vous aurez à lui dire. Sigebald, dès que vous serez de retour à Soissons, envoyez-moi Baldéric sans retard. Il doit être en ceci la cheville ouvrière. Laissez-moi le parchemin avec le sceau; je réfléchirai à ce qu'il faut y écrire.

Tout à coup elle pâlit et dit, l'angoisse peinte sur les traits :

— Hélas! où trouverons-nous un chrétien qui consente à écrire la lettre en latin? Insensés que nous sommes, nous n'avons pas songé à cela!

— Cela importe peu, dit le sacrificateur : Aurélien lit avec une grande facilité l'écriture runique, peut-être même mieux que tel ou tel de nos scaldes. Si le Gallo-Romain peut comprendre, celà suffit.

— Odin soit loué! dit Lutgarde en poussant un profond soupir. C'est comme si mon cœur était déchargé du poids d'un rocher.

Sigebald paraissait distrait et rêveur; son regard se perdait dans le vague.

Lutgarde le contempla et dit :

— Sigebald, ce ne sont pas des idées riantes qui vous passent par la tête?

— C'est vrai, cousine, répondit-il; je réfléchissais et me demandais à moi-même ce que deviendrait notre projet, si le roi emmenait avec lui le Gallo-Romain en campagne. Toutes nos mesures seraient vaines et prises en pure perte.

— Vous ne comprenez pas, Sigebald, que ce que Ramold dira au roi le contraindra à laisser le Gallo-Romain auprès de la reine, eût-il même pris une autre détermination auparavant!

Lutgarde se leva et dit au comte du palais :

— Sigebald, retournez à Soissons; envoyez-moi Baldéric; mais, hâtez-vous et ayez l'œil à tout. Demain notre sort et celui de nos ennemis sera décidé.

Le comte du palais prit congé de sa cousine.

— Il faut que je me rende à l'autel, dit le grand sacrificateur. Il y a un grand nombre de victimes; on pourrait remarquer ma longue absence.

— Partez tous deux et laissez-moi seule, répondit Lutgarde. Je vais réfléchir et disposer, et calculer jusque dans le moindre détail, tout ce qui peut assurer le succès de notre entreprise.

Sigebald et Ramold échangèrent avec Lutgarde un salut affectueux, et quittèrent la chambre.

Lutgarde les suivit des yeux, puis referma la porte et s'assit sur le banc. Elle prit le parchemin qui portait le sceau du roi et le contempla, toute tremblante, tandis qu'une joie farouche brillait dans ses yeux et qu'un rire cruel contractait ses lèvres.

— Ah! séductrice aux cheveux noirs! s'écria-t-elle en étendant son poing crispé comme pour menacer quelqu'un qui se fût trouvé devant elle. Magicienne chrétienne! tu m'as ravi mon époux sans t'inquiéter si je mourrais ou non de jalousie. Lorsque la bénédiction de tes évêques t'eût unie au plus bel homme de la race de Mérovée, ton âme jouit et triom-

pha, comme si tout eût été fini, comme si pas le moindre nuage ne pouvait obscurcir l'étoile de ton bonheur. Ainsi, tu as cru, insensée, que, du fond de ma honte, je te verrais sur le trône de France... assise à la place même où je devais m'asseoir, à côté de l'homme que j'aimais... sans que le désir de la vengeance s'enflammât en moi comme un feu qui ne peut s'éteindre avant d'avoir dévoré toi ou moi? Tu n'as donc jamais connu la jalousie? Tu ne comprends pas que la perte d'un époux comme Clovis suffit pour faire d'une femme une vipère, quand même l'éclat provocateur d'une couronne royale ne viendrait pas attiser son ressentiment? Tu ne t'es plus souciée de moi, n'est-ce pas? Aussi bien, que pouvait une pauvre jeune fille repoussée contre une princesse assise sur le plus haut trône? Combien tu t'es trompée! Déjà tu as agonisé en proie aux douleurs de l'empoisonnement; la maladresse seule du lâche qui t'a administré le poison t'a sauvée... Ton fils que tu aimais d'un inexprimable amour, parce qu'il avait des cheveux noirs comme un fils d'esclave; ce fils, tu l'as vu se tordre et mourir au milieu d'indicibles souffrances... Si toi-même tu vis encore, ce n'est pas que le pouvoir de te frapper m'ait manqué; un poignard suffisait pour cela; et si je ne t'avais réservée pour de plus grandes tortures, je te l'eusse plongé avec joie dans le sein. Mais ce n'eût pas été une expiation suffisante de la douleur qui me consume : il faut que tu saignes de la même blessure qui a gangréné mon cœur. Eh bien, comment trouves-tu le fiel de la jalousie? Tu bois aussi à ce calice mortel. Clovis te repousse; il te méprise comme la femme la

plus vile et la plus infidèle; au lieu d'amour, son regard n'a plus pour toi que haine et aversion. Aujourd'hui, tu vois en tremblant la terrible hache suspendue sur ta tête; tu pries et tu supplies tes dieux impuissants de te venir en aide et de te sauver... Inutile! je suis la norne qui tiens dans mes mains le fil de ta vie et qui le briserai. Ton sang coulera sur les marches du trône, à la place même que tu m'as volée; ton nom restera maudit et méprisé comme le souvenir de la plus lâche infamie!

L'œil égaré, elle se tut pendant quelques instants, en poursuivant le cours de ses cruels projets; puis elle murmura :

— Demain sera ton dernier jour! Il me semble te voir encore entrer dans Soissons, au milieu des acclamations enthousiastes des Gaulois; tu étais assise sur un trône, à côté de mon fiancé; il tenait ta main dans la sienne et te parlait d'amour et d'avenir. L'orgueil du triomphe te rendait folle; le bonheur rayonnait sur ton visage... Et moi, repoussée et dédaignée, perdue dans la foule, de mes ongles je labourais ma poitrine jusqu'au sang. A chacune son tour! Demain ton époux te surprendra au moment où, loin de ton palais, dans les ténèbres de la nuit, tu viendras rejoindre le Gallo-Romain... Clovis bondira comme un tigre en fureur; sa hache te brisera le crâne; il te renversera mourante sur le cadavre de l'odieux chrétien; il te foulera aux pieds et épanchera sa haine et son mépris sur ton corps inanimé... Je le verrai, je serai là, tout près, et je répondrai à ton cri de mort par un cri de triomphe! Ah! alors je serai heureuse! et, si Odin veut m'enlever de ce

monde, je le remercierai et descendrai avec joie dans le séjour de la mort éternelle, si j'ai vu le pied de Clovis s'appuyer sur ton sein!

Cette imprécation avait tellement ému ses nerfs, qu'elle resta pendant quelques instants toute frémissante, bien qu'elle eût cessé de parler.

Peu à peu, cependant, sa violente émotion se calma; elle appuya la tête sur ses mains, laissa errer son regard incertain dans le vague, et tomba dans une profonde préoccupation.

XIX

Il était déjà soir; les lampes d'argent éclairaient la chambre de la reine.

Clovis était assis à une table à côté de Clotilde; il tenait une de ses mains dans la sienne et la pressait de temps en temps avec une affectueuse effusion, tandis que de l'autre main il caressait la tête et le visage de son fils Clodomir.

Clotilde semblait ivre de joie et de bonheur. Ne sachant comment donner jour à la félicité qui inondait son cœur, elle pressait de temps en temps, avec un élan fébrile, son enfant sur son sein et le regardait fixement dans les yeux, comme si elle voulait raconter et faire comprendre à l'innocente créature l'inexprimable bonheur qui la transportait. Puis elle jetait de côté un humide regard sur le visage du roi; elle prêtait l'oreille à

sa voix; et quand un sourire venait, comme un doux rayon, illuminer les traits de son époux, elle retenait son haleine pour ne rien perdre de ce spectable qui la comblait de joie.

Pauvre Clotilde! qu'elle devait être heureuse! Durant trois terribles mois, elle n'avait vu sur le visage de son époux qu'antipathie et malveillance, dans son regard que haine et colère; elle n'avait entendu sortir de sa bouche que des paroles brusques, dures et farouches. Dans son âme aimante était descendue la conviction qu'elle avait perdu pour toujours l'affection du roi. Sous cette terrible conviction, elle avait baissé la tête avec découragement, comme sous une sentence qui l'eût condamnée au plus affreux martyre. Que de fois n'avait-elle pas, dans ses nuits d'insomnie, baigné son enfant de ses larmes, et parlé à son oreille de Dieu et d'une vie meilleure, comme si elle se fût préparée à un éternel adieu!

Et, maintenant, il était revenu là, à côté d'elle, celui qui était si cher à son cœur, son bien-aimé! Comme sa main reposait affectueusement dans la sienne! quel doux langage parlaient ses yeux! que sa voix était pénétrante et douce! que ses paroles étaient bonnes, tendres et douces! Ah! l'heureuse femme, l'heureuse mère, Dieu avait exaucé ses prières et pris pitié de ses larmes! Elle avait retrouvé le magnanime époux que lui avait donné le Christ; elle l'avait retrouvé aussi aimant qu'aux premiers jours de leur union!

Aurélien était assis de l'autre côté de la table et semblait préoccupé. Il est vrai que parfois sa physionomie

attestait une joie contenue, mais cette émotion chez lui n'était que passagère; car, aussitôt après, il penchait de nouveau la tête au-dessus de la table et s'abandonnait à des pensées dont il s'efforçait vainement de dissimuler l'amertume. Cependant le roi et la reine étaient si pleinement absorbés par la joie de la réconciliation, que jusque-là ils n'avaient pas pris garde à la tristesse du Gallo-Romain.

Comme la reine fixait de nouveau les yeux avec admiration sur son époux, celui-ci lui dit :

— Ma bien-aimée Clotilde, ne me regarde donc pas ainsi; ton regard m'émeut...

— Oh! Clovis, laisse-moi puiser la vie dans tes yeux! s'écria la reine. Pendant si longtemps j'ai été plongée dans la nuit du désespoir, pendant si longtemps il a fait sombre dans mon âme désolée! Je tressaille de joie; mon cœur bondit dans ma poitrine : ton sourire est l'astre brillant de mon bonheur. Ivre de joie, je contemple avec reconnaissance et admiration ce sourire qui, comme un céleste rayon, dissipe pour moi les ténèbres du désespoir...

— Je t'ai fait cruellement souffrir, n'est-ce pas, ma bonne Clotilde? dit le roi avec tristesse. Je puis mesurer les douleurs que tu as endurées par les transports de ta joie. Oh! pardonne-moi, je suis trop puni! Moi aussi j'ai souffert et j'ai senti la mort dans mon cœur. J'ai souffert, non pas tant de l'affreuse maladie qui égarait mon esprit, que de la conviction que je t'accablais de tristesse, toi, la mère de mes enfants, ma douce et bien-aimée Clotilde! J'ai cru que la malédiction des

ases était descendue sur moi; c'était un égarement, une maladie... Mais le bandeau qui m'aveuglait est tombé; désormais nous serons heureux comme autrefois. Oublie le passé; c'est un orage menaçant qui a passé dans le ciel de notre vie; maintenant que le soleil nous éclaire de nouveau, et que nous retrouvons le bonheur des anciens jours, ne nous souvenons plus de la tempête que pour aller avec plus de joie au-devant du radieux avenir qui nous sourit. Ne crains plus, ma bien-aimée, que je méconnaisse jamais ton loyal amour. Je connais le serpent qui a versé son venin dans mon cœur; il est écrasé pour toujours. Je tiendrai mon âme close avec une anxieuse sollicitude et la remplirai d'une douce affection pour toi, afin qu'à côté de ta consolante image, il ne reste point de place pour ce monstre... Je vois dans tes yeux, Clotilde, que tu me demandes encore la cause de ma maladie ou plutôt de ma folie. Renonces-y; si tu connaissais cette cause, ce serait pour toi et pour moi un sujet de tristesse. Et à quoi cela servirait-il, maintenant que les conséquences sont tout à fait détruites? Non, non, sois joyeuse et complais-toi dans une confiance sans réserve ni souci. Demain je vais à Laon rejoindre l'armée. Si j'avais dû partir d'ici avec ce ver rongeur dans l'âme, oh! mon courage m'eût abandonné; et peut-être la couronne de France eût-elle été brisée pour toujours sur le champ de bataille. Maintenant, Clotilde, maintenant que j'ai retrouvé le bonheur que je regrettais, je retrouve aussi le sentiment de ma force; maintenant la soif de combattre gonfle ma poitrine... Je me sens redevenu un héros! Comme jadis,

je puis m'écrier avec orgueil : « Qui vaincrait Clovis et ses braves guerriers? » Ah! je saurai rendre à mes compagnons l'intrépidité salienne et l'audace de l'héroïsme; avec eux, je passerai comme un irrésistible torrent à travers les rangs des Allemans; la gloire de notre nation retentira dans le monde entier, et je déposerai à tes pieds, Clotilde, une nouvelle couronne royale pour que tu en dotes le fils que mes ases et tes dieux nous donneront un jour!

Des larmes brillaient dans les yeux de la reine qui écoutait, le sein palpitant, l'héroïque langage de Clovis.

— Que mon départ ne t'afflige pas, dit le prince. Cette guerre est un bonheur pour moi. Je doutais qu'un cœur d'homme battît encore dans ma poitrine; le combat, le triomphe me diront que le sang de mes pères n'est pas encore abâtardi dans mes veines. Cette conviction me rendra heureux; alors seulement, Clotilde, tu retrouveras Clovis comme il doit être pour mériter ton amour.

— Tu te trompes, dit la reine; les larmes qui mouillent mes yeux sont des larmes de joie et de reconnaissance; j'écoute ta voix, Clovis, comme une musique enchanteresse. Oh! si tu savais comme tu apparais grand, imposant et beau à mes yeux... Va, lève ta puissante épée contre tes ennemis!... Pars avec confiance : combattre et vaincre, c'est ton devoir et ta destinée. Quand tu seras loin de moi, et que, dans ma solitude, je penserai à toi, peut-être la tristesse s'emparera-t-elle de mon cœur; peut-être tremblerai-je et craindrai-je pour toi; mais je chercherai des consolations dans la vue de

mon enfant et je prierai, Clovis, je prierai le Christ de te protéger.

Clovis secoua la tête comme si quelque chose l'eût contrarié dans le langage de la reine; mais un doux sourire reparut aussitôt sur ses traits, et il dit:

— Oui, Clotilde, prie ton Christ pour moi. S'il est vrai qu'il soit puissant dans le Glansheim des chrétiens, que peut-il refuser à un cœur comme le tien? Tu aurais tort cependant de t'inquiéter trop pendant mon absence. J'enverrai de nombreux messages à Soissons; Aurélien te dira presque jour par jour où je me trouve et ce que je fais.

Clotilde dirigea les yeux vers le Gallo-Romain. Celui-ci avait la tête appuyée sur les mains, et était tellement absorbé dans ses pensées, qu'il n'avait pas entendu les paroles que le roi et la reine venaient d'échanger.

— Mais qu'a donc le seigneur Aurélien? demanda Clotilde étonnée. Le voilà si songeur et si silencieux que nous pourrions oublier qu'il est là.

Le Gallo-Romain jeta sur le roi un regard plein de prière :

— Oh! seigneur roi, dit-il, si vous saviez quelles inquiétudes torturent mon cœur; si vous pouviez sentir comme je tremble à la pensée que je dois rester à Soissons, vous me permettriez de partir avec vous pour la guerre.

— Encore? dit Clovis en riant. C'était une affaire faite pourtant.

— Pour vous, peut-être, seigneur roi, parce que vous savez que votre volonté doit s'accomplir, mais non pour

moi. Depuis la sentence qui me condamne à rester ici pendant votre absence, je suis agité, inquiet, effrayé, comme si un danger imminent me menaçait.

Il joignit les mains et dit d'une voix suppliante et pleine de larmes :

— O Clovis! Clovis, ayez compassion de moi! Je vous en prie, laissez-moi vous accompagner; en y consentant, vous m'octroierez un bienfait dont je vous serai reconnaissant jusqu'à la fin de mes jours.

Clovis tomba dans une profonde méditation, et une sorte de nuage assombrit son visage.

— Tu crois donc que ton départ de Soissons est possible? demanda-t-il d'un air d'hésitation.

— Comment! s'écria la reine avec une certaine anxiété et comme si elle eût cru que Clovis allait consentir, Aurélien partirait? Je demeurerais seule ici, sans conseil, sans défense? Mais c'est impossible! Quelle confiance puis-je avoir dans les *edelingen* et les guerriers qui restent ici pour me servir de garde! Ils ne sont pas de ma religion; beaucoup d'entre eux me haïssent peut-être. Comment protégerai-je mon enfant si quelque danger devait nous menacer?

— Madame, dit Aurélien avec désespoir, au nom du ciel, taisez-vous; le roi sait ce que signifie ma tristesse.

Clotilde promena ses yeux avec un étonnement croissant de son époux à Aurélien, et s'écria avec angoisse :

— Mon Dieu! quel terrible secret y a-t-il donc entre vous deux?

Sans prendre garde à cette exclamation, le Gallo-Romain dit en s'adressant de nouveau au prince :

— Seigneur roi, je vous en conjure par votre propre salut, ne me contraignez pas. Il est possible que tout soupçon soit étouffé en vous; mais soyez raisonnable et généreux. Laissez-moi fuir le feu qui, une fois déjà, a menacé de me consumer. Que le repos de votre âme, le bonheur de votre épouse vous soient assez chers pour vous faire revenir sur votre téméraire décision. Ne me jetez pas désarmé aux pieds du monstre qui me dévorerait.

— Aurélien, répondit le roi d'un ton calme, tu as tort. Je comprends tes craintes; mais, sois en sûr, elles sont sans fondement. Me crois-tu donc devenu enfant à ce point de changer de conviction d'un jour à l'autre?

— Mais, Clovis, l'ennemi qui nous dresse des embûches est un dragon à sept têtes, invincible et toujours renaissant. Celui qui craint ses morsures empoisonnées doit fuir, s'il ne veut être déchiré infailliblement.

— Des monstres, des dragons, du poison? Que signifie tout cela? s'écria la reine avec terreur. Ah! vous me cachez quelque chose! Vous me faites frémir d'une angoisse inconnue!

Le roi lança au Gallo-Romain un regard sévère et dit:

— Aurélien, tu es imprudent; n'oublie pas, je t'en prie, que la reine est présente et peut s'effrayer de tes paroles, bien que tu fasses allusion à une chose qui ne peut plus la concerner.

Le Gallo-Romain baissa la tête et poussa un profond soupir.

Comme la reine interrogeait avec stupéfaction les yeux de son époux, celui-ci dit d'un ton dégagé :

— Ce n'est rien, ma chère Clotilde. Aurélien a des ennemis qui le menacent. Il voudrait, en partant, se soustraire à leurs coups; mais il se trompe, il n'y a plus de danger; j'ai pour jamais réduit ces ennemis à l'impuissance.

Et se tournant vers le Gallo-Romain, il lui dit:

— Aurélien, il faut que tu restes ici; c'est impossible autrement. Je ne puis, durant mon absence, confier à personne autre qu'à toi mon épouse chrétienne et mon fils. Tu sais que beaucoup d'*edelingen* et de guerriers ne lui sont pas sympathiques; il faut qu'il demeure ici quelqu'un qui ait assez d'intelligence et de puissance pour la protéger, ne fût-ce que contre les monstres imaginaires dont tu parles. Et d'ailleurs, si je t'accordais la permission que tu me demandes, comment seraient administrées les affaires du royaume? Tu as en main la haute direction de tout, tu es la cheville ouvrière de tous les services publics. Personne ne peut te remplacer pour cela; ton absence jetterait le désordre partout. Il faut te soumettre avec confiance à la nécessité... Pourquoi ne crois-tu pas à ma parole? Tu n'as rien à craindre, te dis-je; tout danger est passé.

En ce moment, le comte du palais, Sigebald, entra dans la salle et dit au roi que le grand sacrificateur venait d'arriver au palais et demandait à pouvoir l'entretenir seul pendant quelques instants.

— L'heure est singulièrement choisie, répondit le prince... Va dire à Ramold qu'il reste au palais jusqu'à demain matin; je le verrai avant mon départ.

— Maintenant, Aurélien, dit Clotilde d'un ton sup-

pliant, croyez ce que le roi vous dit et chassez de votre esprit des idées qu'on ne peut comprendre. Vous savez combien votre société m'est agréable; elle a été si longtemps mon unique consolation, que je ne puis plus m'en passer et que je serais doublement malheureuse si, vous aussi, vous alliez me quitter. Vous resterez avec moi, n'est-ce pas, mon ami?

Le visage du roi s'assombrit comme si une pensée inquiétante lui passait par la tête.

Cette émotion n'échappa pas à Aurélien; il se leva tout à coup et, levant les mains au ciel, il s'écria avec une sorte d'effroi :

— Mon Dieu! à quelle épreuve vous soumettez votre faible serviteur! Oh! si je pouvais parler!

Sigebald rentra dans la chambre et dit au roi :

— Seigneur, le grand sacrificateur assure que ce qu'il a à vous communiquer ne souffre aucun retard. Il insiste pour obtenir une audience immédiate.

— Eh bien, introduis-le dans l'antichambre; je vais aller l'y rejoindre, répondit le prince en se levant.

— Tu es fatiguée, ma chère Clotilde, dit-il à la reine. Demain il faudra te lever de bonne heure pour que je puisse encore te voir avant mon départ. Va te reposer; car, bien que le message du sacrificateur n'ait probablement pas grande importance, cela peut me retenir quelque temps. Bonne nuit, Clotilde!

La reine avait quitté son siége; Clovis déposa un doux baiser sur les lèvres de son enfant endormi et quitta la salle.

Aurélien le suivit; mais il s'éloigna en adressant au

roi un triste salut, dès qu'ils furent dans le corridor.

Le prince se rendit à la salle qui donnait sur le *Forum;* le grand sacrificateur l'y attendait.

— Je vous salue, Ramold, dit-il en entrant. Votre venue en ces lieux doit avoir un motif bien grave, pour que vous quittiez le lieu sacré à cette heure pour me parler encore avant mon départ. Vous venez probablement me prier de vous laisser ici; mais c'est impossible : votre présence est nécessaire à l'armée; elle donne aux guerriers confiance en la faveur des ases.

— Plût au tout-puissant Odin qu'une raison d'aussi peu d'importance m'eût appelé ici! dit le sacrificateur en soupirant et en levant les yeux au ciel. Non, c'est autre chose qui m'amène : c'est un devoir dont l'accomplissement m'effraye. O roi! comment vous faire cette terrible révélation?

— Les Allemans auraient-ils déjà battu mes alliés, les Ripuaires? demanda le prince alarmé.

— Oh! il faut que je brise votre cœur! Roi, on a creusé autour de vous un abîme, un abîme de déshonneur et d'odieuse fourberie.

— Asseyez-vous et parlez clairement! dit le roi d'un ton bref et menaçant. Il me semble que votre bouche va se souiller d'une calomnie. Prenez garde, Ramold!

— Comment sauriez-vous, seigneur roi, ce que j'ai à vous dire, puisque c'est un secret qu'il est impossible que vous ayez surpris.

— Ah! s'écria le prince avec une amère ironie, vous êtes donc aussi de ceux qui cherchent à empoisonner ma vie?

— Moi, seigneur roi? vous ai-je jamais donné des motifs d'avoir de moi pareille idée? Je suis profondément affligé de rencontrer un semblable accueil, alors que je quitte le lieu sacré à cette heure, mû par le seul sentiment de mon respect et de mon dévouement pour vous, notre souverain bien-aimé!

— Par rien autre? demanda Clovis d'un ton incrédule.

— Peut-être aussi la gloire de notre nation, seigneur roi; peut-être encore la crainte du juste courroux des ases.

— Laisse ces détours, Ramold, dit Clovis avec fermeté. De qui viens-tu me parler? de la reine et d'Aurélien, n'est-ce pas?

— En effet. Sauriez-vous quelque chose de cet affreux secret? s'écria le prêtre avec une surprise affectée.

— Ce secret, Ramold! Tu me fais hausser les épaules de pitié. Un secret? Ne viens-tu pas me répéter les bruits qu'une langue aussi lâche que calomnieuse a répandus parmi les guerriers contre la reine, parce qu'elle est chrétienne? Je veux bien te le pardonner, Ramold; ta haute dignité me défend de croire que tu prennes part de propos délibéré à ces misérables tentatives. Moi-même j'y ai été trompé; mais il m'est démontré aujourd'hui que j'ai trop facilement prêté l'oreille à une infâme tromperie. Inutile que tu ailles plus loin; je te remercie de ta sollicitude pour la conservation de mon honneur. Si tu n'as rien autre à me dire, tu peux t'en aller en paix... et avec la certitude qu'après la guerre j'arracherai les langues qui ont osé lancer le venin de leur haine jusque sur le trône du roi.

— Vos menaces ne peuvent s'adresser à moi, seigneur roi; je connaissais depuis longtemps les bruits dont vous me parlez, et ils m'indignaient tellement, qu'il y a quelques semaines, j'ai expulsé honteusement du lieu sacré deux scaldes, parce que j'avais surpris dans leur bouche des paroles injurieuses pour la reine. Je croyais aussi alors qu'une basse haine et une lâche envie étaient l'unique source de ces bruits odieux; mais, maintenant...

— Maintenant! répéta le roi avec une colère croissante. Que veux-tu dire?

— Que j'ai des preuves, des preuves évidentes, matérielles et palpables.

— De quoi?

— De l'infidélité de la reine.

Clovis bondit de son siége comme s'il eût reçu un coup douloureux; il regarda le sacrificateur d'un œil égaré, et dit d'une voix sombre :

— Ah! je tiens donc enfin en mon pouvoir l'un de ces serpents! Ce qu'aucune bouche n'osait balbutier distinctement, ta bouche l'a nettement affirmé comme une vérité. Ramold, je suis fâché que tu habites aussi près de l'autel d'Odin, mais tu ne quitteras plus cette salle, aussi vrai que je vis! Tu es prêtre et sacrificateur, mais l'infamie de ton langage, le venin que tu baves, t'a ôté aux yeux des ases et aux miens ton caractère sacré. Vois-tu là-bas ma hache? Elle tressaille, altérée de sang; elle sent qu'une victime est tout près!

Le sacrificateur, épouvanté, dit d'une voix suppliante :

— Mais, seigneur roi, vous ne me condamnerez pas,

du moins, sans m'avoir entendu jusqu'au bout. Comment la vérité pourrait-elle jamais se manifester, si on l'arrêtait par un coup de hache dans la bouche de qui veut l'énoncer?

— Oh! je t'écouterai! dit le roi amèrement. Je veux connaître ces preuves, ne fût-ce que pour savoir jusqu'où ose aller la fausseté et la perfidie. Parle! tu vois bien, je suis prêt; je t'écoute... avec calme... avec patience... avec tranquillité...

Peut-être le roi s'imaginait-il être calme et tranquille en effet; cependant il tremblait et son visage était d'une pâleur mortelle.

— Promettez-moi, seigneur roi, dit le sacrificateur, que vous contiendrez votre indignation et votre courroux jusqu'à ce que je vous aie fourni les preuves complétement. Ce que j'ai à vous apprendre ne peut se dire en un mot, et, pour en bien juger, il faut connaître tout.

— Eh bien! les preuves? les preuves? murmura Clovis, en proie à un trouble profond. Je t'écouterai, te dis-je!

— Écoutez donc, seigneur roi. Vous partez demain pour l'armée; vous laissez ici votre épouse, et avec elle le Gallo-Romain...

— Et tu crois, s'écria involontairement Clovis, tu crois qu'Aurélien est heureux que je le fasse rester à Soissons? Il me supplie en pleurant de lui permettre de me suivre?

Un léger sourire parut sur le visage du sacrificateur qui reprit :

— Mais s'il vous demandait avec larmes de le laisser

à Soissons, ne se trahirait-il pas? Croyez-vous que l'imposture, pour tromper, recoure à la vérité? Peu importe, d'ailleurs : vous jugerez... Vous croyez, seigneur, que la reine gémira de votre éloignement; que le Gallo-Romain, ami fidèle comme il feint de l'être, lui parlera de vous... Comment l'âme de l'homme peut-elle renfermer tant de perversité! Demain, à minuit, seigneur roi, vous dormirez à Laon, sous une tente, et vous rêverez de gloire et d'actions héroïques. Où croyez-vous que la reine sera à cette même heure? où croyez-vous que sera Aurélien? Ah! voici le terrible secret de votre déshonneur : tous deux auront fui votre palais pour aller se réunir loin de Soissons, dans l'ombre de la nuit, à l'abri de toute surprise.

Le roi était comme anéanti dans son fauteuil; un violent tremblement l'agitait; il arrêta sur le sacrificateur un regard foudroyant, mais resta muet. Seulement des cris rauques s'échappèrent enfin de ses lèvres :

— Vite! vite! la preuve? ou ma hache!...

— Voici la preuve, répondit Ramold. Vous partirez demain matin, et moi avec vous. Vers le soir, nous quitterons Laon secrètement. A une heure de marche d'ici, se trouve une métairie; c'est là que la reine et Aurélien doivent se rencontrer. Je vous y conduirai. Si vous y voyez de vos propres yeux ce que vous ne voulez pas croire maintenant, agissez en roi qui a à se venger de la plus infâme trahison. Si vous trouvez au contraire que je vous ai trompé, je serai à côté de vous; levez votre hache et fendez-moi la tête. Cette preuve que je vous offre, ne vous semble-t-elle pas au moins suffisante à

voùs faire comprendre que c'est pour vous un impérieux devoir de chercher à savoir qui vous trahit... du Romain qui vous flatte pour vous tromper odieusement, ou du grand prêtre de l'autel sacré d'Odin, qui place sa tête sous votre hache comme gage de la vérité de ce qu'il avance.

Le roi garda longtemps le silence. Sur ces entrefaites, le sacrificateur épiait tous les mouvements de sa physionomie et croyait y lire le présage d'une victoire certaine. La colère rayonnait bien encore dans les yeux du roi, mais il s'y mêlait tant de souffrance que Ramold ne doutait pas que l'âme du roi ne se fût ouverte au soupçon.

Lorsque Clovis redressa enfin la tête, il semblait tout abattu, et ce fut d'une voix presque suppliante qu'il dit :

— Mais, Ramold, c'est impossible. On t'a trompé. Je ne veux pas de ta vie. Pourquoi me pousser à une fatale extrémité?

— Vous conviendrez, seigneur roi, que je dois bien savoir ce que je fais. Si je n'étais pas sûr de la chose, aussi sûr que je le suis que l'œil d'Odin éclaire la terre... comment oserais-je accuser la reine devant vous? Je serais donc venu me livrer ici à une mort infaillible et ignominieuse? Différez votre jugement jusqu'à demain; vous connaîtrez les coupables et vous vous vengerez de ceux qui méritent votre vengeance... Mais, seigneur roi, vous voudrez bien comprendre que si vous déjouiez d'avance le projet du traître, je ne pourrais vous fournir la preuve promise. Pour cela il est nécessaire qu'Auré-

lien reste ici et que vous vous comportiez comme si vous n'aviez pas conçu le moindre soupçon. Ainsi vous acceptez ma proposition?

Clovis se leva de son siége, et, les bras croisés sur la poitrine, se mit à parcourir la salle en murmurant. Il devait être en proie à une lutte douloureuse; car ses gestes étaient saccadés et convulsifs, et les soupirs qui s'échappaient de son sein étaient si déchirants qu'ils inspiraient au sacrificateur lui-même un sentiment de compassion.

Le roi vint s'arrêter devant Ramold, et lui dit d'une voix qu'altérait l'abattement du désespoir :

— Ta proposition? J'irais me glisser comme un voleur dans les ténèbres de la nuit, dans l'espoir de surprendre Clotilde?

— Et si vous la surpreniez en effet? demanda le sacrificateur.

— Ah! s'écria le prince en portant les deux mains à son front, la malédiction des ases pèserait donc sur moi? Non, non, c'est faux! ce n'est que mensonge et calomnie! Je ne ferai pas ce que tu me demandes. Va-t'en; je te donne la vie; ce que tu m'as dit est si inouï, si affreux, si insensé que cela m'ôte la force de me venger de toi...

Le sacrificateur releva la tête avec fierté, et dit d'un ton solennel :

— Vous ne ferez pas ce que je demande de vous, seigneur roi? Ainsi vous resterez aveuglé par l'erreur, insensible au déshonneur et à la honte qui vous frappe? Mais savez-vous bien qu'un prince ne s'appartient pas à

lui-même, que sa gloire et son opprobre sont partagés par le peuple auquel il commande, que cela doit faire frémir d'indignation, de colère les ases eux-mêmes dans le Glansheim de voir leur favori, le roi de leurs serviteurs, se livrer aux railleries de leurs ennemis, les chrétiens! Vous m'accompagnerez, seigneur; un enfant peut fuir la vérité, parce qu'elle l'épouvante... mais, vous, le héros de la race salienne, vous, fils de Mérovée, vous reculeriez pour ne pas acquérir la conviction de l'opprobre dont on souille votre nom? Eh bien, soit! je pars, je vous quitte: mais, seigneur roi, si, plus tard, vous succombez sous le déshonneur, sous le mépris de vos compagnons, souvenez-vous que vous avez accepté et mérité ce malheur, que vous avez bravé les ases qui vous ont offert par moi un moyen de distinguer le vrai du faux... Et, au point de vue de votre propre bonheur, seigneur roi, si vous refusez l'épreuve que je vous propose, quelle tranquillité votre âme peut-elle trouver désormais dans un doute sans issue? Le soupçon n'habitera-t-il pas toujours votre cœur comme un ver rongeur?...

Le sacrificateur s'était déjà éloigné de quelques pas du roi et paraissait vouloir sortir de la salle; mais Clovis se rapprocha de lui, et, le saisissant par le bras, lui dit :

— Eh bien! je tenterai l'épreuve! Demain, je te fendrai la tête, Ramold, et, à la honte de ta famille, je livrerai ton cadavre suspendu à un arbre en pâture aux oiseaux de proie; car ta bouche distille du venin... tu mens!

— Demain, vous saurez à quoi vous en tenir, sei-

gneur roi, répondit le prêtre avec un calme apparent; il me suffit que vous consentiez à ce que je vous ai proposé. Puis-je compter aussi que vous feindrez la tranquillité, que vous vous tairez et que vous laisserez le Gallo-Romain à Soissons?

Le roi tressaillit sous l'effort qu'il fit pour sé contenir; une contraction fébrile courut sur ses traits, et il dit, les lèvres crispées :

— J'agirai comme tu le désires; je serai prudent, très-prudent... car je veux tout savoir maintenant, et me débarrasser d'un seul coup du doute affreux qui me fait mourir. Oh! Ramold, je ne te laisserai pas d'issue; tu n'échapperas pas à ton sort! Va-t'en, maintenant; laisse-moi seul; ta présence m'effraye; mon esprit s'égare; j'étouffe; c'est comme si une montagne pesait sur mon cœur... Va-t'en, te dis-je!

Le sacrificateur s'inclina profondément, murmura un salut à voix basse et sortit de la salle.

Parvenu à la porte, il tourna la tête et contempla, avec la joie du triomphe, le roi qui s'était affaissé sur un siége et couvrait ses yeux de ses mains comme pour cacher ses larmes. Il n'était donc pas aussi convaincu de l'innocence de sa femme qu'il avait feint de l'être, puisqu'il gémissait et pleurait peut-être sous le poids du soupçon qui déchirait son cœur.

Ramold descendit les escaliers et sortit bientôt du palais sur le *Forum;* il regarda autour de lui et se dirigea vers quelqu'un qui se promenait nonchalamment dans les ténèbres.

— Eh bien? demanda celui-ci d'une voix étouffée.

— Tout a réussi, réussi à souhait, répondit le sacrificateur. Il a consenti. Ayez les yeux ouverts, Sigebald. Et s'il arrivait encore quelque chose ce soir, avertissez-nous sur-le-champ.

— Soyez tranquille ; je vais rejoindre le roi et, au besoin, travailler encore au succès.

— A demain donc !

— Adieu !

Ramold disparut dans les ténèbres.

XX

Le roi était parti de bonne heure pour Laon avec la plus grande partie de ses *edelingen*. Il ne restait à Soissons que quelques centaines de guerriers, avec leurs chefs, pour garder le ville et le palais.

Aurélien avait passé toute cette journée à rassembler et à expédier du vin et des vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Depuis le point du jour, il s'était à peine donné le temps nécessaire pour prendre quelque nourriture qu'il s'était fait apporter dans les magasins de vivres mêmes.

Probablement il avait cherché dans le surcroît de travail une raison pour demeurer loin du palais autant que possible. Mais le soir étant tombé depuis longtemps, il lui fallait cependant regagner sa demeure.

Il faisait obscur quand il quitta enfin les munitionnai-

res, et, chancelant de fatigue, s'achemina dans les rues solitaires de Soissons.

Arrivé sur le *Forum* il ralentit peu à peu le pas, et parfois il s'arrêtait, irrésolu, comme s'il se fût approché avec crainte des murs où se trouvait Clotilde.

Tout à coup il tressaillit de saisissement ; une voix mystérieuse avait retenti à son oreille et avait prononcé son nom sur un ton étrange.

Il distingua, comme une ombre noire dans les ténèbres, la forme de celui dont l'apparition imprévue l'avait fait pâlir, et remarqua, à sa tresse flottante, que c'était un guerrier.

— Que veux-tu? lui demanda-t-il.

— Seigneur, répondit l'autre d'une voix presque insaisissable, je risque une démarche qui, dès aujourd'hui, me coûterait la vie si j'étais surpris. Vous êtes imprudent de vous aventurer ainsi seul dans les ténèbres. On a résolu de vous tuer. Je vous le dis, prenez garde à vous... et veillez avec sollicitude sur la reine et sur son fils, car un terrible danger vous menace tous. Ne vous fiez pas aux gardes.

— La reine? son fils?... Qui es-tu? balbutia le Gallo-Romain.

— Silence! murmura le soldat, voici un de mes compagnons qui vient. Adieu! vous ne me connaissez pas.

A ces mots il s'éloigna à pas de loup dans l'obscurité.

Aurélien resta quelques instants comme pétrifié au milieu du *Forum ;* puis il se hâta de gagner le palais et s'en fit ouvrir la porte par le commandant de la garde.

Il jeta un coup d'œil inquisiteur dans le corps de

garde, et y vit, comme d'habitude, quelques hommes dormant la tête appuyée sur la table, tandis que les autres jouaient aux dés ou étaient étendus sur les bancs, immobiles ou inactifs. Il quitta cet endroit, parcourut tous les corridors du palais, et, chemin faisant, plongea un regard dans l'appartement de la reine, qu'il vit de loin assise à côté de Marie. Puis, il descendit dans la cour centrale et prêta l'oreille à toutes les portes, même aux portes des écuries; nulle part il ne remarqua rien d'extraordinaire; tout était calme et tranquille.

Un peu rassuré, il regagna l'avant du palais et entra dans sa chambre, où il se laissa tomber sur un siége en poussant un soupir d'anxiété et de lassitude.

En répétant tristement l'avertissement du soldat, il dit :

— Veillez sur la reine et sur son fils : un terrible danger vous menace tous!.. Qu'est-ce que cela peut signifier? Est-ce la vérité ou n'est-ce qu'une tentative pour nous inquiéter et troubler notre repos? A peine avons-nous vaincu le monstre de la calomnie qu'un nouvel orage se forme sur notre tête! C'est une conjuration qui a pour but unique la perte de la reine, son martyre peut-être. Son fils Clodomir est chrétien; il est donc condamné aussi... Ne vous fiez pas aux gardes, a dit l'inconnu. Ceux qui sont chargés de notre défense seraient donc eux-mêmes les ennemis que nous aurions à redouter? Fuir? Sur un seul avertissement qui peut-être est faux et donné par un traître, je quitterais seul, la nuit et secrètement, ce palais avec la reine? Quel triomphe pour la calomnie! Ah! non, non, si la mort

doit nous frapper, que notre tombe ne soit pas déshonorée par l'apparence d'un crime infâme... Si j'enlevais Clodomir à sa mère et m'enfuyais avec lui auprès du roi? Et elle, princesse chrétienne, que deviendrait-elle donc? Je la laisserais seule en proie aux païens avides de vengeance? Mon Dieu, que faire?

Après être resté quelques instants plongé dans une silencieuse méditation, il reprit d'un ton moins inquiet:

— Je ne remarque rien d'extraordinaire dans le palais; les soldats sous le péristyle attendent tranquillement leur tour de garde; leurs regards ne trahissent pas la moindre agitation. On n'assassine pas une reine sans que le cœur se trouble dans l'attente d'un aussi affreux attentat. Partout on est tranquille; les gens qui ne sont pas encore couchés, vont et viennent sans s'accoster dans l'obscurité; je n'ai entendu personne parler à voix basse. S'il est vrai qu'un danger nous menace, ce n'est pas cette nuit qu'il éclatera. Demain, dès que paraîtra l'aurore, j'irai consulter l'évêque Principius, et me concerter avec lui sur le moyen de faire disparaître la reine et Clodomir, et de les mettre en sûreté jusqu'à ce que le roi lui-même ait parlé.

Il se leva, alla à la muraille et en détacha un ample manteau qu'il jeta sur ses épaules, et dans les plis duquel il s'enveloppa.

— Je succombe presque sous la fatigue, dit-il, peut-être la force me manquera-t-elle pour veiller toute la nuit en plein air.

Il se frotta vivement le front et les yeux, et dit avec résolution :

— Ah! Clotilde, Clodomir, votre vie est menacée, et mes yeux se refuseraient à veiller à votre sûreté? Non, non, dormez en paix; qu'aucun pressentiment fâcheux ne trouble votre repos : Aurélien vous protégera...

Au moment où il se dirigeait vers la porte pour quitter la chambre, il entendit tout à coup sur le *Forum* le bruit du pas d'un cheval qui, lancé au grand galop, se rapprochait de plus en plus du palais, à la porte duquel il finit par s'arrêter.

A peine eût-il eu le temps de se demander ce que pouvait signifier ce message nocturne, que la tenture de la porte se souleva. Le commandant de la garde s'approcha de lui et lui dit :

— Seigneur, il vient d'arriver de la part du roi un messager chargé d'une communication urgente pour vous; il demande à être admis sans retard en votre présence.

— Qu'il vienne! répondit Aurélien.

Le messager parut sur-le-champ. C'était un guerrier; il haletait de fatigue et essuyait la sueur qui couvrait son visage enflammé; sa chevelure était ébouriffée, ses vêtements en désordre et couverts de poussière et de terre.

Tout en cherchant des deux mains dans son pourpoint, il dit, hors d'haleine :

— Une flèche qui quitte l'arc ne m'eût pas dépassé; aussi, je suis brisé et à bout de forces. Le roi, notre seigneur, m'a promis le commandement de cinquante framées, si j'accomplissais ma mission au gré de son désir. Vous attesterez, seigneur, que je n'ai ménagé ni moi ni mon cheval...

En disant ces derniers mots, il tendit au Gallo-Romain un parchemin auquel était suspendu un sceau.

— Voici le message du roi, dit-il.

Aurélien déploya le parchemin, et jeta les yeux sur les caractères runiques qui le couvraient en partie. A peine en eût-il lu quelques mots, qu'un frisson parcourut ses membres, et ses yeux exprimèrent la plus grande surprise. A mesure qu'il poursuivait sa lecture, son émotion devenait plus vive, et bientôt la pâleur de la mort se répandit sur son visage; il tremblait; ses cheveux se dressaient sur sa tête; et, comme si la vie se fût arrêtée en lui, il resta muet et immobile, l'œil fixé sur le fatal écrit, même après l'avoir parcouru pour la seconde fois.

Il se rapprocha de la lumière et considéra le sceau d'un œil vitreux, tandis que ses mains tremblaient comme s'il eût été saisi par la fièvre. Il demeura, pendant un certain temps, la tête penchée, abîmé dans une profonde préoccupation, et cherchant par un douloureux effort à maîtriser son émotion. Puis il se tourna vers le guerrier, et lui dit d'une voix altérée,

— Savez-vous ce que ce message m'annonce?

— Non, seigneur; le roi m'a fait appeler secrètement dans sa tente, par le comte du palais, et m'a confié ce message pour l'apporter à Soissons avec la rapidité de l'éclair. Il ne peut renfermer grand'chose de bon; car là-bas, au camp, cela va mal. Peut-être le roi demande-t-il qu'on lui envoie du secours. S'il en est ainsi, veuillez vous hâter, car ce secours pourrait arriver trop tard.

— Que se passe-t-il donc au camp?

— Je ne le sais pas au juste. Tout un corps a refusé de marcher contre les Allemans; on dit qu'on veut tenir à Laon un champ de Mars pour déposer le roi et élire un autre chef; on parle, on se querelle, on s'excite mutuellement. Lorsque j'ai quitté Laon, les efforts du roi en avaient cependant déjà calmé un grand nombre, et l'on paraissait avoir renoncé à recourir immédiatement aux moyens violents; mais toute l'armée est encore surexcitée. Le pervers Loki sait peut-être seul comment cela finira !

— Et le roi ne t'a chargé de me rien dire de plus?

— Pas un mot.

— Ton nom n'est-il pas Baldéric, et ne fais-tu pas partie de la garde du roi?

Le soldat parut saisi; mais il se remit aussitôt et répondit d'un ton dégagé :

— Je m'étonne, seigneur, que vous connaissiez mon nom. Je me nomme Baldéric, en effet. Ma mission est accomplie; veuillez me permettre de vous quitter; je brûle de prendre un peu de repos.

— C'est bien : tu peux te retirer! répondit Aurélien. Il suivit le soldat d'un œil distrait jusqu'à ce que la tenture de la porte fût retombée derrière lui.

Alors il courut au milieu de la chambre, se plaça près de la lampe, relut le nouveau le contenu du parchemin, et examina le sceau à plusieurs reprises.

— Il n'y a pas de doute possible! dit-il avec désespoir. Ah! le soldat du *Forum* ne me trompait pas. Dès cette nuit, ils devaient envahir le palais et assouvir leur

rage dans le sang des chrétiens... Et les premiers martyrs seraient l'épouse du roi et son innocent enfant!

Il tomba à genoux, et, levant les mains au ciel, il s'écria :

— O Christ! c'est en l'honneur de ton saint nom que nous souffrons. Qu'il m'arrive selon ta paternelle volonté... Mais prends pitié de la seule princesse qui prosterne la couronne royale devant la croix; prends pitié de la situation terrible de l'enfant qui t'a été consacré. Oh! détourne, détourne l'épouvantable catastrophe qui les menace!

Il se releva et demeura longtemps les yeux baissés, et comme réfléchissant sur ce qu'il avait à faire. Enfin, il se dit à lui-même :

— Ne perdons pas de temps! Mais comment obéir à la volonté du roi? Il faut que personne n'en sache rien. Et Marie est là, dans la chambre de la reine! La fille de service aussi! Elles me verraient fuir dans les ténèbres avec l'épouse du roi. C'est impossible... Marie est la fidélité même; il n'y a pas d'autre moyen; qu'elle apprenne donc ce qui nous menace et le terrible message que m'envoie le roi.

En disant ces mots, il se dirigea d'un pas rapide vers la chambre de la reine.

En y entrant, il remarqua que la fille de service, tenant sur ses genoux l'enfant royal endormi, se trouvait auprès de la reine. Cette vue le retint; il feignit de sourire, et montra de loin le parchemin à la reine, en disant avec une émotion mal dissimulée :

— J'ai reçu de bonnes nouvelles de notre seigneur le

roi; mais veuillez prier Madeleine de s'éloigner; je ne puis communiquer ce message qu'à vous seule, Madame.

— Prends l'enfant, Marie, et demeure ici, murmura la reine à l'oreille de la jeune fille.

Dès que son désir fut accompli, et que la fille de service se fût rendue dans l'antichambre, Aurélien ferma soigneusement la tenture de la porte et s'approcha de la reine et de Marie qui épiaient tous ses mouvements avec un étonnement mêlé d'anxiété.

— Ciel! Aurélien, s'écria Clotilde en se levant, vous êtes tout pâle! Est-il arrivé malheur au roi?

— Silence! dit à demi voix le Gallo-Romain en plaçant le doigt sur ses lèvres. Silence et asseyez-vous, Madame. Ce que j'ai à vous apprendre vous frappera peut-être d'une grande terreur; mais, dans la conviction que de votre force d'âme dépend la vie de votre enfant, votre amour maternel saura trouver l'énergie nécessaire pour tenter son salut et le nôtre.

— La vie de mon enfant! répéta Clotilde toute tremblante, en regardant en face le Gallo-Romain.

— Ce n'est qu'un danger, un danger imminent, Madame... Parlez plus bas; une parole imprudente peut être pour nous un arrêt de mort.

Les deux femmes frémirent; leurs regards trahissaient une inexprimable épouvante.

Aurélien secoua la tête avec une douloureuse impatience; il ne savait comment s'expliquer avec les précautions nécessaires pour épargner à la reine une émotion mortelle. Le temps était précieux; chaque instant qui s'écoulait était une perte irréparable.

Tout à coup il se tourna vers la reine, et, tendant les mains vers elle, il dit avec résolution :

— Je vous en conjure, Madame, armez-vous de courage ! Je vous le répète, si vous ne maîtrisez pas votre anxiété, votre terreur, nous sommes tous perdus ! Au nom de votre enfant, dominez votre émotion et restez maîtresse de vous-même. Écoutez, je vais vous lire en latin ce que notre seigneur le roi m'écrit de Laon.

Il prit un siége, s'assit à la table à côté de la reine et lut à demi voix :

« Le roi Clovis à son fidèle ami Aurélien.

« Une affreuse conspiration est ourdie contre la reine, contre mon fils et contre toi. Aujourd'hui, à minuit, des centaines de guerriers doivent envahir le palais pour vous surprendre tous dans votre sommeil et vous mettre à mort. Puisse ce message t'arriver encore à temps. Aurélien, je te confie la vie de ma femme et de mon enfant, puis du palais et de la ville. Sur la route de Laon, à une heure de marche, non loin de l'arbre sacré de Thor, se trouve la métairie de Herbrand. Tu la connais. Tu y trouveras un asile sûr. J'y enverrai une troupe d'hommes dévoués qui vous amèneront à Laon : l'armée est en révolte. Sois tranquille, ce n'est pas sérieux; mais il faut que je demeure ici pour réprimer le mauvais esprit. Aurélien, par amour pour moi, sauve ma femme, sauve mon pauvre Clodomir ! Viens seul, tout à fait seul avec eux; ne te fie à personne, quel qu'il soit; partout il n'y a que perversité et trahison. »

A peine la reine avait-elle entendu la moitié de cette missive, que déjà un cri étouffé d'angoisse s'était échappé

de son sein. Elle avait pris son enfant des bras de Marie et le pressait sur son sein en versant un torrent de larmes. Marie pleurait aussi, et quand Aurélien, ayant fini sa lecture, regarda les deux femmes d'un air interrogateur, il ne reçut pour réponse que des sanglots.

Il garda un instant le silence et dit ensuite :

— Madame, si vous voulez sauver et vous et votre enfant, comprimez votre tristesse; et concertons-nous sur ce que nous avons à faire.

Un douloureux soupir s'échappa des lèvres de la reine. Elle essuya avec effort les larmes qui baignaient ses joues, secoua la tête comme pour se dégager du désespoir qui l'oppressait, et répondit avec une résolution fébrile, en quittant son siége :

— Venez! Fuyons!

— Au nom de Dieu, Madame, asseyez-vous et n'éveillez pas Clodomir, dit le Gallo-Romain d'une voix suppliante. Il importe de réfléchir mûrement avant de partir d'ici. Il faut que personne ne nous voie sortir; car, si les conjurés s'apercevaient de notre fuite, ils nous poursuivraient infailliblement et accompliraient leurs sanguinaires projets. C'est pourquoi nous ne pouvons sortir par la grande porte qui donne sur le *Forum;* toute la garde nous verrait; et qui sait si nos ennemis n'y ont pas placé leurs plus chauds partisans, afin de pouvoir pénétrer cette nuit sans difficulté dans le palais? Reste la petite porte pratiquée dans le mur de la cour centrale; mais le roi en a l'unique clef. Tous ses appartements sont fermés; sans cela je sais où il dépose ordinairement de semblables objets...

La reine désigna une petite table voisine de son lit.

— Dieu! s'écria Aurélien avec joie, les clefs des appartements du roi! c'est notre salut!... Je vais aller chercher la clef de la petite porte, car elle ne se trouve pas parmi celles-ci. Avant de revenir ici, j'irai voir aussi dans la cour si rien ne peut entraver notre fuite. Pendant ce temps, Madame, vous vous préparerez pour ce voyage nocturne; vous mettrez un voile sur votre tête pour qu'on ne puisse voir vos traits; vous vous envelopperez d'un ample manteau pour y cacher Clodomir. Vous, Marie, il faut nous délivrer de la présence de la fille de service. Dites-lui que vous passerez cette nuit dans la chambre de la reine; donnez-lui la clef de votre appartement et ordonnez-lui d'aller se reposer sur votre lit. Cela lui paraîtra étrange, mais n'importe, il le faut. Faites en sorte qu'elle disparaisse. Après cela, vous éteindrez les lumières dans les corridors, comme c'est la coutume, quand le roi va se livrer au repos. Faites cela avec calme, avec prudence, et pressez-vous, sans bruit et sans avoir l'air de vous hâter.

A peine Aurélien était-il sorti de la chambre que Clotilde fondit de nouveau en larmes; elle contempla son enfant avec anxiété et dit d'une voix étouffée par les sanglots :

— Clodomir, pauvre enfant! tu dors tranquillement à cette heure où un danger de mort te menace; tu ne sais pas quelle terrible inquiétude oppresse le cœur de ta mère. Ah! la hache des assassins est suspendue sur ta tête; ils veulent verser ton sang innocent. Que Dieu n'a-t-il donné à ta mère une humble place en ce monde;

tu n'aurais pas un héros pour père; ton berceau ne serait pas orné de couronnes royales; mais aussi ton sommeil ne serait pas troublé par l'éclair meurtrier des glaives, ni par les conspirations de l'envie. La vie de ta mère ne serait pas un éternel martyre !... O mon enfant ! notre sort sur la terre est bien terrible; notre croix est lourde et accablante; mais là-haut, il y a une vie meilleure. Le Christ nous récompensera de ce que nous souffrons ici-bas.

Marie s'était levée et avait pris dans une place voisine un voile et un manteau. En sanglotant tout haut, elle attacha le voile sur la tête de la reine et suspendit le manteau sur ses épaules. Puis elle s'éloigna en essuyant soigneusement ses larmes et sortit de la chambre pour s'acquitter de la mission dont elle était chargée.

Clotilde, le sein palpitant, avait les yeux fixés sur Clodomir endormi; de temps en temps un frisson convulsif parcourait son corps et son regard prenait une expression d'effroi comme si elle avait vu les assassins s'approcher pour tuer l'enfant sur ses genoux. Peu à peu cependant sa physionomie se calma et n'accusa plus qu'un douloureux abattement.

— C'est donc là le bonheur que j'avais rêvé! dit-elle enfin en soupirant. Être aimée par le plus beau des hommes, par le prince le plus illustre, et vivre dans son intimité! Ah! raillerie amère! Durant trois mois la privation de cette intimité a rongé mon cœur comme un serpent! J'ai été abattue, anéantie par son aversion, par sa haine... Porter une couronne? Ah! la couronne est un cercle de feu qui étreint le front à le briser et con-

sume le cerveau... Être princesse souveraine? Et devoir fuir son palais au milieu des ténèbres de la nuit, devoir craindre qu'un œil humain ne reconnaisse mes traits! Oh! mon Dieu! voilà sur mes genoux ce prince, ce roi chrétien, et là, dehors, l'attend peut-être la hache qui doit lui ôter la vie!

Elle resta quelques instants, le regard fixe et perdu dans l'espace. Ses larmes semblaient inonder ses joues avec une nouvelle abondance; cependant elles coulaient sans effort et sans secousse. Clotilde leva lentement les yeux au ciel et dit d'un ton rêveur :

— Il y avait à Jérusalem une femme, la reine de tous les princes de la terre; elle avait un fils, un dieu qui s'était fait homme pour notre délivrance... Et elle aussi, la sainte mère, vit des glaives se lever sur la tête de son fils; elle aussi dut s'enfuir pendant la nuit, la sueur de l'épouvante sur le front, et dérobant, à travers les ténèbres, son enfant aux poursuites des assassins... Elle était l'élue du Seigneur; elle est au-dessus de toutes les créatures de la terre et du ciel; son fils était le Christ même...

Et courbant la tête avec résignation, elle ajouta :

— Et moi, que suis-je? Une pauvre femme, une humble pécheresse; mon enfant est un fils d'Adam, né avec la tache originelle du premier péché...

Cette méditation sembla lui avoir rendu quelque courage; car le regard qu'elle jeta sur son enfant était plus limpide et sa physionomie exprimait une soumission douloureuse encore, mais calme et résignée.

Marie entra dans la chambre, s'affaissa sur un siége à

côté de la reine et se remit à pleurer en disant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Ah ! Madame, vous êtes bien malheureuse en ce monde ! Depuis que je vous sers et que je suis votre compagne, je n'ai rien vu encore que souffrances, poison, calomnie, assassins ! Votre chemin ici-bas est semé de ronces ; oh ! oui, vous êtes bien malheureuse !... Et maintenant il vous faut, à travers mille périls, fuir avec votre enfant la hache des meurtriers. Oh ! je tremble ! l'effroi glace le sang dans mes veines. Si on vous surprenait dans votre évasion !... Dieu !... je n'ose y songer !...

— Ne tremble pas ainsi, répondit la reine avec résignation ; c'est vrai, le Seigneur qui règne au ciel a versé beaucoup de fiel dans la coupe de ma vie ; mais il me reste la consolation que je vide ce calice en l'honneur du Christ, notre Sauveur. S'il nous appelle aujourd'hui à lui, je monterai avec mon enfant jusqu'à son trône ; et j'ose espérer que, dans sa miséricorde, il ne nous refusera pas la couronne du martyre... Mais, Marie, où est donc Aurélien ?

— Je l'ignore, Madame ; il y a si longtemps qu'il est parti. Ah ! j'ai peur ! s'il lui était arrivé quelque chose ? si déjà on l'avait...

Un léger bruit de pas dans l'escalier la fit tressaillir avec effroi ; la reine, saisie par le mouvement de la jeune fille, cacha son enfant sous son manteau. Les deux femmes étaient pâles comme la mort et fixaient vers la porte des regards effarés.

Un profond soupir de soulagement s'échappa de leur

affaissa, porta les deux mains à son visage et s'écria d'une voix déchirante :

— Adieu!... adieu!... je prierai Dieu qu'il vous protége!

— Venez! venez, dit Aurélien à la reine, fermez mieux votre manteau et couvrez entièrement votre visage. Suivez-moi, sans bruit, d'un pas léger, pour que les planches ne craquent pas sous nos pieds. Il fait très-obscur dehors; le ciel favorise notre fuite. Plus une plainte, avant que nous soyons hors du palais.

Ils sortirent de la chambre et se glissèrent lentement dans le sombre corridor.

Clotilde avait trop espéré de ses forces. Maintenant qu'elle courait un véritable danger et qu'à tout instant un œil d'espion pouvait la découvrir, maintenant qu'elle devait voir dans tout homme qui s'offrirait à elle un assassin prêt à lui arracher son enfant, elle chancelait sur ses jambes et était sur le point de s'évanouir. Quand, malgré les précautions qu'ils prenaient, elle et son compagnon, les planches craquaient sous leurs pas, le sang se glaçait dans ses veines. Le moindre bruit la faisait trembler, et même les ténèbres indistinctes prenaient pour elle, dans le lointain, des formes menaçantes.

Aurélien, bien qu'il puisât plus de courage et d'énergie dans la mission qui lui était confiée et dans son dévouement sans bornes, n'était pas moins ému que la reine. Il ne songeait pas à sa propre vie; depuis longtemps il avait oublié qu'elle était comprise dans la même sentence que celle des êtres qu'il aimait; et s'il frissonnait aussi au moindre bruit qui frappait ses oreilles, il

ne redoutait que le danger qui menaçait l'épouse et le fils de Clovis.

Ils atteignirent la cour centrale sans rencontrer personne, et se glissaient le long du mur du nord, lorsqu'Aurélien s'arrêta soudain, comme s'il eût été frappé d'un coup imprévu. La reine l'avait saisi par le bras et il la sentait toute tremblante et presque défaillante se suspendre et se retenir à son manteau.

Contre le mur, de l'autre côté de la cour, se tenait une forme noire; le Gallo-Romain crut voir, sur ce point, le peu de lumière que recèle la nuit, se refléter comme une étincelle sur de l'acier... C'était problement un espion placé là, par les conjurés, pour entraver leur fuite. Que faire? Retourner sur ses pas? c'était impossible! avancer, c'était se trahir.

Au moment où cette réflexion traversait comme un éclair l'esprit d'Aurélien, il vit tout à coup la forme noire et l'étincelle lumineuse de l'acier quitter leur première position et traverser la cour en s'approchant d'eux. Au grand effroi de la reine, le Gallo-Romain tira une hache de dessous son manteau et lui murmura à l'oreille :

— C'est un ennemi; mais il est seul. Soyez tranquille, je le tuerai; nous échapperons!

La reine s'appuya de la main contre le mur, et Aurélien se plaça devant elle, étreignant sa hache d'une main convulsive et prêt à défendre la vie de sa souveraine, si on la menaçait.

Le guerrier fut peut-être lui-même effrayé par la hache qu'il put distinguer en passant; peut-être aussi avait-il

reconnu la reine et Aurélien, car il s'éloigna précipitamment dans la direction du portail principal, où se trouvait le corps de garde.

Le Gallo-Romain s'était baissé jusqu'à terre pour suivre l'ombre du regard. A peine était-elle hors de portée de sa vue qu'il cacha sa hache, prit la reine par le bras, et, la soutenant autant que possible dans sa marche, il lui dit d'une voix étouffée :

— Rassemblez toutes vos forces! hâtons-nous! hâtons-nous!

A ces mots, il l'entraîna à travers la cour jusqu'à la petite porte, qu'il ouvrit heureusement sans peine. Ils étaient dans la rue et en plein air. Un soupir s'échappa du sein de la reine, et, comme si ce premier succès lui eût rendu des forces et du courage, elle parut vouloir se sauver en courant et s'efforça à son tour de faire presser le pas à Aurélien.

Mais le Gallo-Romain résista à son impatience et s'achemina d'un pas rapide, il est vrai, mais sans précipitation apparente, à travers les rues de la ville. Plus d'une fois encore il avait saisi sa hache dans les ténèbres et s'était préparé à la défense; car, quelque calmes et solitaires que fussent les rues, on entendait de temps en temps, au loin, le bruit des pas d'un passant attardé. Mais tous poursuivaient leur route sans prendre garde aux fugitifs, et disparaissaient dans l'une ou l'autre rue.

Ils étaient parvenus ainsi, avec de mortelles angoisses et d'indicibles terreurs, non loin de la porte par laquelle ils devaient gagner la campagne; mais tout à coup le Gallo-Romain poussa un étrange cri d'alarme.

laquelle il fit connaître qu'il désirait parler au commandant du poste.

En entrant dans le corps de garde, il reconnut le commandant et lui dit :

— Seigneur Ludger, veuillez me faire ouvrir la porte; je dois sortir de la ville pour le service du roi.

Sans témoigner le moindre étonnement, Ludger se leva de la table devant laquelle il était assis, prit la clef et une lanterne, et alla vers la porte qui grinça bientôt sur ses gonds.

Cependant, quand Aurélien se présenta avec une femme pour sortir, Ludger dirigea avec curiosité la lumière sur l'inconnue et dit en riant :

— Ah! ah! seigneur, vous ne faites pas seul votre voyage nocturne! Ne peut-on pas voir un peu le visage de la belle?

A ces mots, il porta la main au voile de la reine et allait le soulever; mais Aurélien le saisit par le bras et lui dit d'une voix brusque et altérée :

— Sur votre vie, respectez le secret du roi!

— Ah! c'est le secret du roi? je ne le savais pas, murmura Ludger. Pardonnez-moi mon étourderie et allez en paix.

— Mon Dieu, je sens la mort dans mon cœur! dit la reine en gémissant, quand ils eurent fait quelques pas hors de la porte. Et je suis pourtant bien contente, bien heureuse! Oh! Aurélien, nous sommes sauvés! mon enfant est sauvé!

— Silence! silence! hâtons-nous; nous ne sommes pas encore assez loin de l'ennemi! répondit Aurélien en for-

çant presque la reine à courir et en l'entraînant du grand chemin dans un sentier latéral.

Quand ils eurent marché pendant un quart d'heure dans cette direction, Aurélien ralentit le pas, et dit à Clotilde :

— Marchons un peu plus lentement, Madame ; personne ne viendra nous chercher dans cette direction... Je suis fatigué, épuisé ; mais cependant il me restera encore assez de forces pour atteindre la ferme de Herbrand. Et vous, comment vous trouvez-vous ? Voulez-vous que je porte Clodomir ?

— Je vais bien, répondit la reine ; je me sens forte, et je remercie Dieu de sa miséricorde.

Aurélien se plaça à côté d'elle et resta longtemps muet. Sa marche était chancelante, et il trébuchait parfois dans le chemin inégal. De temps en temps, il lui échappait un soupir de lassitude ou de souffrance.

La reine lui demanda d'un ton de compassion :

— Aurélien, mon excellent ami, vous souffrez cruellement pour nous, n'est-ce pas ? Dieu vous en récompensera.

— Madame, dit le Gallo-Romain, je vois surgir sous mes yeux tous mes vœux d'autrefois, mes espérances, ce but suprême à atteindre que mon père m'a légué à son lit de mort. Je souffre non-seulement de l'infortune qui vous accable, mais aussi du cruel désenchantement du bonheur perdu. Qui l'eût jamais pensé ? Ah ! que mes rêves étaient téméraires ! Clovis devait s'élever au-dessus de tous les princes de la terre ; il devait s'asseoir à l'ombre de la croix, et de là, comme un domina-

teur suprême, commander au monde occidental; la lumière d'en haut devait un jour descendre dans son cœur; lui, l'invincible guerrier, l'illustre héros devait un jour fléchir le genou devant le Christ... et, suivant son exemple, les peuples divisés et ennemis devaient se réunir dans la vraie foi, et se confondre dans une fraternelle union. Vous, Madame, vous l'épouse chrétienne que Dieu lui a donnée, vous deviez trouver dans son amour la force de coopérer à ce grand résultat et de préparer à ses fils le plus magnifique avenir; et le ciel, en récompense, devait vous combler de toutes les faveurs qui rendent la vie belle et douce... Hélas! combien nous nous sommes trompés! Comme le destin, dans son implacable cruauté, s'est raillé de notre espoir! Clovis doit lutter contre sa propre armée au moment où une formidable avalanche de peuples menace de l'écraser; les païens se réjouissent de leur futur triomphe; Dieu permet que la croix soit teinte encore une fois du sang des chrétiens, que les ténèbres de l'idolâtrie et de la sauvage ignorance se répandent sur la terre. Vous, Madame, qui méritez tant d'être heureuse, vous êtes chassée de votre palais; il vous faut fuir la nuit, à pied comme une esclave, avec le fils de Clovis, la mort la plus affreuse! Ah! mon cœur se brise; je courbe la tête sous la condamnation qui pèse sur nous; je tremble et je sens la dernière étincelle de confiance s'éteindre en moi... Nos aspirations étaient trop orgueilleuses; le Christ nous a peut-être abandonnés?

La reine avait entendu ces plaintes sans y mêler une seule parole. Elle dit alors d'un ton dont la sérénité frappa d'étonnement le Gallo-Romain :

— Aurélien, votre dévouement sans bornes à Clovis et à sa famille vous égare ; votre compassion pour nos malheurs vous fait pécher contre le Seigneur notre Dieu. Quand le ciel nous a-t-il abandonnés? Si, pour des motifs secrets, il a permis que mon époux se détournât de moi et parût me haïr, ne m'a-t-il pas rendu cet époux aussi aimant qu'autrefois? S'il a permis que la hache des assassins se levât sur la tête de mon fils, ne nous a-t-il pas guidés visiblement et comme par la main à travers tous les dangers? Qui croyez-vous qui ait envoyé à mon enfant ce sommeil que rien ne trouble et qui nous sauve? Dites, n'est-ce pas évidemment le secours de Dieu qui a protégé notre fuite?

— C'est vrai, Madame, balbutia Aurélien; mais la venue des Allemans?

— La venue des Allemans? répéta la reine. Qui peut sonder les décrets du Seigneur? Si l'invasion d'outre-Rhin était le dernier effort du paganisme expirant?

— Mais, Madame, leurs hordes sont si fortes et si nombreuses!

— Croyez-vous donc, Aurélien, que le nombre fasse quelque chose dans la balance de Dieu? S'il était décidé là-haut que l'épée de Clovis doit triompher de milliers et de milliers d'ennemis, quelle puissance sur la terre pourrait retarder, ne fût-ce que d'un instant, l'accomplissement de la volonté du Seigneur?

— Ah! j'admire votre courage et l'énergie de votre foi, dit le Gallo-Romain en soupirant. Ce que Dieu veut doit s'accomplir; mais mon cœur oppressé ne trouve plus d'espoir que dans un secours surnaturel. L'avenir



m'apparaît si sombre, si menaçant, que mon âme s'abandonne au désespoir. Je ferai mon devoir jusqu'à la fin, sinon avec courage, du moins avec résignation...

— Voyez-vous, Aurélien, dit la reine d'une voix douce, aussi longtemps que j'ai eu à craindre pour mon enfant, j'ai tremblé de tous mes membres. J'étais folle d'inquiétude et je ne voyais aussi sous mes yeux égarés que malheurs et désastres... Maintenant, mon enfant est sauvé... sauvé par l'intervention évidente de Dieu. Mon âme s'élève jusqu'au trône du haut duquel le Christ nous contemple; j'épanche à ses pieds la reconnaissance qui déborde de mon cœur de mère, et je m'écrie vers lui d'un ton de prière : « Miséricordieux Sauveur, vous avez souvent et cruellement éprouvé votre servante; mais cependant chaque fois votre main généreuse a versé un baume bienfaisant sur ses blessures. Ah! frappez-moi, ne m'épargnez point; mes souffrances me donnent l'espoir qu'un jour je mériterai la plus haute des récompenses! » Et quelle est, croyez-vous, Aurélien, la récompense dans laquelle je mette mon espoir?

— Le triomphe de Clovis sur les Allemans?

— Non, la conversion de Clovis à la foi chrétienne!

— C'est impossible, Madame!... Silence! j'entends quelque chose!

Il retint la reine, montra du doigt au loin, et murmura avec effroi :

— Voyez, là-bas, près de ces buissons, deux ombres noires! Elles s'éloignent... Non, l'une d'elles vient à nous... Peut-être sont-ce des gens qui nous attendent;

car la métairie de Herbrand n'est pas loin. Tenez-vous derrière moi.

Ils attendirent, immobiles, jusqu'à ce que l'ombre fût près d'eux, et d'un ton mystérieux :

— Seigneur Aurélien, est-ce vous ?

— C'est moi. Que me voulez-vous? demanda le Gallo-Romain.

— Je viens à votre rencontre, répondit l'autre, pour vous conduire à l'endroit où doit vous trouver la garde du roi. Ayez pleine confiance en moi et soyez tranquille ; vous n'avez rien à craindre ici. Vous me connaissez, seigneur Aurélien, je suis Rodulphe, le scalde.

La reine et le Gallo-Romain suivirent leur guide jusqu'à la métairie indiquée. Ils furent introduits dans une pièce où une unique lampe de terre cuite répandait une lueur douteuse. Il s'y trouvait deux ou trois siéges, une table et un lit fermé par des rideaux.

A peine étaient-ils assis, qu'Aurélien tira de sa poche le message du roi et se mit à examiner et à scruter avec une muette angoisse le parchemin et le sceau. La présence d'un prêtre païen lui inspirait des soupçons; cependant l'écriture et le sceau lui parurent venir incontestablement du roi. Le Gallo-Romain, en proie à une douloureuse incertitude, appuya la tête sur ses mains, tandis que la reine réveillait son enfant et priait Rodulphe de lui procurer un peu de lait.

Le scalde quitta la chambre et sortit de la métairie... Il gagna un sombre recoin du jardin où deux personnes l'attendaient dans l'ombre.

Il murmura d'une voix contenue :

— Ils sont tombés dans le piége! Toi, Werbald, monte à cheval et vole au-devant de Ramold. Tu connais le signal : tu dois crier : « Bon voyage et triomphe ! » Et vous, Lutgarde, allez à la cave et voyez à trouver du lait : la femme aux cheveux noirs veut faire boire son petit chrétien. Il faut que je reste à la porte pour voir si parfois l'envie ne leur prendra pas de sortir du filet. Hâtez-vous, j'attendrai que vous soyez de retour de la cave...

Les trois ombres se séparèrent et disparurent dans des directions différentes... On entendit bientôt le bruit sourd du pas d'un cheval qui s'éloignait au grand galop à travers le taillis.

XXI

Il n'était pas loin de minuit, alors qu'une cinquantaine d'*edelingen* chevauchaient dans les ténèbres sur la chaussée qui menait de Laon à Soissons.

Clovis se trouvait à la tête de ce détachement; le grand sacrificateur Ramold le suivait sur un char.

Comme le roi, depuis le départ de Laon, était resté muet et avait même laissé sans réponse une respectueuse question du chef de l'escorte, aucun des *edelingen* n'osait échanger une parole avec ses compagnons. Sauf le piétinement sourd des chevaux sur le chemin de terre et le craquement monotone du chariot, aucun bruit ne trahissait en ce lieu la présence d'êtres vivants : on eût dit qu'hommes et animaux, dans cette lugubre expédition nocturne, retenaient leur haleine, et se glissaient à pas comptés pour surprendre un ennemi ou pour commettre un crime.

Clovis penchait la tête sous le poids des pensées qui l'accablaient. Si quelqu'un eût pu voir ses traits dans les ténèbres, il eût reculé d'effroi avec la conviction qu'une épouvantable tempête bouleversait l'âme du roi; car parfois un sinistre et menaçant éclair brillait dans ses yeux, et sur ses lèvres se dessinait en contractions convulsives un ardent désir de vengeance; puis sa physionomie se détendait, et sa tête s'affaissait plus profondément sur sa poitrine; son visage devenait glacial et immobile, comme si tout sentiment l'eût abandonné. Quelquefois aussi un cri rauque et étouffé s'échappait de sa gorge, tandis qu'il portait la main à son épée avec une fébrile énergie...

Horrible combat que celui qui se livrait en ce moment dans le cœur de Clovis ! Son mystérieux voyage devait le conduire en un lieu où on lui ferait voir de ses propres yeux que ce n'était pas à tort qu'on avait accusé la reine d'infidélité, et qu'Aurélien ne le cédait au serpent ni pour le venin ni pour la perversité !

Ainsi c'en serait fait de son bonheur, de sa tranquillité, de son avenir sur la terre; car, si l'épouse qu'il avait tant aimée que, pour lui plaire, il avait fait à ses ases eux-mêmes une sanglante injure, dont l'amour et la fidélité lui étaient devenus nécessaires pour qu'il ne détestât pas la vie; si elle, la mère de son fils, avait pu se rendre coupable d'une aussi infâme trahison, qu'est-ce qui pouvait remplir dans le cœur du malheureux roi la place d'où son plus cher sentiment avait été arraché avec une cruelle violence? Si Aurélien, son ami, son frère, l'âme de son âme, pouvait commettre envers lui

la plus odieuse félonie et ne reculait pas devant la conviction que ce parjure de l'amitié devait le faire mourir lui, Clovis, de douleur et de honte, en qui le prince infortuné pouvait-il encore avoir foi désormais? Que pouvait être encore la vie pour lui? A quoi bon les actions héroïques, les glorieux faits d'armes, les victoires remportées? A quoi bon la couronne et le sceptre, quand, sur le champ de bataille, sur le trône, dans le monde entier, on se trouve comme dans une morne solitude, avec un cœur vide et désenchanté?

Alors la pensée du roi se révoltait contre le soupçon qui le torturait. Ce qu'on assurait devoir lui prouver était impossible, pensait-il. Même les hommes, portés au mal par leur nature, ne pouvaient pousser aussi loin la dissimulation : il fallait être plus accoutumé au crime, pour savoir cacher pendant de longues années ses odieux projets sous le manteau de la vertu la plus généreuse et de la loyauté la plus pure. Toute la vie de Clotilde et d'Aurélien n'était-elle pas un constant témoignage d'amour et de dévouement pour lui? Et que leur opposait-on? De vaines paroles, de faux bruits, des calomnies... Mais maintenant pourtant on voulait lui donner des preuves irrécusables... Et peut-être! Qui pouvait le savoir? L'accusateur Ramold avait donné sa tête en gage de la vérité de ses imputations contre la reine; il était dans la suite du roi, tranquillement assis sur son char, et il savait qu'il subirait infailliblement cette nuit une mort cruelle, s'il manquait la moindre chose à la preuve qu'il s'était engagé à fournir. Ce n'est pas avec ce calme, avec cette confiance qu'on marche à sa fin, et

à la fin la plus ignominieuse. Ramold devait donc être convaincu qu'il pouvait donner au roi la preuve promise, et que par conséquent il n'avait pas à craindre sa hache vengeresse.

Ce fut après des réflexions de ce genre que Clovis porta la main à son épée, et se prit à trembler de fureur et de désespoir; car tout lui disait que, quelle que fût l'issue de son voyage, il verserait du sang cette nuit-là. Si l'accusation était justifiée, il fendrait la tête à la reine et à Aurélien, et foulerait aux pieds leurs cadavres; si au contraire l'imputation de Ramold se trouvait n'être pas fondée, il arracherait le cœur de la poitrine du calomniateur, et, pour le punir de sa perfidie, le ferait mourir au milieu des plus cruels tourments.

Tout à coup le roi fut troublé dans sa sombre préoccupation par le bruit du galop d'un cheval qui retentissait dans le chemin et paraissait se rapprocher rapidement.

Un *edeling* se détacha du cortége et prit l'avance pour reconnaître le cavalier qui arrivait. A son retour, il dit au roi :

— Seigneur, c'est un guerrier qui, pour cause de maladie, n'a pu partir avec l'armée; il profite de la fraîcheur de la nuit pour aller rejoindre ses camarades à Laon.

Clovis, comme s'il n'eût pas entendu cette explication, donna une secousse à la bride de son cheval et lui fit presser le pas.

Sur ces entrefaites le cavalier inconnu passa à côté du cortége, et cria à pleine voix :

— Bon voyage et triomphe !

Ramold tressaillit de joie sur son char, et murmura :

— Ah ! je respire plus librement; mes craintes n'étaient pas fondées. Nous avons réussi : la hache ne me frappera pas; la femme aux cheveux noirs et le Romain vont mourir.

Après avoir savouré en lui-même la joie du triomphe pendant un certain temps, et s'être réjoui de la perte certaine de la reine et du Gallo-Romain, le grand sacrificateur fit arrêter le char, et dit au prince :

— Seigneur roi, nous sommes au lieu désigné.

Clovis mit pied à terre, confia son cheval à un soldat, et dit aux *edelingen :*

— Seigneurs, attendez-moi dans ce chemin; quoi que vous entendiez, demeurez ici jusqu'à ce que je revienne.

Ramold se mit à marcher devant le roi dans le chemin qui menait à Soissons; tous deux gardèrent le silence jusqu'à ce qu'ils fussent à quelques portées de flèche des *edelingen* et ne pussent plus être vus par eux.

Alors le sacrificateur dit :

— Seigneur roi, veuillez me suivre; il nous faut traverser un bois; les sentiers sont difficiles.

— Je croyais que la métairie de Herbrand était le terme de notre voyage, dit Clovis en maugréant. Pourquoi ce détour? La métairie n'est pas loin de cette chaussée.

— Vous comprenez, seigneur, répondit Ramold, que moi, qui vous ai donné ma tête en gage, je tienne à prendre les précautions nécessaires pour la conserver. Celui qui se rend coupable d'un crime inouï, comme les

perfides que nous allons surprendre, met tout en œuvre pour échapper à une juste vengeance. Ils pourraient avoir placé des espions sur la chaussée et s'évader à la nouvelle de notre venue. Il nous faut traverser le bois; ils ne soupçonneront pas qu'on songe à approcher de la ferme de ce côté... Ce n'est pas plus loin; en moins d'un quart d'heure nous y serons.

Ramold prit un sentier latéral et s'efforça de reconnaître sa route au milieu du bois; le roi le suivit silencieusement.

Après avoir passé pendant quelque temps à travers des buissons et des taillis peu élevés, ils atteignirent un terrain bas où les arbres étaient clair-semés et laissaient entre eux de grands espaces vides.

Clovis marchait d'un pas chancelant dans l'obscurité à côté de son guide. Une mortelle inquiétude oppressait son cœur; plus il approchait de l'endroit où le coup le plus affreux pouvait le frapper, plus son esprit était égaré par la terreur et la honte. La sueur perlait sur son front; ses yeux plongeaient dans les ténèbres avec une farouche fixité, et il voyait surgir sous son regard l'horrible spectacle du malheur qu'il redoutait.

Tout à coup il appuya sur le bras de Ramold sa main qui l'étreignit comme une serre, et il força le prêtre de s'arrêter :

— Qu'Odin me soit en aide ! Qu'avez-vous, seigneur roi? balbutia le sacrificateur avec anxiété.

— Es-tu bien sûr que ta bouche n'ait pas menti ? s'écria le roi d'une voix rauque. Tu n'as pas peur de ma hache, Ramold?

— Seigneur roi, répondit Ramold, pourquoi me faire répéter cela en cet endroit? Ne saurez-vous pas à quoi vous en tenir dans quelques instants? Au nom du sentiment de votre honneur, veuillez vous calmer; l'émotion que vous éprouvez pourrait m'empêcher d'accomplir ma promesse. Vous me frapperiez et feriez retomber sur vous le sang d'un innocent...

— Tu es sûr, bien sûr de ce que tu dis? Tu en es aussi convaincu que de ton existence? répéta le prince.

— J'en suis sûr et convaincu comme de la puissance des ases, répondit Ramold avec un sang-froid affecté.

— Il est implacable! dit le roi en poussant un soupir aussi douloureux que si son cœur se fût brisé dans sa poitrine.

Un instant après, il murmura d'un ton désespéré :

— C'est donc vrai! Clovis, le fils de Chilpéric, le puissant roi des Francs, courbera la tête sous le poids du déshonneur; il rampera, comme la vermine immonde, dans la fange de l'ignominie; il sera condamné à vivre seul en maudissant le jour de sa naissance et en détestant la vie!

En disant ces mots, Clovis s'était remis en marche; le grand sacrificateur lui dit :

— Seigneur roi, je comprends sans peine que vous deviez souffrir horriblement de vous voir trahi d'une façon si cruelle par ceux que vous avez aimés et comblés de faveurs au delà de ce que permettaient et votre propre bonheur et la gloire de nos ases. Sans doute, votre noble cœur lutte et se refuse à croire à une aussi

inconcevable perfidie; car qui en supposerait la possibilité, si on ne lui en faisait toucher du doigt la vérité? Une femme qui, déjà sur l'échafaud, avait placé sa tête sous le glaive du bourreau, une chrétienne, une ennemie de nos ases! Vous la sauvez d'une mort infamante, vous l'élevez sur le trône, vous placez le sceptre dans la main de l'adoratrice de l'ase crucifié, et vous lui permettez de commander aux fils d'Odin... Et elle, en récompense de votre amour, en reconnaissance de vos bienfaits, elle se glisse la nuit hors de son palais et couvre votre nom de déshonneur!.. Un esclave, le fils d'un homme que votre père Chilpéric, au prix du sang des libres Francs, a défendu contre la haine des Romains, un serviteur né pour l'obéissance et l'humilité, vous lui donnez votre amitié, votre faveur; vous le placez sur les marches du trône et le laissez gouverner à votre place les Francs et les Gaulois... Et lui, le fourbe chrétien, il vous vole plus que votre couronne, et fait saigner votre cœur en lui portant une affreuse blessure par la plus lâche et la plus infâme ingratitude!

Le sacrificateur se tut, comme pour mesurer l'effet qu'avaient produit sur l'esprit du roi ses paroles provocatrices. Il entendit la poitrine de Clovis se soulever péniblement, et sa respiration brûlante s'échapper en sifflant de son sein.

Un instant après, le roi dit d'une voix brève :

— Ramold, conseille-moi : ton âme possède assez d'instincts envieux et jaloux, pour être ingénieuse en fait de vengeance. Une mort ordinaire, ce serait une raillerie! Il faut qu'ils souffrent, qu'ils se tordent dans

les douleurs du martyre... Dis, comment les punirai-je à l'égal de leur perversité?

— Je ne comprends pas, seigneur roi, murmura Ramold.

— Ah! tu ne me comprends pas? Hypocrite! ne les hais-tu donc pas autant et plus que moi? Ne sens-je pas comme tu m'enfonces le poignard dans le cœur, et comme tu l'y tournes et retournes pour me jeter en proie à une rage aveugle? C'est inutile pourtant; un volcan couve dans mon cœur; tu frémiras quand il fera explosion.

— Veuillez m'écouter avec calme, seigneur roi, répondit le prêtre d'Odin. Vous me demandez comment on peut punir de vils traîtres en raison de leur perversité? C'est impossible, puisqu'ils n'ont qu'une vie pour expier le crime le plus affreux. Peu importe, néanmoins; votre honneur, votre bonheur et l'avenir de votre race doivent vous inspirer de meilleures pensées.

— Tu laisserais vivre ces serpents? dit le roi avec amertume. Ramold, tu n'es pas franc! Prends garde, il est dangereux de plaisanter.

— Vous ne me comprenez pas, seigneur. Je veux dire qu'à votre place, je me contenterais de rejeter ces serpents de mon chemin, et que je les mettrais d'un seul coup hors d'état de souiller désormais mon nom de leur venin. Quelle que soit leur mort, l'opprobre de leur crime sera enseveli dans la tombe avec leurs cadavres. Alors se rouvre pour vous le plus glorieux et le plus bel avenir. Délivré du bandeau par lequel une coupable séduction vous aveuglait, vous éloignerez de vous

cette lâche race d'esclaves; vous ferez disparaître la croix de la présence des ases, et vous deviendrez par là le grand roi des valeureux rejetons de Mérovée. Vous présenterez votre fils Clodomir à l'autel d'Odin, et l'y ferez asperger du sang fortifiant des victimes. Vos *edelingen*, vos guerriers feront retentir le monde de leurs acclamations reconnaissantes; ils vous vénéreront et vous aimeront comme si vous étiez pour eux l'égal des ases sur la terre. Les Allemans eux-mêmes, qui n'ont pas pris les armes contre vous, mais contre le christianisme qui menace la religion de nos pères, les Allemans, dis-je, viendront au-devant de vous le rameau de la réconciliation en main, et vous prêteront aide contre vos ennemis, si des ennemis osaient encore s'élever contre le tout-puissant chef des Francs. Un tel avenir n'est-il pas magnifique, seigneur roi? Et serait-il acheté trop cher, si vous ne deviez sacrifier pour y atteindre que la menteuse sympathie que vous témoignent les chrétiens, dans l'unique but de placer le gibet de leur ase crucifié au-dessus de l'autel sacré d'Odin?

Clovis laissa l'interpellation du sacrificateur sans réponse, et continua de marcher en silence.

Après quelque temps, Ramold dit d'une voix contenue :

— Seigneur, nous approchons de la métairie de Herbrand. Suivons la lisière des arbres. Soyez calme et prudent; suivez-moi en silence; l'heure de la vengeance est arrivée!

Ramold, suivi de près par Clovis, se glissa à pas de loup le long du bois.

Bientôt ils arrivèrent sur une petite clairière; le sacrificateur dit à l'oreille du roi :

— Voyez! à travers le feuillage sombre brille la lumière de la lampe qui éclaire leur forfait! Tenez-vous prêt à l'œuvre de la justice!

Le roi, obéissant à cette recommandation, détacha sa hache de la ceinture et l'étreignit avec une rage muette.

Tout à coup le sacrificateur l'arrêta, et, montrant au loin dans les ténèbres, il murmura :

— Chut! quelqu'un vient.

En effet, ils virent à quelques pas d'eux une ombre qui s'avançait à pas interrompus et avec précaution. Bientôt ils purent distinguer sa forme; ce semblait être une vieille femme dont l'âge avait courbé le dos.

Quand, après de longues hésitations, elle se fut enfin enhardie à s'approcher tout à fait des deux voyageurs nocturnes, cette femme dit d'une voix rauque :

— Seigneur, je suis votre humble servante. Vous êtes égarés sans doute; je vous remettrai dans le bon chemin. Où désirez-vous aller?

— Nous allions à la métairie de Herbrand, répondit Ramold.

— Par tous les ases! s'écria la vieille femme, à la métairie de Herbrand? Elle est abandonnée : il n'y habite plus personne.

— Et la lumière que nous y voyons?

— Ah! seigneurs, c'est ma petite lampe; je suis une pauvre veuve sans demeure; j'ai un asile sous le toit de la métairie abandonnée jusqu'à ce que Herbrand revienne de la guerre.

Le roi frémissait d'impatience; il repoussa la vieille femme avec un murmure de colère; et, saisissant Ramold par le bras, il l'entraîna en disant :

— Viens, viens, la hache me brûle la main!

Mais à peine avaient-ils fait quelques pas que la vieille femme se jeta au-devant d'eux, et s'efforça de les retenir en étendant les bras et en disant d'une voix suppliante :

— Oh! mes bons seigneurs, au nom d'Odin, n'allez pas à la métairie! Soyez généreux pour une malheureuse veuve : pour satisfaire une fantaisie, vous ne voudriez pas lui ôter le pain de la bouche, n'est-ce pas?

— Arrière! s'écria le roi d'une voix altérée; plus un mot!

— Hommes sans pitié! dit la vieille femme en sanglotant comme si ses joues eussent été baignées de larmes : eh bien, puisqu'il le faut, je vous ferai reculer de respect et de crainte. Vous ne risquerez plus un pas vers la ferme, car, si vous voyiez ce qui s'y passe, votre coup d'œil serait votre arrêt de mort. Écoutez-moi; dans cette ferme abandonnée se trouve le favori du roi, Aurélien, le puissant Romain qui, d'un signe du doigt, peut vous mettre l'épée sur le cou. N'allez pas le surprendre, il se vengerait d'une manière sanglante.

— Taisez-vous; vos efforts pour nous arrêter sont vains, dit le sacrificateur en feignant d'écarter la vieille, et en s'avançant vers la ferme.

Mais la femme les poursuivit en disant :

— Vous ne reculez pas? Téméraires, arrêtez-vous! la reine y est aussi. Elle vous défend d'approcher.

Clovis, à la torture, chancelait à côté de Ramold, à

demi mort de désespoir et de rage; le sang se précipitait dans ses veines comme un torrent de lave ardente; son cerveau était tellement surexcité, qu'il n'avait presque plus conscience de sa situation, et paraissait avoir oublié que les objets de sa vengeance se trouvaient à quelques pas de lui, et se réjouissaient peut-être de son déshonneur et de ses souffrances.

— Femme, dit en ce moment le sacrificateur, femme, vous protégez l'accomplissement d'un grand crime. Ne redoutez-vous donc pas le courroux du roi?

— On fait beaucoup pour de l'argent, répondit la vieille. Le roi est aveuglé et insensé; les chrétiens l'ont ensorcelé et l'ont rendu assez lâche pour dévorer son déshonneur en silence et sans se venger.

— Sans se venger! s'écria tout à coup Clovis d'une voix tonnante, et sa hache étincela dans les ténèbres et s'abattit mortellement sur la vieille.

Celle-ci jeta un cri déchirant, courut jusqu'à quelques pas de la ferme, et s'affaissa baignée dans son sang.

Clovis s'était élancé en même temps sans plus s'inquiéter de Ramold.

Au moment où, altéré de vengeance, il atteignait la porte, Aurélien, qui avait entendu des cris, venait lui-même s'assurer au dehors du danger qui pouvait menacer la reine. Il se trouva soudain en face du roi, et, reconnaissant celui-ci à sa haute taille, il s'écria avec joie :

— Clovis! Dieu soit loué!

Mais un coup de hache arrêta le pieux élan de re-

connaissance sur ses lèvres; un léger cri s'échappa encore de son sein, tandis qu'un bras puissant traînait son corps abattu et le lançait loin de la porte.

La hache levée, Clovis apparut dans la chambre où la reine était assise à côté du lit. Il allait la frapper aussi; mais son fils qu'elle tenait sur ses genoux le fit hésiter un instant, pendant lequel son œil égaré cherchait un endroit favorable pour frapper sa femme.

Son aspect devait être effrayant, car Clotilde semblait pétrifiée d'épouvante. Elle avait bien bondi de son siége en jetant un cri; mais, sauf ce mouvement, elle ne donnait plus signe de sentiment. Pas un mot ne s'échappait de ses lèvres; muette d'effroi et la pâleur de la mort sur le visage, elle contemplait la terrible apparition.

— Infâme adultère! hurla Clovis. Ah! il faut que je te tue; il faut que je lave ma honte dans ton sang.

Le mot *adultère* jeta Clotilde dans un inexprimable saisissement. Elle tressaillit des pieds à la tête : cependant elle se redressa avec une énergie fébrile, leva la tête avec fierté, et lançant en face à Clovis un regard indescriptible, muette, elle désigna du doigt la table où se trouvait étalé le parchemin muni du sceau royal. Alors elle sentit la vie l'abandonner; elle se cramponna aux rideaux du lit, déposa son enfant sur celui-ci, et, les yeux fermés, s'affaissa comme inanimée sur un siége.

Le fier regard que Clotilde lança sur l'époux qui la menaçait était si plein d'indignation et de noblesse que le roi fut frappé de stupéfaction et porta les yeux vers la table. Sa vue tomba sur le sceau. Il saisit le parchemin et se mit à lire les caractères qui s'y trouvaient

inscrits; mais à peine en eut-il pris connaissance à demi, qu'une affreuse pâleur couvrit son visage, et ce fut en tremblant comme une feuille qu'il examina le sceau.

Une secousse convulsive raidit tous ses membres; il laissa retomber le parchemin sur la table, pencha profondément la tête et murmura :

— Sigebald ! je l'ai surpris la main dans la poche où se trouve mon sceau ! Trahison ! trahison ! Où est Ramold? Oh ! il va mourir !

Et sortant de la chambre, la hache à la main, il s'élança dans les ténèbres, et se mit à appeler le sacrificateur longtemps et d'une voix toujours plus haute.

— Ah ! infâmes ! lâches ! imposteurs ! s'écria le roi d'une voix tonnante. Le coup est porté, le vil accusateur a fui ! Mais je le retrouverai, je les retrouverai tous jusqu'au dernier, et je leur arracherai la chair lambeau par lambeau. Oh ! oui ! je les atteindrai, dussent-ils s'aller cacher dans l'abîme d'Hellia !

Il se retourna, et, dans les ténèbres, dirigea les yeux vers l'endroit où gisait le corps inanimé d'Aurélien.

L'infortuné prince s'arracha les cheveux des deux mains et s'écria d'une voix déchirante :

— Odin ! Odin ! je l'ai tué ! son sang tache mes mains ! Ah ! si je n'étais pas né ! Si les nornes m'avaient étouffé au berceau ! Je suis un monstre, je me déteste moi-même, je recule épouvanté devant ma propre perversité... Il gît là, l'homme qui m'avait donné mon âme, celui dont le cœur ne battait que pour mon bonheur... Je l'ai récompensé de son affection sans bornes en l'assassinant !

Et, faisant quelques pas en arrière avec un navrant cri d'horreur, comme s'il voulait se fuir lui-même, il reprit d'une voix rauque et altérée en laissant tomber sa tête sur sa poitrine ;

— Affreuse énigme ! Quelle scélératesse !.. Trois mois pour préparer cet horrible attentat ! Ramold, Sigebald, vipères vomies du sein d'Hellia sur la terre !... Ah ! dans mon erreur, j'osais accuser les ases dans les Glansheim.... Non, non, un signe du doigt d'Odin eût suffi pour nous écraser tous; sa toute-puissance n'a pas besoin de recourir à d'aussi odieux moyens. C'est Loki, le jaloux et pervers Loki qui les excitait; c'est lui seul qui leur a inspiré cette ruse aussi perverse que merveilleusement ourdie. Ah ! le sang innocent brûle mes mains... Tué ! je l'ai tué !... Mais peut-être... qui sait?.. Ah ! si c'était possible !

Et jetant cette dernière exclamation, il courut à la chambre où la reine gisait, toujours plongée dans un profond évanouissement. Il saisit la lampe, revint auprès le corps d'Aurélien, s'agenouilla à côté de lui, et contempla les traits décomposés de son malheureux ami avec une anxiété fébrile; il lui toucha les joues, ouvrit ses yeux fermés, et mit la main sur sa poitrine nue. Cette exploration lui arracha un cri affreux de découragement et de désespoir. Il posa la lampe sur le sol, rampa sur les genoux, plus près encore du cadavre, et appuyant sa tête sur celui-ci, il se mit à pleurer si amèrement que ses larmes inondèrent comme une pluie brûlante le visage d'Aurélien.

Pendant quelques instants encore, le roi resta muet et

immobile. Enfin, il déposa un baiser sur les lèvres glacées de son ami, et dit d'une voix suppliante et navrée :

— O mon frère! pardonne-moi du sein de la mort! Toi si bon, si aimant, si généreux, tu iras dans le séjour que ton Dieu promet aux justes. Que ton âme si douce ne me poursuive pas! J'étais fou; une horrible atmosphère de fraude et de mensonge m'entourait... Écoute-moi, je réjouirai ton âme là-haut; je protégerai tes frères, je garderai de toute entrave et préserverai de tout outrage le culte de ton Dieu. Je comblerai d'amour Clotilde, que tu aimes, parce qu'elle est ta sœur dans le Christ, je la vénérerai comme si elle était une walkyrie du Glansheim... Mais toi, Aurélien, du haut de la demeure de tes dieux, tu jetteras sur ton malheureux ami un regard de pitié, n'est-ce pas? Ah! je donnerais ma couronne, je donnerais ma vie pour la tienne; je voudrais mourir sur ton corps inanimé et ne pas avoir porté ce coup fatal!

Tout à coup le roi entendit quelqu'un l'appeler à voix basse par son nom. Il se releva vivement, retourna la tête tout tremblant, et dirigea les yeux avec un muet saisissement sur l'endroit où la vieille était tombée. Il vit, grâce à la demi-lueur que la lampe projetait jusque-là, que la blessée s'était soulevée sur le coude, et que son œil vitreux s'était fixé sur lui avec une affreuse ironie.

— Clovis! Clovis! s'écria-t-elle, approche donc; je me meurs... Apprends de ma bouche un important secret... Oh! hâte-toi! hâte-toi! la mort gagne mon cœur!..

Le roi s'approcha et s'arrêta devant elle, tout frémissant d'anxiété.

Elle fit un effort inouï pour rassembler le peu de forces qui lui restait et dit d'une voix entrecoupée :

— Seigneur! vous avez jadis repoussé et dédaigné une femme de votre race... vous avez brisé son cœur en l'abreuvant de honte et de chagrin... Dès lors elle a voué sa vie à la vengeance... La norne que vous avez aperçue un jour dans votre chambre, c'était la femme même que vous avez méprisée... Elle a versé du poison dans la bouche de votre enfant : il est mort dans d'affreuses convulsions... Votre épouse chrétienne a aussi senti les douleurs de la mort ; c'est la main de celle que vous avez répudiée qui avait mêlé le poison aux mets servis sur sa table. Et maintenant vous venez de tuer de votre propre main la séductrice chrétienne et l'odieux Romain... et cependant tous deux vous étaient dévoués et fidèles ; ils sont les victimes de celle à qui vous avez ravi la couronne royale après en avoir fait votre fiancée.

— Que dis-tu ? s'écria le prince comme pétrifié, Lutgarde aurait commis tous ces crimes!

— Tous ces crimes et d'autres encore qui t'attendent, répondit la femme. Tu ne reconnaîtrais plus la cruelle Lutgarde, si elle agonisait sous tes yeux, n'est-ce pas? Elle a encore vieilli son visage décharné pour assister à la fête de la vengeance... Écoute maintenant la voix que tu connais:.. Je suis Lutgarde!

Un rugissement terrible s'échappa du sein de Clovis et alla réveiller les échos de la forêt. Le prince furieux se jeta à deux genoux sur Lutgarde, qui semblait encore

vouloir le braver de son regard railleur. Il pesa de tout son poids sur sa poitrine, et chercha à l'étouffer.

— Vipère! odieux serpent! s'écria-t-il, je ne te frapperai pas de ma hache. Je t'étoufferai et enverrai ton âme criminelle au séjour d'Hellia. Ah! pourquoi n'as-tu qu'une vie? Que ne puis-je te tuer mille fois!

Mais, tout en râlant, elle garda encore assez de force pour dire d'un ton ironique :

— Oui, donne-moi le coup de grâce... je suis vengée!

Clovis bondit comme un tigre blessé, posa son pied sur la tête de Lutgarde et lui broya le crâne.

— Meurs! s'écria-t-il, comme un venimeux monstre que tu es!

Et s'éloignant avec horreur du cadavre, il demeura quelque temps la tête cachée dans ses mains, se demandant lui-même s'il n'était pas peut-être le jouet d'une horrible illusion, et si un lugubre rêve n'avait pas évoqué devant son esprit égaré tout ce qui venait de se passer.

Au bout d'un instant, il parut néanmoins avoir repris la conscience de sa situation; il prit la lampe, se dirigea vers la métairie, et entra dans la chambre en s'écriant, dès le seuil, avec désespoir :

— Clotilde! Clotilde! détourne-toi de moi avec horreur... J'ai commis un meurtre affreux!

Mais la vue de la pâleur mortelle de la reine le frappa plus vivement encore. Une clameur d'angoisse s'échappa de son sein, et tendant les mains vers le ciel, il s'écria :

— Odin, Thor, Freya, cruels ases!.. Elle aussi, n'est-

ce pas?-Et puis mon enfant? Et puis moi-même? Dieux puissants et vengeurs, soyez cléments dans votre colère! Oh ! anéantissez-nous tous d'un seul coup; donnez-nous le repos de la mort et que c'en soit fait !

Il s'approcha de la reine évanouie, lui saisit les mains, et, en proie à un transport d'amour insensé et de navrant désespoir, il déposa un ardent baiser sur le front glacé de Clotilde. Il l'appela par son nom, et remplit l'appartement de ses plaintes, en frictionnant avec une mortelle inquiétude le visage et les mains de la princesse évanouie. Ces efforts finirent par lui donner la conviction que Clotilde vivait, et que l'effroi seul avait un moment suspendu les battements de son cœur.

Après avoir employé tous les moyens possibles pour la rappeler à elle, il parut reconnaître l'inutilité de ses tentatives. Il poussa un profond soupir, et, pendant un instant encore, contempla Clotilde d'un œil où l'égarement se mêlait au désespoir; un frisson parcourut tout à coup son corps, et il porta le doigt à son front comme s'il lui venait une pensée soudaine :

— Ah! dit-il en gémissant, j'oublie... je ne sais... la tête me tourne! C'est affreux! Je deviens fou! Non... non, je me souviens! Vite! vite!

Il détacha de son cou son manteau, l'étendit par terre dans un coin de la chambre, prit avec une anxieuse sollicitude son enfant endormi et le déposa sur le manteau.

Puis il sortit, alla dans les ténèbres à l'endroit où gisait le corps d'Aurélien, le souleva de terre, le transporta dans la chambre, et le déposa sur le lit dont il ferma les rideaux avec soin.

Il prit l'enfant dans ses bras, attira un siége, s'assit à côté de Clotilde, saisit une de ses mains, et, tenant ainsi son fils sur ses genoux, il appuya la tête sur le sein de la reine et fondit en larmes.

Le plus profond silence régnait dans la chambre; lugubre silence de la mort, malgré la présence de quatre personnes; l'on eût dit une tombe où des cadavres glacés attendent le jugement dernier.

Depuis quelque temps, Clovis était plongé dans un inexprimable désespoir, lorsque la main de Clotilde frémit dans la sienne, et une profonde aspiration souleva le sein de la reine.

Elle ouvrit les yeux, promena autour de la chambre des regards égarés, comme si elle voulait demander à sa mémoire troublée où elle se trouvait et quel terrible événement avait suspendu le cours de sa vie.

Clovis, comme un coupable qui s'efforce de conjurer sa sentence, la contemplait d'un œil suppliant.

Dès que Clotilde reprit connaissance et qu'elle vit son enfant endormi sur les genoux de son époux, un doux et calme sourire apparut sur ses lèvres, et elle murmura d'une voix joyeuse:

— Ah! Clovis, tu es ici; je n'ai plus rien à craindre!

Tout à coup elle jeta un cri et se mit à trembler en regardant les mains du roi.

— Du sang! du sang! fit-elle avec horreur.

Clovis déposa l'enfant sur le giron de sa mère et tomba aux genoux de sa femme.

— Ah! Clotilde! s'écria-t-il, aie compassion des mortelles douleurs que j'endure! J'ai osé te soupçonner du

crime le plus infâme; on m'a fait venir ici pour te surprendre coupable. Ce sceau m'a été dérobé par Sigebald; ce qui est écrit sur ce parchemin est un mensonge odieux. Il n'est rien arrivé à l'armée devant Laon... Oh! je suis coupable, méprisable à mes yeux de ce que j'ai pu te croire coupable d'un tel crime, toi l'amour et la pureté même! Mais, au nom de tout ce qui peut fléchir ton cœur, Clotilde, je t'en conjure, pardonne-moi. Vois, plein du sentiment de ma faute, je courbe le genou devant toi et j'implore de toi un sourire de réconciliation... Si tu voulais me punir plus longtemps par une trop légitime aversion, je ne supporterais pas la condamnation de mes ases... cette chambre deviendrait mon tombeau!

Clotilde tendit la main au roi, le releva, et lui passa le bras autour du cou en disant :

— Béni soit Dieu de ce que je puisse te serrer dans mes bras après cette terrible épreuve. Ne te désole pas, Clovis; ton amour, c'est ma vie; si la trahison ou la calomnie a fait une blessure à ton cœur, je saurai la fermer. Console-toi; chasse la tristesse de ton âme... Tu m'es toujours aussi cher; nous redeviendrons heureux.

Quelque sereines que fussent ces paroles, la reine avait néanmoins toujours les yeux fixés avec un certain effroi sur les mains de Clovis.

— Non, non! dit-il d'une voix altérée; ne me demande pas ce que ce sang signifie.

De nouvelles larmes remplirent ses yeux, et il reprit :

— Clotilde, ma bien-aimée, un affreux malheur m'est arrivé; mais permets-moi de te le cacher encore : le mal, hélas! est irréparable!

Tout à coup la reine regarda son époux avec saisissement et d'un air interrogateur.

— Tu as peur? dit-il. Cette soudaine émotion!...

Clotilde regarda avec anxiété autour de la chambre et murmura d'une voix altérée :

— Clovis, nous ne sommes pas seuls ici : on nous espionne. Dieu! peut-être est-ce un nouveau danger!

— Qu'est-ce? qu'as-tu entendu?

— Là, là, dans le lit, balbutia la reine... un gémissement, un soupir!

— Ah! serait-ce possible? s'écria Clovis avec une explosion de joie en courant au lit et en ouvrant vivement les rideaux; Aurélien, mon ami, mon frère, tu vivrais?

Il resta un instant penché sur le corps du Gallo-Romain; puis il s'élança dans la chambre et dit précipitamment à la reine :

— Il vit! il vit! Demeure ici, veille sur lui; ma garde n'est pas loin; je cours, je reviens, j'amène du secours. Oh! si nous pouvions le sauver, le conserver!

Il franchit la porte, rapide comme une flèche, et disparut dans les ténèbres.

Clotilde vit disparaître son époux avec une profonde surprise. Elle se leva aussitôt et s'approcha du lit. Elle recula épouvantée en poussant un cri de terreur quand son regard tomba sur les traits d'Aurélien. La moitié de son visage était souillée de sang; l'autre moitié était pâle et bleuie comme la face d'un cadavre privé de la vie. Cependant on entendait distinctement une sorte de râle.

Tremblante et éplorée, Clotilde chercha dans la chambre un endroit où elle pût déposer son enfant; elle aperçut le manteau du roi et y mit son fardeau chéri.

Elle revint à la table, y prit un vase rempli d'eau, et, y trempant un linge, elle courut au lit et passa un bras sous le cou d'Aurélien. Elle souleva la tête du blessé et se mit à laver avec le linge humide le sang qui couvrait son visage. Pendant ce temps, elle l'appelait par son nom d'un ton navrant, et s'efforçait, par sa voix amie, de réveiller la vie en lui. Elle humectait ses lèvres pour le soulager, elle entr'ouvrait ses yeux; mais ses soins affectueux demeuraient sans succès. Le Gallo-Romain, toujours sans connaissance, semblait en proie au râle de l'agonie.

Jusqu'alors Clotilde avait puisé des forces dans l'espoir qu'Aurélien, grâce à ses soins, reviendrait à lui; mais elle s'affaissa tout à coup en proie à un profond découragement. Elle prit un siége et s'y laissa tomber au chevet du lit, en poussant un soupir de désespoir.

Elle saisit une main d'Aurélien et appuya son front sur cette main. Alors seulement elle versa un torrent de larmes longtemps contenues, et des sanglots déchirants s'échappèrent de son sein oppressé.

Après être restée abîmée pendant quelques instants dans une muette douleur, elle leva peu à peu ses yeux humides sur le Gallo-Romain, et dit d'une voix gémissante :

—Pauvre ami! Aurélien! C'est donc là la récompense, la fin de vos généreux efforts? Tué!... Ah! les anges s'avancent déjà dans le ciel pour faire à votre âme un ac-

cueil triomphal; déjà le Christ ouvre ses bras divins pour vous recevoir, vous son fidèle serviteur, dans le sein de l'éternelle félicité. Qu'elle sera belle votre place devant le trône de Dieu! Oh! oui, votre place sera éclatante, car ne mourez-vous pas pour son saint nom? Et vous n'êtes pas seulement martyr de votre foi, mais aussi martyr pour rendre témoignage du dévouement et de l'amour dont le Christ avait si généreusement doué votre cœur. Oh! n'étiez-vous pas le modèle de toutes les vertus sur la terre? N'étiez-vous pas le modèle de l'affection désintéressée, de la bonté résignée, du plus sublime sacrifice? Depuis longtemps déjà vous êtes sur la terre... jamais vous n'avez songé à votre propre bonheur; toujours, toujours vous avez vécu pour les autres, pour faire et assurer le bien, pour louer Dieu et aimer votre prochain! Vous étiez chrétien selon la sainte parole du Sauveur; votre mort, quoiqu'elle remplisse mon cœur de deuil et de tristesse, votre mort est un triomphe!

Elle se tut un instant pour donner un libre cours aux larmes qui inondaient ses yeux; puis elle joignit les mains et reprit :

—Aurélien, quand vous serez assis au sein de la gloire éternelle, à côté du trône du Seigneur, vous prierez, n'est-ce pas, pour ceux que vous avez aimés sur la terre? Souvenez-vous combien, souvent et affectueusement, vous pressiez mon fils Clodomir sur votre cœur; ayez pitié de la malheureuse situation de Clovis; pardonnez son erreur au pauvre païen; ne vous souvenez que du trésor de générosité que renferme son cœur. Suppliez

le Christ qu'il laisse tomber un regard de miséricorde sur son Église menacée; qu'il fasse descendre un rayon de l'éternelle lumière dans l'âme du roi; qu'il veille avec bonté sur mon innocent enfant!

Comme épuisée de forces, elle s'affaissa sur le lit et resta sans mouvement. Elle releva enfin la tête, étendit la main vers Aurélien, et porta au cou du Gallo-Romain le mouchoir blanc avec lequel elle avait séché ses larmes, sur la blessure d'où dégouttait encore un peu de sang.

Quand elle vit le mouchoir rougi, elle se leva, alla à son enfant, s'agenouilla à côté de lui et posa le mouchoir sur sa poitrine.

Alors, elle dit avec une étrange exaltation :

— Clodomir, que cette relique, teinte du sang du martyr et baignée des larmes de ta mère, reste toujours sur ton cœur! Qu'elle t'inspire toujours l'amour de Dieu et l'amour du prochain; qu'elle te garde de toutes les ruses du démon, de toute embûche et de tout malheur!

En ce moment elle sentit le sol trembler sous les pas de plusieurs chevaux; elle prit son enfant dans ses bras, se leva, et s'écria avec joie :

— Ah! voilà Clovis! il amène du secours!

En effet, à peine avait-elle prononcé ces mots que les chevaux s'arrêtèrent près de la métairie, et le roi, suivi d'une vingtaine d'*edelingen*, entra dans la chambre en disant à ses compagnons :

— Venez, il est dans ce lit; hâtez-vous!

Puis il saisit la main de la reine, et, l'entraînant près du lit, il dit d'une voix émue :

— Ma bien-aimée Clotilde, je suis tellement malheureux que la parole meurt sur mes lèvres; mais si nous pouvions le sauver, j'oublierais toutes mes douleurs, et ce consolant adoucissement à mon infortune ferait battre mon cœur de reconnaissance !

La reine lui pressa affectueusement la main, mais elle ne prononça pas un mot; car en ce moment, de même que Clovis, elle dirigeait les yeux vers le lit avec une attente pleine d'anxiété. Quelques *edelingen* s'efforçaient de bander la blessure d'Aurélien; d'autres avaient allumé des lumières qu'ils s'étaient procurées en route dans une villa, et ils avaient quitté la chambre pour aller à la recherche d'un brancard ou pour en confectionner un.

Les *edelingen* qui se trouvaient près du lit avaient coupé le vêtement d'Aurélien aux environs du cou, et mis sa blessure à découvert; ils tenaient sa tête un peu soulevée et lavaient avec de l'eau l'endroit où avait frappé la hache.

Il fallait que la fraîcheur de l'eau produisît un effet bienfaisant sur le blessé, car, bien que ses yeux restassent fermés, il commençait à remuer les membres et sa poitrine se soulevait davantage sous l'effort de la respiration.

Tandis que tous les spectateurs épiaient ces signes de vie avec un espoir encore mêlé d'inquiétude, les lèvres d'Aurélien se remuèrent soudain et deux mots s'échappèrent distinctement de son sein :

— Clovis ! Clovis ! dit-il en gémissant.

Le roi fit un pas en arrière en poussant un cri de dou-

leur, et porta les deux mains à son visage; des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux, et il s'écria avec le plus vif désespoir :

— Ah! c'en est trop! C'est moi qui ai versé son sang innocent, et jusqu'au bord de la tombe ses lèvres ne prononcent que mon nom!

— Dieu! s'écria la reine. C'est toi, Clovis, qui as versé son sang?... Malheureux!

Et, sur le point de succomber à la terreur et à la pitié, elle passa son bras autour du cou de son époux tremblant. Elle mêla ses larmes avec celles de Clovis et appuya sa tête sur le sein de celui-ci. Tous deux demeurèrent pendant quelques instants abîmés dans une muette désolation.

Sur ces entrefaites, les *edelingen* avaient donné les premiers soins au blessé, et même quelques-uns d'entre eux avaient enlevé le corps du lit pour le transporter hors de la chambre et le déposer sur la civière.

A cette vue, le roi s'arracha à sa douleur, et, saisissant la main de la reine, lui dit:

— Viens, Clotilde, tu ne peux demeurer ici; suis-nous avec Clodomir. Tu vas rejoindre l'armée avec moi. Quels que soient les dangers qui puissent t'y menacer aussi, il faut que tu sois avec moi, sous mes yeux, afin que je puisse toujours te protéger. La trahison pourrait encore te tendre des embûches pendant mon absence. N'est-ce pas, ma bien-aimée, tu ne me refuseras pas cette faveur?

— Je veux être avec toi, toujours avec toi, dit Clotilde : je ne veux plus jamais te quitter.

Elle montra Aurélien, et dit avec angoisse :

— Mais, notre pauvre ami?

— On le transporte à Soissons, répondit le roi. Je laisse vingt de mes plus fidèles *edelingen,* de mes plus braves amis, pour prendre soin de lui et le servir avec sollicitude. Ce qu'ils feront pour lui sera comme si cela était fait à moi-même.

Le roi et la reine suivirent les *edelingen*, qui emportèrent sur leurs bras le corps hors de la chambre. Là, Aurélien fut déposé sur un brancard où l'on avait préparé à la hâte une sorte de lit.

Au moment où ceux qui étaient chargés de le transporter mettaient déjà les mains au brancard, le roi s'agenouilla, se pencha au-dessus du blessé, posa un ardent baiser sur ses lèvres glacées, et dit d'une voix déchirante :

— Aurélien, mon frère, pardon!... Adieu! que le Dieu de tes pères te soit propice!

La reine se baissa profondément, prit la main inanimée d'Aurélien et lui fit décrire une croix sur le front de son enfant... Puis elle porta cette main à ses lèvres et la baisa silencieusement.

Les porteurs soulevèrent le brancard du sol et s'éloignèrent rapidement; la moitié des *edelingen* les suivit; l'autre moitié demeura avec le roi :

— Viens! hâte-toi, dit Clovis à la reine. Un char t'attend tout près d'ici. Fuyons ce lieu maudit!

Et, conduisant Clotilde, il entra dans la clairière. Tous disparurent dans les ténèbres.

XXII

A peine les premières lueurs de l'aurore apparaissaient-elles à l'orient ; des tons rouges annonçaient bien à l'horizon l'approche du soleil, mais les vapeurs bleuâtres de la nuit flottaient encore à la surface de la terre, et la nature entière était endormie sous une lumière grise et douteuse.

Cependant, dès cette heure, l'armée des Francs, le bouclier au bras, la framée au poing et la hache à la ceinture, était rangée en lignes innombrables.

La voix des *edelingen* et des chefs qui allaient et venaient devant les rangs, communiquaient les ordres ou excitaient les guerriers à la bravoure, se mêlait au hennissement des chevaux, au mugissement des bœufs et des taureaux et aux signaux retentissants des trompettes. Tous ces bruits, au milieu du morne silence du ma-

tin, se confondaient en un sourd murmure semblable à celui de la chute d'une cascade lointaine.

Lorsque Clovis, le lendemain des sanglants événements de la métairie de Herbrand, avait quitté Laon, il était parti avec son armée pour la Belgique, afin de se rendre dans le pays des Ripuaires, c'est-à-dire sur les bords du Rhin. Sur sa route, de tous les cantons de son ancienne patrie, un grand nombre de guerriers étaient venus se joindre à lui et avaient augmenté son armée de quelques milliers de braves combattants. Quand il atteignit les frontières du territoire des Ripuaires, ses forces pouvaient s'élever à vingt mille hommes d'élite, parmi lesquels on comptait environ quatre mille cavaliers.

Il s'était hâté et avait fait ce trajet à marches forcées. Son projet était de se réunir aux Ripuaires pour défendre aux Allemans le passage du Rhin, ou même pour franchir ce fleuve et surprendre l'ennemi par une attaque imprévue.

Mais, près de la ville de Juliers, à quelques milles de Cologne, on lui avait tout à coup apporté la nouvelle que les Allemans avaient déjà passé le Rhin ; que, dans une première bataille, ils avaient défait en grande partie les Ripuaires, et qu'ils étaient en marche avec toutes leurs forces pour venir offrir au roi de la nouvelle France une bataille décisive.

Ce message, quelque décourageant qu'il fût de sa nature, ne diminua pas la confiance de Clovis dans la victoire. Depuis qu'il avait reconnu la fausseté des accusations portées contre la reine, et avait acquis la conviction que ses *edelingen* et guerriers lui étaient sincèrement

dévoués, sa poitrine soulagée s'était élargie, et il était redevenu l'intrépide héros d'autrefois, l'audacieux et redoutable chef des Francs Saliens.

Clotilde, avec le petit Clodomir, suivait l'armée. A mesure que l'ennemi approchait, l'inquiétude paternelle venait un peu troubler la sereine confiance de l'âme de Clovis. Plus d'une fois il avait demandé à la reine s'il ne vaudrait pas mieux la faire partir avec une escorte armée pour Soissons ou toute autre ville de France; mais la reine, pleine d'une généreuse exaltation, refusait chaque fois avec fermeté de suivre ce conseil, et ne voulait pas quitter son époux. Elle n'eut pas grand'peine à le convaincre et à lui faire comprendre que nulle part elle ne pourrait se trouver plus en sûreté que sous sa propre protection et au milieu de toute une armée d'hommes héroïques. Le roi était, au fond, du même sentiment; il ne doutait pas que, si Clotilde retournait en France, les ennemis des chrétiens ne lui tendissent des piéges et n'en voulussent à sa vie. Quels périls ne menaceraient pas alors sa femme et son fils, puisque sa présence même, à lui Clovis, n'avait pu les préserver du poison ni de la calomnie? Et si les ases permettaient que les Francs subissent une défaite, où fuirait-elle avec son enfant? Les Allemans vainqueurs ne la poursuivraient-ils pas, ne la découvraient-ils pas, ne la mettraient-ils pas à mort, en quelque lieu qu'elle se trouvât?...

En apprenant la nouvelle de l'arrivée des Allemans et de la défaite de ses alliés, Clovis s'était rendu compte avec sang-froid de sa position. Son armée, bien que

considérable, ne pouvait être aventurée sans précaution contre les hordes innombrables de l'ennemi ; de plus, la présence de la reine le fit songer aux moyens d'assurer sa sécurité, quoi qu'il advînt.

A une lieue de Juliers, s'étend une vaste plaine appelée la Bruyère de *Wollersheim,* et qui présente à la vue un immense horizon. Cette plaine, relativement aux terrains environnants, forme une hauteur, une sorte de plateau, et est entourée de trois côtés par une étroite vallée qui s'élargit du côté de l'ouest et se transforme en un vaste étang marécageux.

Clovis avait établi son armée sur le plateau même, au bord d'une pente rapide couverte d'arbres, et qui descendait jusqu'au marais ; il avait l'intention d'attendre en cet endroit l'attaque des Allemans. Ce lieu était très-avantageusement choisi pour pouvoir, avec des forces moindres, tenir tête longtemps et avec opiniâtreté à un ennemi infiniment supérieur en nombre, comme aussi pour tenter plusieurs fois le sort des armes, s'il ne se montrait pas favorable dès l'abord.

L'armée tournait le dos à la pente dont nous avons parlé et aux marais ; de ce côté, on ne pouvait l'attaquer. Pour rendre le front également inaccessible, Clovis avait fait disposer en demi-cercle tous les chars et véhicules, et formé ainsi un rempart derrière lequel l'armée pouvait, au besoin, se trouver dans une forte position de retraite.

On avait désigné d'avance les corps qui, dans ce cas, sauteraient sur les chars pour repousser l'ennemi et le contenir, au moyen des longues piques et des fra-



mées dont ces chars étaient chargés, jusqu'à ce qu'il fût possible de reprendre l'offensive.

Dans le demi-cercle se trouvaient ménagées des ouvertures par lesquelles les différents corps de l'armée pouvaient entrer dans l'enceinte fortifiée ou en sortir; chaque corps connaissait son passage, son lieu de campement et l'ouverture devant laquelle il devait se placer pour repousser l'ennemi, dans le cas où, au premier choc, on serait contraint de se retirer dans les retranchements.

En ce moment, aux premières lueurs du matin, toute l'armée franque, sous les armes et prête à combattre, s'était rangée en bataille devant les chars en dehors de l'enceinte fortifiée.

A une certaine distance, les sacrificateurs et les scaldes s'occupaient activement d'élever un autel de pierre, et comme les rangs étaient alignés à la satisfaction des *edelingen*, tous les yeux étaient silencieusement fixés sur l'endroit où on procédait aux préparatifs d'une imposante cérémonie.

Le roi avait ordonné qu'on implorât la faveur des ases par un sacrifice extraordinaire. Dix chevaux et cinquante béliers devaient être immolés en l'honneur d'Odin, de Thor et de Freya. On devait aussi offrir vingt bœufs, comme sacrifice particulier, au dieu Dys, qui dispose de la victoire dans les combats.

Tous les sacrificateurs et les scaldes qui avaient suivi les détachements des divers cantons étaient réunis pour cette grande immolation; leur nombre s'élevait bien à cent. Les uns travaillaient à l'autel; d'autres appor-

taient des vases de cuivre pour recueillir le sang; mais la plupart se tenaient dans le lointain auprès des victimes.

Sous le demi-jour du crépuscule, les sacrificateurs, avec leurs vêtements d'un rouge de sang et les scaldes avec leurs longues robes blanches, ressemblaient à une légion d'esprits, êtres mystérieux qui s'agitaient sous les yeux des guerriers dans les dernières brumes de la nuit.

Quand tout fut prêt, une lumière plus vive éclaira l'horizon et annonça que le jour approchait, et que le disque du soleil ne tarderait pas à se montrer.

Les victimes furent amenées sur deux rangs, de chaque côté de l'autel; les sacrificateurs prirent les couteaux de pierre entre les dents et le marteau meurtrier en main; à côté de chacun d'eux se plaça un scalde, tenant un vase de cuivre.

Hatulphe, du canton de Flandre, qui occupait le rang de grand sacrificateur depuis que le traître Ramold s'était enfui avec Sigebald chez les Allemans, Hatulphe donna l'ordre de prévenir le roi.

Quelques instants après, les trompettes retentirent sur la plaine.

Clovis, suivi d'une escorte d'*edelingen,* sortit de l'enceinte fortifiée et se dirigea vers l'autel. Il relevait fièrement la tête; son regard pénétrant, qu'il promenait en passant dans les rangs des guerriers, inspirait à chacun du respect pour l'héroïque prince et l'espoir d'une heureuse issue de la terrible lutte qui était imminente.

Dès que Clovis, avec sa suite, se trouva devant le

grand sacrificateur Hatulphe, celui-ci demanda à haute voix, selon la coutume :

— Seigneur roi, que venez-vous chercher à l'autel des ases ?

Clovis ne répondit pas directement à la question du prêtre ; mais, levant les deux bras au ciel, il s'écria :

— Odin, Thor, Freya, j'implore votre faveur ! Dys, toi qui donnes ou refuses la victoire, je te supplie de m'accorder ta protection. Vous tous, dieux et déesses, qui habitez le Glansheim, j'ai confiance en votre pouvoir et votre justice ! Abaissez les yeux sur moi du haut des cieux : en votre présence se trouve un peuple qui vous a conquis une renommée inouïe là où auparavant votre nom n'était jamais tombé d'une lèvre mortelle ; qui, en votre honneur, a fait couler à flots le sang des victimes dans les forêts de la Belgique et de la Gaule ! Ceux que nous attendons ici, l'épée et la framée au poing, sont vingt contre un ; eux aussi sont des Germains au sang généreux... Et cependant nous, fils de Mérovée, nous ne tremblons pas ; nous ne sommes pas alarmés : nous aspirons après les rudes combats comme après les joyeux festins, parce que nous savons que vous avez préparé une place aux héros dans votre éternel Walhalla. Eh bien, dieux puissants, montrez que le nombre n'est rien sans votre appui ; montrez que du haut de votre Heimsala vous gouvernez vraiment la destinée des peuples ; donnez au faible, auquel son intrépidité prête la force, une éclatante victoire.... et étonnez le monde par les preuves de votre pouvoir !

Il se tourna vers le grand sacrificateur, et lui dit d'une voix calme :

— Hatulphe, crois-tu que ces victimes suffisent pour me réconcilier avec les ases, s'ils sont irrités contre moi? S'il en est autrement, promets-leur-en le même nombre en mon nom, huit jours durant, et plus s'il le faut.

— Seigneur roi, répondit Hatulphe, il serait téméraire de déclarer la volonté des ases avant d'avoir consulté les signes de leurs décrets. Jusqu'ici le vol des corbeaux et le tirage au sort des runes nous ont été favorables; mais ce que nous diront les entrailles des victimes, je puis l'espérer, mais n'oserais chercher à le deviner.

— Eh bien, dit le roi, qu'on immole les victimes en l'honneur des ases !

Les sacrificateurs se tenaient, le marteau levé, à côté des victimes. Hatulphe leur fit un signe du doigt. Tous frappèrent à la fois et se précipitèrent à genoux sur la nuque des animaux terrassés pour leur plonger le couteau dans la gorge.... En un instant, tous les vases furent remplis de sang.

Alors chaque sacrificateur ouvrit le ventre de l'animal abattu, et, se penchant sur les entrailles, y fixa les yeux avec une profonde attention.

Le plus profond silence régnait sur la plaine; pas le moindre bruit ne trahissait la présence de l'armée; tous les guerriers imploraient avec une religieuse anxiété la bienveillance des ases, dont la redoutable volonté allait se faire connaître.

Après un certain temps, les sacrificateurs se dirigèrent d'un pas mesuré vers l'autel; chaque spectateur s'efforçait de deviner sur leur physionomie ce qu'avaient présagé les entrailles des victimes; mais cette physionomie était froide et calme, et les émotions qui pouvaient agiter leur âme étaient impénétrables.

Réunis en cercle derrière l'autel, autour de Hatulphe, les sacrificateurs se communiquèrent leurs pronostics et se mirent à discuter ensemble sur leur signification.

Tout à coup Hatulphe s'élança seul en avant, plongea ses deux mains dans un vase sacré, les éleva vers le ciel toutes teintes de sang, et s'écria d'une voix forte :

— Odin est avec nous. Gloire soit aux ases dans le Glansheim!

Cette dernière exclamation, remerciement connu d'un présage favorable, fut répétée avec enthousiasme par toute l'armée; on frappa sur les boucliers avec un entrain inouï, les trompettes et les cors retentirent avec éclat; la plaine, jusque-là muette et silencieuse, sembla retentir des acclamations de millions de voix; et les forêts qui couronnaient les collines à l'horizon renvoyèrent l'écho tonnant de ces applaudissements prodigieux. On eût dit qu'un formidable orage éclatait sur la Bruyère de Wollersheim. Cependant ce bruyant et tumultueux hommage rendu aux ases cessa enfin, et fut remplacé de nouveau par un profond silence.

Les sacrificateurs et les scaldes avaient pris chacun un vase en main et étaient allés à leurs détachements, sur les rangs desquels ils avaient répandu le sang, en proférant certaines paroles.



Après que le roi eut reçu également de Hatulphe quelques gouttes de sang sur la tête, il donna à ses *edelingen* divers ordres relatifs à l'envoi des espions et au placement des sentinelles sur les hauteurs environnantes, et défendit que personne quittât son rang sans la permission de son chef, et seulement pour aider les sacrificateurs dans l'enlèvement et le transport des victimes.

Clovis s'éloigna alors de l'autel et se dirigea vers l'enceinte fortifiée. Il était transporté de joie; dans ses yeux brillait l'éclair du courage; son visage rayonnait de confiance et d'enthousiasme.

Après avoir traversé le lieu du campement, il s'approcha d'un pas précipité du bord de la pente. Là s'élevait une vaste tente couverte d'une précieuse étoffe rayée et dont la façade était ornée d'une couronne royale. A quelques pas de là se trouvaient deux autres tentes semblables, mais moins riches et moins spacieuses.

Une partie de la garde du corps du roi, au nombre de cent hommes et sous le commandement des *edelingen* éprouvés Mutwald et Luitprand, entourait ces tentes et veillait sur elles, mais s'en tenait par respect à une certaine distance.

Lorsque Clovis approcha de cet endroit, son regard tomba avec colère sur un emblème qu'on avait placé à côté de la grande tente. C'était un jeune tronc d'arbre entièrement dépouillé de feuilles et de branches, et en travers duquel on avait attaché, à une certaine hauteur, un autre morceau de bois plus court.

— L'emblème des chrétiens! Une croix auprès de ma tente! murmura le roi.

Et se tournant vers les hommes de sa garde, il demanda à l'un des chefs :

— Luitprand, la reine est-elle déjà sortie?

— Nous n'avons pas encore vu ce matin notre bien-aimée reine, répondit l'*edeling,* mais ses deux suivantes sont sorties et se sont agenouillées devant la croix.

— Qui a élevé cette croix? demanda Clovis avec impatience.

On lui désigna un homme vêtu à la mode romaine, qui se trouvait auprès d'une des tentes de moindre dimension.

— Seigneur, dit un autre chef, c'est le scalde chrétien qui a dressé cette croix. Nous avons voulu l'en empêcher; il a dit que la reine l'avait chargé hier soir de cette mission.

— Qu'on fasse disparaître cet emblème de devant la face des ases! dit le roi.

Comme si cet ordre leur eût causé une grande joie, quelques gardes s'avancèrent, la hache levée, vers la croix et allaient l'abattre; mais Clovis les arrêta et leur dit :

— Non, ne la brisez pas; ôtez-la de terre, couchez-la là, et qu'on n'y touche plus.

Et, sans faire plus d'attention aux gardes, il se dirigea vers la grande tente, souleva avec précaution la draperie qui en fermait la porte.

Contre son attente, il vit la reine déjà habillée, la tête penchée sur la poitrine et assise auprès du berceau de

son enfant. Elle était tellement absorbée dans ses pensées, qu'elle n'aperçut son époux que lorsqu'il fut tout près d'elle, et lui dit d'un ton de reproche :

— Clotilde, pourquoi as-tu fait élever une croix auprès de ma tente, au moment même où nous implorons la faveur des ases en leur immolant de nombreuses victimes. Tu les braves en leur présentant l'image de tes dieux. Tu es imprudente, ma bien-aimée.

La reine se leva. Son visage était triste et abattu. Elle répondit d'une voix douce :

— Clovis, cet emblème doit protéger mon enfant; pendant la bataille, agenouillée au pied de cette croix, je prierai le Christ pour toi.

Le roi secoua la tête avec impatience et murmura :

— Toujours la même chose! Je n'ai pas besoin de l'aide de ton Christ. La croix n'est plus là, et je ne veux pas qu'elle y soit replacée.

Clotilde regarda son époux avec une surprise mêlée d'angoisse :

— Comment? s'écria-t-elle en pâlissant. La croix! tu as brisé la croix! Oh! il n'y a plus d'espoir : nous sommes perdus!

Elle leva les mains au ciel et, les yeux pleins de larmes, elle dit :

— O Christ! pardonnez-lui; il ne connaît pas votre puissance!

Toute tremblante, elle saisit la main du roi et lui dit d'un ton suppliant :

— Clovis, ce que tu viens de faire est un crime aux yeux de Dieu. Tu ne peux comprendre cela; mais, crois-moi,

crois à ma parole : si le Christ est irrité contre toi, il n'y a pas de puissance sur la terre qui puisse te protéger contre lui!

— Pas de puissance sur la terre? répéta le prince d'un air de doute. Soit! mais là-haut, dans le Glansheim, habitent les ases tout-puissants.

— Faible appui à l'heure du danger! dit Clotilde en soupirant. Il n'y a qu'un Dieu : lui seul dispose du sort des peuples. O Clovis! je t'en prie, au nom de mon amour, au nom de notre enfant, au nom de tout ce qui t'est cher, permets-moi de faire relever la croix!

— Cela ne se peut, répondit le roi.

— Il le faut! il le faut! s'écria Clotilde avec désespoir. C'est dans ce signe seul qu'est le salut et le triomphe! Vois couler mes larmes, aie pitié de ta femme inquiète et de ton pauvre enfant! Ils sont chrétiens; ne leur refuse pas un endroit où ils puissent prier. Ah! j'avais conservé de l'espoir; j'avais confiance en ta destinée, Clovis; mais maintenant, hélas! si les trompettes annonçaient la bataille, si je te voyais en esprit combattre au milieu des haches et des épées levées contre toi, je mourrais de terreur et succomberais sous l'anxiété, car je serais sûre de ta défaite! Oh! crois-moi; le Dieu des chrétiens est le Dieu des armées; celui qui l'abandonne est condamné à succomber.

Clovis fixa les yeux sur la reine avec étonnement. En prononçant ses dernières paroles, elle avait relevé la tête avec la fermeté d'une inébranlable conviction; son visage semblait illuminé par une lumière mystérieuse.

Clovis la contempla pendant quelque temps, comme

s'il s'efforçait de découvrir la source de l'exaltation qui la dominait.

— Clotilde, dit-il, relève la croix et prie tes dieux, puisque ta religion te fait croire qu'ils sont puissants. J'espère que mes ases voudront bien voir que cette croix n'est placée là que par toi et pour toi. Maintenant que j'ai satisfait à ton désir, calme-toi et écoute-moi. Le temps est précieux : bien que nous ne sachions pas quand paraîtront les Allemans, ils sont si rapprochés de nous que chaque instant peut nous apporter le signal de la lutte décisive. Ne m'interromps pas, je t'en prie. J'ai pleine confiance dans le succès de nos armes. Tous les ases du Glansheim me sont favorables; ils ont manifesté leurs intentions d'une façon évidente, impossible à méconnaître. Bannis toute inquiétude de ton cœur; je te le dis, Clotilde, le jour d'aujourd'hui répandra dans le monde entier la renommée de la nation salienne; le trône que j'ai préparé pour ton fils sera resplendissant de gloire et de puissance... Cependant, tu le sais, en ce monde, les choses les plus certaines ont toujours leur côté incertain. C'est pourquoi j'ai pris des précautions pour garantir la sûreté des deux êtres qui me sont chers au-dessus de tout, et j'ai concerté des mesures de nature à assurer et à garantir votre fuite, même en cas de défaite complète. Ne t'effraye pas de cette prévoyance de ma part; ce n'est pas le guerrier qui la croit nécessaire; le père, l'époux obéit à un pieux et craintif sentiment d'amour. Je laisserai ici cent hommes éprouvés pour vous protéger; Mutwald et Luitprand, les chefs de cette garde spéciale, connaissent mes intentions. Fais ce qu'ils dé-

sirent, obéis-leur aveuglément, suis-les sans appréhension. Ils sont mes amis, ils ont contribué à te délivrer des mains du cruel Gondebald... Une route secrète a été tracée à travers les marais. Si la victoire menace de nous échapper, ils vous déroberont par là à la fureur des Allemans.

Clotilde écoutait; une étrange expression animait son regard; un sourire d'indignation flottait sur ses lèvres.

— Ah! je te comprends! s'écria le roi avec colère. Je connais l'inflexibilité de ton caractère... mais je ne le veux pas, Clotilde! Tu m'obéiras; et au besoin ton roi t'ordonnera ce que l'amie, égarée par son affection, se refuserait à faire.

Il désigna du doigt le berceau et poursuivit :

— Tu es mère; cet enfant doit t'être plus cher que ton époux. Ma bien-aimée, donne-moi l'assurance que tu suivras les conseils de Mutwald et de Luitprand.

La reine pencha la tête, mais ne répondit pas.

Clovis saisit sa main et dit :

— Ainsi, je ne m'étais pas trompé dans mes craintes? Tu resterais intrépidement au milieu du danger plutôt que de quitter la place où la mort peut me menacer? Mais ton enfant? Quel est donc l'incompréhensible sentiment qui te fait te révolter contre la nature, et qui te laisse sans crainte, toi, faible femme, en présence de la mort même.

Clotilde leva sur son époux ses yeux humides et brillants, et dit d'un ton ému :

— Clovis, te souvient-il encore du songe qui m'apparut jadis dans ton palais de Tournai? Ce songe était une

révélation de ma vie future, de ma destinée sur la terre. Depuis l'instant de cette mystérieuse apparition, j'ai toujours senti la main de Dieu me guider et me pousser irrésistiblement vers un but aussi noble que glorieux... Tu souris avec incrédulité; tes yeux me demandent comment je puis savoir ce que Dieu veut de moi? Ah! il y a dans mon cœur une voix dont la mystérieuse puissance me fait parfois trembler. Depuis hier, mes sentiments de mère, ma nature de femme luttent contre elle. Mais c'est en vain; elle triomphe de tout! Je me courbe sous son joug, comme si c'était un esprit descendu du ciel en moi pour diriger ma vie. Cette voix me crie :

— Clotilde, demeure; Dieu le veut!

Le roi parut impatienté; mais cette émotion ne tarda pas à se calmer. Il dit d'une voix douce et affectueuse :

— Clotilde, je ne puis rester plus longtemps ici; ma présence à l'armée est nécessaire. Sois calme et résolue; aucun danger ne te menacera... Et si, contre toute attente, le hasard voulait que tu prisses la fuite, tu le ferais, quoi qu'en pût dire la prétendue voix de ton cœur.

Il alla au berceau, déposa un baiser sur les lèvres de Clodomir et serra aussi la reine dans ses bras.

Après lui avoir dit que, si l'ennemi ne paraissait pas, il reviendrait de temps en temps auprès d'elle dans le cours de la matinée, il allait quitter la tente; mais Clotilde le retint et lui dit d'une voix pleine de prière :

— Clovis, accorde-moi un instant encore, et puissent mes paroles ne point te blesser.

— Qu'est-ce donc, ma bien-aimée? demanda le roi surpris.

— Une histoire, seigneur.

— Une histoire? Singulier moment pour écouter des histoires!

Clotilde désigna un siége du doigt; le roi lui obéit sans difficulté, et parut curieux d'apprendre ce dont il pouvait être question.

— Elle est très-courte, cette histoire, dit la princesse avec une gravité solennelle, mais, je t'en prie, Clovis, ne l'oublie pas : elle pourrait, si le sort t'était contraire et t'abandonnait, faire ton salut et la grandeur de la France. Écoute... Il y a cent cinquante ans, Rome commandait encore à l'univers. Il y avait alors un empereur du nom de Constantin. Il avait des ennemis nombreux et puissants qui voulaient lui ravir la couronne et la vie. Aussi brave que toi, il se mit en campagne sans s'inquiéter de l'infériorité des forces dont il disposait. Lui aussi avait rempli un Glansheim d'ases de toute sorte; et, comme tu l'as fait, il fit couler par torrents devant son armée le sang des victimes. Comme toi, il croyait aux prédictions de ses sacrificateurs, et marcha intrépidement contre un ennemi bien supérieur. Le sort lui fut défavorable; ses troupes ployèrent sous le poids de hordes innombrables; il vit ses guerriers tomber comme les épis sous la faux du moissonneur; rien n'eût pu le préserver d'une entière défaite, si la nuit ne fut venue séparer les deux armées... Lorsque Constantin se concerta sur sa situation avec les généraux qui lui restaient, aucun ne sut lui donner un bon conseil. En effet, son armée était tellement affaiblie et découragée, qu'on ne pouvait plus espérer la

victoire. Il n'y avait pas d'issue praticable; l'ennemi le cernait de toutes parts; la fuite même était impossible... L'empereur, désolé, quitta ses généraux, et s'en alla seul errer dans les ténèbres; au fond de son âme, il invoquait ses ases et leur promit des centaines de victimes. Ce fut en vain; aucune clarté ne venait illuminer son âme. Tandis qu'ainsi, absorbé par la prière, il avait les yeux levés au ciel, une apparition merveilleuse frappa soudain sa vue; il vit se détacher sur le ciel sombre une grande croix resplendissante de lumière; au centre de cette croix il lut ces mots : *Tu vaincras par ce signe*. L'empereur n'en crut pas ses yeux d'abord. Il était pétrifié d'étonnement; car, comme toi, il croyait que ses ases avaient seuls le pouvoir de faire un miracle. Mais la foi s'éveilla tout à coup dans son âme. Il accepta avec confiance l'espoir que lui donnait le Christ... Le lendemain, il conduisit, avec confiance aussi, son armée à l'ennemi, le mit en déroute, dispersa de toutes parts les débris de ses troupes, et remporta, grâce à la protection du Christ, la plus éclatante victoire.

Au commencement, Clovis avait écouté, avec un sourire d'incrédulité sur les lèvres, le récit de la reine; peu à peu cependant, l'expression de sa physionomie était devenue sérieuse, et déjà Clotilde avait fini de parler, qu'il écoutait encore, tout songeur. Il secoua la tête, se leva et dit avec une sévère froideur :

— Clotilde, je devrais me fâcher contre toi; mais je te pardonne volontiers: ce n'est pas ta faute. Ton désir de me faire croire au Christ vient de ton affection pour

moi; c'est pourquoi je veux bien t'excuser. J'ai compris depuis longtemps que c'est là le but dont tu parles toujours; mais tes efforts sont vains et resteront vains, tant que l'œil d'Odin brillera dans l'azur du ciel... J'oubliais de te dire une chose qui doit te réjouir. Un messager m'a apporté de récentes nouvelles d'Aurélien. Maître Quirinus promet sa guérison; il se passera longtemps avant que notre pauvre ami puisse quitter son lit de souffrance, mais il ne nous sera pas enlevé. Il se sent déjà si fort qu'il exprime le désir de se faire transporter dans une litière à Reims, afin de s'y faire soigner dans la demeure de l'évêque Rémy. Mais j'entends du bruit dehors... On m'apporte quelque nouvelle... Renonce à tes étranges pensées; l'histoire de ton Constantin ne sera pas la mienne; celui qui jouit de la faveur des ases n'a nul besoin de voir dans le ciel des apparitions miraculeuses !

Il détourna la tête et prêta l'oreille au piétinement de chevaux qui semblaient se rapprocher rapidement de la tente, devant laquelle ils ne tardèrent pas à s'arrêter.

Avant qu'il eût le temps d'atteindre la porte, la tenture se souleva. Un guerrier entra, et, essuyant la sueur qui baignait son front, il s'entretint un instant à voix basse avec le roi, après quoi il sortit de la tente et disparut.

Le regard de Clovis s'était enflammé; ses traits rayonnaient d'une joyeuse émotion qu'il s'efforçait de dissimuler à son épouse. Mais elle, le voyant venir vers elle, s'écria :

— L'ennemi est là ! Ton regard me le dit !

— Oui, c'est l'ennemi qui approche, répondit Clovis en lui prenant la main et en la serrant avec effusion. Clotilde, notre sort va se décider. Aie bon courage : tu sauras aujourd'hui ce que peuvent la protection des ases et la bravoure de Clovis.

La reine vit s'éloigner son époux; de loin elle lui cria encore d'une voix suppliante :

— Clovis, Clovis, souviens-toi de l'empereur Constantin !

A peine cette recommandation suprême s'était-elle échappée de ses lèvres, qu'elle tomba à genoux sur le sol et leva les bras vers le ciel; mais elle se releva bientôt et s'élança hors de la tente en se disant à elle-même avec exaltation :

— La croix ! Élevez la croix ! C'est par ce signe qu'il vaincra !

Le roi s'était élancé sur un robuste étalon, et s'était rendu hors de l'enceinte fortifiée. Quand il apparut devant l'armée, une formidable acclamation s'éleva de tous les rangs; les boucliers retentirent avec une force inaccoutumée; le cri : l'ennemi ! l'ennemi ! monta vers le ciel comme une clameur de fête.

Clovis n'avait assurément pas besoin de l'encouragement des siens pour marcher avec une parfaite sécurité au-devant de l'ennemi; mais cela fit du bien cependant à son cœur héroïque de retrouver chez tous ses compagnons la vieille intrépidité salienne. Tandis qu'en proie à une émotion de bonheur, il passait devant les rangs, il acquit la conviction que de semblables com-

battants ne pouvaient être vaincus; cette conviction brillait dans ses yeux, et rayonnait sur sa physionomie. Aussi, partout sur son passage, admirait-on le valeureux prince, et l'acclamait-on plus fort qu'auparavant.

Après une rapide inspection de l'armée, Clovis revint au centre et fit ordonner par un son bref de trompette le plus profond silence; il réunit ensuite autour de lui les chefs des divers corps, et renouvela avec la plus grande précision les instructions qu'il leur avait déjà données la veille. Il leur exposa que l'existence même de la nation salienne dépendait de leur courage, que l'aide des ases leur était assurée jusque-là, mais que le puissant Dys pouvait leur enlever sa protection, s'ils ne se rendaient dignes de cette haute faveur par une héroïque intrépidité dans le combat; il les conjura, au nom de la gloire de leurs pères, de leurs précédentes victoires et de l'honneur du sang franc, de montrer une fois pour toutes qu'ils savaient rester inébranlables non-seulement contre les Romains efféminés, mais aussi contre de valeureux Germains.

Son discours, plein de feu et d'élan, porta à son comble l'enthousiasme des *edelingen;* dans leur impatience de combattre, ils étreignaient fébrilement la poignée de leurs épées, et promettaient au roi d'étonner l'ennemi par des prodiges de bravoure.

Les *edelingen* semblaient tellement déterminés à opposer une aveugle résistance, que Clovis crut devoir leur recommander avec instance d'obéir cependant à ses moindres ordres, surtout si, par un appel de trompette

connu, il donnait le signal d'une lente retraite vers l'enceinte fortifiée.

Les *edelingen* regagnèrent leurs corps et répétèrent dans les rangs ce que le roi leur avait dit. Chacun était préparé au combat...

Clovis était à cheval à la tête de sa garde; un corps de mille cavaliers se trouvait sous ses ordres immédiats, et devait le suivre dans tous ses mouvements. Le reste de la cavalerie était reparti sur les deux ailes de l'armée et fermait la ligne étendue que formait l'infanterie en avant de l'enceinte retranchée.

Jusque-là, on n'avait pas encore aperçu l'ennemi qui s'approchait, bien qu'on eût appris par les espions qu'il n'était plus loin. Toute l'armée, animée par l'ardent désir de combattre, avait les yeux fixés à l'horizon, du côté où l'on savait que les Allemans devaient se montrer.

Tout à coup un joyeux murmure s'éleva dans les rangs; au loin, sur le sommet d'une colline, apparaissaient une foule de têtes.

L'ennemi était là!

Bientôt la pente de la colline se couvrit dans toute son étendue d'une multitude d'hommes qui, descendant dans la vallée, étaient sans cesse suivis et remplacés par de nouvelles hordes. De toutes parts à l'horizon, et sur les hauteurs lointaines surgissait une foule innombrable de combattants. Au bout d'un quart d'heure, on ne pouvait encore apercevoir la moindre solution de continuité dans cette avalanche d'hommes armés : l'horizon ne tarissait pas et vomissait toujours de nouvelles troupes dans la vallée.

Les forces ennemies couvraient le sol aussi loin que pouvait s'étendre le regard des Francs; cet inépuisable essaim couronnait les hauteurs, remplissait les vallées, couvrait les pentes du terrain... C'était comme si le génie humain tout entier se fût réuni pour écraser une seule nation.

Clovis avait l'œil fixé sur les ennemis qui s'approchaient; l'aspect de leur incroyable multitude le surprenait, mais sa résolution semblait grandir à mesure que le danger devenait plus menaçant. De larges aspirations gonflaient sa poitrine; un rire amer contractait sa bouche; ses yeux lançaient des éclairs, et il agitait avec une convulsive impatience la hache suspendue au flanc de son cheval.

Sur ces entrefaites, l'avant-garde des Allemans avait suspendu sa marche pour attendre le gros de l'armée.

Leurs rangs pressés commençaient à gravir l'extrême bord de la Bruyère de *Wollersheim*, et se déployaient sous les yeux des Francs.

A mesure qu'ils avançaient sur le plateau, on pouvait mieux distinguer leur position. Ils étaient aussi partagés en corps de force inégale, et, à la différence de l'armure et du costume de ces divers détachements, on pouvait reconnaître qu'ils se composaient de combattants appartenant à différents cantons ou pays.

Les guerriers, dont on pouvait reconnaître le costume, semblaient à demi nus et seulement couverts de peaux de bêtes, dont la gueule menaçante et garnie de dents était fixée sur leur tête. Leurs armes, bien que diverses de forme, étaient les mêmes que celles des Francs, la fra

mée, la hache et l'épée; ils portaient de plus une sorte de couteau ayant la forme d'une faucille. On remarquait peu de cavalerie dans leurs rangs; mais les chefs marchaient à cheval à la tête de leurs corps.

En avant de la division du centre s'avançait, entouré d'une escorte de cavaliers et d'un grand nombre de trompettes, un commandant dont la haute taille et les formes athlétiques remplirent les Francs d'étonnement. Il était vêtu d'une peau d'ours à longs poils; sur sa tête s'élevaient deux cornes ramifiées comme celles d'un cerf. A distance, son aspect était monstrueux, gigantesque et étrange.

Clovis avait les yeux fixés, avec une joie sauvage et une belliqueuse ardeur, sur ce chef. Ce ne pouvait être que le chef suprême des Allemans. Un Germain de cette taille était un digne adversaire pour le roi de France; aussi Clovis brûlait-il d'en venir aux prises avec lui et était-il résolu à tout tenter dès le premier choc pour rencontrer ce redoutable ennemi.

A son grand dépit, il vit le chef suprême disparaître derrière la ligne de bataille avec ses cavaliers, quand les deux armées se trouvèrent à quelques portées de flèche l'une de l'autre.

Le projet primitif du roi était de s'éloigner avec son armée aussi peu que possible de l'enceinte fortifiée, afin qu'en aucun cas l'ennemi ne pût se placer entre les Francs et leur camp retranché et les priver par là de ce solide point d'appui; mais en ce moment il commença à chanceler dans sa résolution... Déjà s'avançait sur la bruyère de Wollersheim une ligne de bataille régulière

qui était forte plus que toute l'armée des Francs, et, derrière cette ligne, Clovis voyait dans les profondeurs de la campagne s'avancer incessamment de nouveaux bataillons. La multitude des ennemis semblait sans fin; là où on avait d'abord découvert l'avant-garde scintillait encore sans interruption l'éclair des framées et des haches des détachements qui ne faisaient que déboucher.

Le roi pensa qu'il serait peut-être plus avantageux d'assaillir vivement ceux qui se trouvaient déjà à portée, avant que toutes les forces des Allemans pussent se déployer sur le plateau de la bruyère. Les mouvements d'impatience et les regards interrogateurs de ses *edelingen* et de ses guerriers lui firent comprendre que chacun d'eux partageait ce sentiment et brûlait du désir de donner l'assaut.

Sur l'ordre du roi, les trompettes firent entendre deux ou trois sons prolongés; la voix des *edelingen* propagea le signal jusqu'aux extrémités des deux ailes de l'armée...

Bien qu'un cri de joie contenu s'élevât des rangs des Francs et saluât ce signal, cependant celui-ci ne donna pas pleine satisfaction à leur brûlante ardeur. Il leur était permis d'avancer, il est vrai, mais c'était d'un pas lent, régulier et mesuré.

Les Francs s'approchèrent ainsi de leurs ennemis à une distance d'où un robuste frondeur eût pu lancer une pierre d'une armée à l'autre.

Alors le roi leva tout à coup sa hache, et, la faisant tournoyer étincelante sur sa tête, il s'écria d'une voix retentissante :



— En avant! Francs, en avant!

Cent trompettes firent retentir sur le front de l'armée un appel éclatant; c'était un bruit qui agaçait douloureusement les nerfs et excitait dans les âmes une rage aveugle. Une tonnante clameur de guerre salua le signal tant désiré; l'air retentit au-dessus de l'armée de Clovis des cris de vingt mille voix enthousiastes.

Les Francs s'étaient élancés en avant et s'étaient précipités sur l'ennemi comme un ouragan. Les courageux Allemans avaient même plié un instant sous cet aspect formidable; mais l'épaisse masse de leurs corps était si forte par sa résistance matérielle seule, que les premiers rangs seulement pouvaient céder sous l'impulsion du premier choc.

Alors s'engagea la lutte la plus terrible.

L'armée des Francs, déployée sur la bruyère en une longue ligne de bataille, ressemblait à un gigantesque serpent qui se tordait avec de douloureux efforts et s'agitait convulsivement sur le sol.

Il était impossible, même pour les chefs de l'armée, de rien distinguer dans la foule ondoyante des combattants; on n'y voyait que l'éclair rapide des épées et des haches, la mêlée des troupes ennemies, les tumultueuses ondulations des bataillons confondus; on n'entendait qu'un tumulte continu, effrayant et morne comme le silence même : c'était un mélange de clameurs guerrières, de cris de mort, de cliquetis d'armes, de hennissements de chevaux, d'éclats de trompettes... Le sol tremblait; le ciel était ébranlé; on entendait dans l'air un bruit semblable à celui d'un roulement continu de

tonnerre, comme si, là aussi, deux peuples eussent été aux prises dans une lutte sanglante, de l'issue de laquelle dépendait leur existence sur la terre.

Le combat furieux se prolongeait avec une rage toujours croissante, sans que les deux armées ennemies parussent avoir gagné un pas l'une sur l'autre. Il est vrai que le centre de la ligne de bataille des Francs avait pénétré profondément dans les rangs ennemis; c'était facile à reconnaître aux monceaux de morts, aux amas de cadavres, aux larges mares de sang, laissés sur son passage; mais sur les deux ailes au contraire les Allemans semblaient avoir refoulé les Francs en arrière.

Clovis, à la tête de sa garde, faisait des prodiges de courage et d'intrépidité. Comme il ne pouvait, ainsi qu'il l'eût désiré, percer à travers les rangs serrés des Allemans, parce que l'espace lui manquait pour combattre, il était réduit à abattre devant lui ses ennemis, comme un moissonneur, et à tenter de se faire ainsi un passage pour pénétrer jusqu'au chef suprême, dont les cornes de cerf dominaient les rangs ennemis comme pour le braver. L'héroïque roi des Francs ne réussit néanmoins pas dans son dessein; ceux qu'abattaient et lui et ses gardes étaient remplacés sur-le-champ; la ligne de bataille ennemie ressemblait à un mur qui se refermait sans cesse.

De leur côté, les Allemans combattaient avec une aveugle intrépidité; eux aussi méprisaient la mort, et frappaient sans relâche de la hache, de l'épée et de la pique, sans même songer à détourner les armes de leurs ennemis.

Si les deux armées eussent été de même force, un combat aussi acharné des deux parts eût fait durer la lutte jusqu'à ce que les derniers guerriers des deux peuples, blessés et épuisés de forces, se fussent affaissés dans une mer de sang.

Mais la balance n'était pas égale; si d'un côté pesait l'héroïque et merveilleuse bravoure des Francs, de l'autre les Allemans avaient le double poids de leur courage et du nombre. La lutte devait donc infailliblement se terminer par l'anéantissement de l'armée la plus faible; car, les Francs eussent-ils terrassé deux fois plus d'ennemis qu'ils ne comptaient eux-mêmes de framées, cela ne leur eût aidé en rien; il serait resté assez d'ennemis encore pour les écraser.

Un cri de désespoir s'échappa du sein de Clovis, lorsqu'il reconnut cette terrible position. Il retint son cheval et laissa s'élancer en avant les *edelingen* de sa garde qui survivaient encore.

Puis, retiré du fort de la lutte, il promena son regard sur le champ de bataille. Les divers corps de son armée étaient sensiblement amoindris; les deux ailes pliaient fortement sous la pression de l'ennemi. Il lui restait une dernière ressource : la retraite dans l'enceinte fortifiée. Il avait confiance dans ses hommes; bien que la victoire leur échappât, ils s'étaient cependant comportés comme de véritables héros, et sans doute ils se conformeraient avec obéissance à ses ordres; c'était là un point essentiel, car s'ils pressaient la retraite et rompaient l'ordre de bataille, l'ennemi pénétrerait en même temps qu'eux dans les retranchements, et tout serait

perdu. Ce qui importait le plus, c'était d'empêcher la déroute des ailes.

Cette réflexion avait passé comme un éclair dans l'esprit du roi; il prit aussitôt les mesures propres à assurer la retraite.

Il passa à cheval derrière les derniers rangs, et tout en les encourageant à tenir bon, il leur ordonna de se porter lentement vers le centre de l'armée; il commanda à sa garde, qui de mille hommes était réduite à six cents, de se retirer peu à peu du combat.

Les ordres furent régulièrement exécutés; la cavalerie se retira derrière la ligne de bataille et les ouvertures qu'elles laissa par sa retraite furent remplies par les corps voisins.

Clovis partagea sa garde en deux détachements dont l'un, sous le commandement d'un chef éprouvé, devait se rendre à l'aile gauche pour soutenir la retraite; le roi lui-même devait marcher avec le second au secours de son aile droite.

Un trompette reçut l'ordre de donner le signal dès qu'il verrait que la cavalerie aurait atteint les extrémités de l'armée.

Quand les Allemans s'aperçurent que toute la ligne de bataille des Francs reculait, ils poussèrent de formidables acclamations et se précipitèrent avec un redoublement d'élan sur l'ennemi qui cédait. Mais quelques pertes qu'ils fissent éprouver aux Francs, ils ne réussirent pas à percer leurs rangs avant qu'ils eussent gagné l'enceinte retranchée.

Les corps désignés s'élancèrent sur les chars; les

autres se disposèrent en rangs serrés devant les issues, et tous offrirent à l'ennemi une héroïque résistance.

Les Allemans qui se croyaient déjà sûrs de la victoire furent stupéfaits de voir pleuvoir sur eux du haut des chars une nuée de flèches, et leurs compagnons tomber par centaines, baignés dans leur sang. Cependant cet obstacle imprévu exaspéra encore leur rage. S'excitant mutuellement à donner un assaut décisif, ils s'élancèrent contre les chars.

Cet effort suprême fut sans succès; au lieu de flèches, les Francs eurent recours aux longues piques qui se trouvaient sur les chars, et, du haut de ceux-ci, percèrent tous ceux qui osaient s'approcher du retranchement; et s'il arrivait, sur certains points, que quelques Allemans réussissent à franchir les chars, ils succombaient bientôt à l'intérieur de l'enceinte sous les coups d'autres adversaires.

L'avantage que leur donnait cette position inspira aux Francs un nouveau courage. En voyant leurs ennemis tomber en grand nombre, ils poussèrent des cris d'allégresse et s'encouragèrent réciproquement à la résistance.

Sur toute l'étendue du retranchement, le sol était couvert de morts et de blessés qui se débattaient dans leur sang et en mourant levaient encore un poing menaçant vers l'ennemi.

Clovis se trouvait sur l'un des chars les plus élevés, et du regard dominait le champ de bataille; un sourire de triomphe illuminait son visage; il était heureux; son cœur battait fièrement dans sa poitrine. Ce n'était pas qu'il espérait la victoire; au contraire, comme il voyait

que, faute d'espace, la moitié de ses ennemis étaient encore en dehors de la lutte, il comprenait que tout espoir de triomphe était vain... Mais la nation salienne avait fait son devoir, et l'ennemi, quand il compterait ses morts, s'étonnerait de la force et du courage des Francs! Dans la chaleur du combat cela lui suffisait; dans son orgueil de héros, il n'eût pas voulu échanger son sort avec celui du chef suprême des Allemans. Quelle place n'était pas réservée dans l'éternel Walhalla au roi de pareils hommes, dont l'intrépidité devait frapper d'étonnement les ases mêmes au sein du Glansheim!

Le furieux assaut des Allemans dura longtemps; plus ils perdaient de monde, plus ils s'acharnaient à emporter les retranchements. Ils s'attachaient aux roues des chars, les escaladaient et s'y cramponnaient; mais jusque-là ils n'avaient remporté aucun avantage marquant.

Clovis vit cependant bientôt que la fin de la lutte était proche et que les cadavres mêmes des ennemis devaient amener la perte des Francs. En effet, les morts formaient autour du retranchement une digue qui s'élevait sans cesse et qui, sur plusieurs points, atteignait déjà la hauteur des chars. De plus, Clovis comprit qu'une pareille défense, bien que faite d'un poste avantageux, diminuait peu à peu le nombre de ses guerriers, et il prévoyait le moment où l'ennemi, ne rencontrant plus de résistance suffisante, pénétrerait dans le campement.

Au moment où les Francs, à bout de forces et devenant de moins en moins nombreux, se trouvaient dans cette position critique, retentirent tout à coup dans les rangs

de l'armée des Allemans quelques appels de trompette qui frappèrent de surprise les combattants des deux côtés, et tinrent leurs armes immobiles dans leurs mains.

Les Allemans cessèrent d'assaillir; ils firent un mouvement en arrière, se formèrent en rangs réguliers, et, au grand étonnement des Francs, se groupèrent au centre de la bruyère de *Wollersheim.*

— Trêve ! paix ! s'écriait-on de toutes parts.

Les guerriers qui se trouvaient sur les chars s'affaissèrent de lassitude; en ce moment seulement ils sentaicnt combien ils avaient surexcité leurs forces, car il leur semblait que leur cœur se brisait d'épuisement.

Clovis descendit de son char et entra dans l'enceinte fortifiée; le spectacle qui s'y offrit à ses yeux le frappa d'horreur et de pitié. Toute la surface du sol était couverte de blessés ou de cadavres d'hommes apportés du champ de bataille ou des chars, mais qui avaient déjà rendu le dernier soupir. Les *edelingen* et les guerriers qui se trouvaient auprès des blessés étaient eux-mêmes si couverts de sang et si meurtris par les coups de l'ennemi, que le roi frissonna à la vue de ces débris de son armée.

Il s'avança vers sa tente en enjambant les morts. Un cri d'angoisse lui échappa lorsqu'il aperçut, au pied de la croix, Clotilde agenouillée entre deux de ses femmes et tenant son enfant dans ses bras.

A la vue de Luitprand qui le regardait d'un air triste et découragé, il s'écria en proie à une violente colère :

— Tu as méconnu mes ordres, Luitprand ! J'ai eu tort de me fier à toi. Ah ! tu es cause de la mort de mon fils !

Mais, dès que la reine entendit la voix de son époux, elle déposa son enfant dans les bras de l'une des femmes, et s'élança vers lui, les mains en avant :

— Ne l'accuse pas, s'écria-t-elle; aucune puissance terrestre n'eût pu m'arracher de cette croix ni du lieu où tu es. Clovis, Clovis, tu ne t'es pas souvenu de Constantin ! Crois au seul Dieu qui règne dans les cieux; lui seul peut encore te donner la victoire !

— La victoire ! murmura Clovis ironiquement. Clotilde, ce n'est pas le moment de parler ainsi. Hâte-toi, il faut t'éloigner d'ici, fuir, sauver mon enfant...

— Non ! non ! s'écria la reine avec une sorte d'égarement. Je veux demeurer ici, y rendre témoignage de la toute-puissance de Dieu, ou mourir avec toi, avec mon enfant, avec tout ce qui peut m'attacher à ce monde !

En ce moment, quelques *edelingen* vinrent trouver le roi avec une précipitation évidente et lui dirent qu'une députation du chef suprême des Allemans demandait à être reçue en audience par lui.

Il donna ordre qu'on lui amenât les ambassadeurs et dit à la reine :

— Prépare-toi au départ. Je suis inflexible, et, si tu persistes dans ton refus, je te ferai emmener de force !

Le roi appela d'un signe les *edelingen* auprès de lui, et s'éloigna à une certaine distance de sa tente pour recevoir les envoyés.

Ceux-ci parurent immédiatement; c'était une dizaine de chefs qui avaient évidemment pris part au combat; car les peaux de bête qui formaient leurs vêtements étaient souillées de sang et percées ou coupées en quel-

ques endroits; l'un d'eux avait même reçu un coup de hache sur la joue : la blessure béante saignait encore.

Les ambassadeurs s'inclinèrent avec respect devant le roi : celui qui portait la blessure au visage s'avança seul et dit :

— Roi de la nouvelle France, voici ce que te dit le chef suprême des Allemans... J'admire l'héroïque courage des Saliens; nous sommes du même sang; bien que vous soyez tous nés sur le sol de la Belgique, vos ancêtres habitaient cependant comme nous les forêts de la Germanie. Votre résistance est vaine. Je reconnais que vous nous avez fait subir de grandes pertes ; mais nous pouvons sacrifier dix fois autant d'hommes et rester encore assez forts pour vous anéantir. Cessez une défense désespérée; il me serait agréable de voir sauf ce qui reste de votre intrépide nation et même de conserver à Clovis, l'illustre fils de Mérovée, la couronne de la nouvelle France. Voici mes conditions : tu laisseras les Allemans prendre paisiblement possession, de ce côté du Rhin, du pays des Ripuaires, et feras avec eux un traité d'amitié et de commune défense; tu repousseras loin de toi la femme chrétienne qui déshonore ton trône, et tu déshériteras de l'héritage paternel le fils qu'elle t'a donné; c'est un bâtard de race mêlée, son sang n'est pas pur...

— Rien de plus? s'écria Clovis d'une voix tonnante et en proie à un transport de rage. Ah ! j'aimerais mieux me laisser écraser entre deux rochers !

L'ambassadeur ne parut pas ému de cette apostrophe, et reprit :

— Voici ce que te dit encore le chef suprême des Allemans : « O roi de la nouvelle France, accepte de bon gré mes propositions ; il n'y a pas d'autre moyen de salut pour toi. Si tu refuses, j'exterminerai ton peuple jusqu'au dernier homme. N'espère pas t'échapper ; je connais ton campement et sa faiblesse. Pendant que mes ambassadeurs sont devant toi, dix mille hommes cernent la vallée pour te fermer la retraite. Je te donne une demi-heure de réflexion ; après ce délai, tes retranchements seront assaillis de toutes parts, et quelque brave que tu sois, tu succomberas. Seigneur roi, tu réfléchiras que la résistance serait vaine et qu'une résolution téméraire de ta part n'aurait d'autre résultat que de faire couler inutilement des flots de sang héroïque. Roi de la nouvelle France, voilà ce que te dit le chef suprême desAllemans ; il attend ta réponse !

Les envoyés tournèrent le dos et s'éloignèrent lentement pour quitter le camp franc.

Clovis, comme frappé de stupéfaction, avait baissé la tête et fixait les yeux sur le sol. Les *edelingen*, qui l'entouraient en grand nombre, le contemplaient dans une attente pleine d'anxiété. Tous étaient abattus et reconnaissaient dans leur for intérieur qu'il ne leur restait qu'à lutter avec désespoir jusqu'à ce que le dernier d'entre eux succombât. Ils comprenaient parfaitement que le roi ne pouvait accepter les propositions des Allemans ; eux-mêmes ne se seraient pas soumis à des conditions aussi humiliantes, s'il eût été possible que le roi, par sollicitude pour la vie des compagnons qui lui restaient, consentît à courber sa tête altière sous le joug

de l'étranger. Tout à coup Clovis fit un pas vers la reine qui, à côté de lui et toute tremblante, le considérait avec angoisse. Il l'étreignit dans ses bras et dit d'un ton navrant :

— Clotilde, tu l'as voulu ! La tombe s'ouvre ici pour nous tous et même pour notre innocent enfant ! Ah ! pourquoi n'as-tu pas pris la fuite? Pourquoi par ta présence fais-tu de ma mort la fin d'un lâche? Vois, je tremble, j'ai peur; ton sort, celui de mon pauvre Clodomir m'épouvante. Ce n'est pas ainsi pourtant que devait mourir le fils de Chilpéric !

Clotilde s'arracha de ses bras, se jeta à ses genoux, et s'écria avec la plus grande exaltation :

— Clovis, à cette heure solennelle écoute ma voix; il y a encore moyen de te sauver, je te le dis ! Les ases étaient impuissants à te venir en aide; mais du haut du ciel le Christ peut, d'un signe du doigt, disperser tes ennemis, comme le vent disperse la poussière; un miracle n'est rien pour lui. Invoque-le dans ta détresse; peut-être exaucera-t-il ta prière, et se réjouira-t-il de voir ton âme généreuse lui rendre hommage !

Sa voix était si émouvante, sa physionomie si inspirée, ses yeux si rayonnants du feu de la conviction qu'un grand nombre des *edelingen* présents la contemplaient avec admiration.

Sur le visage du roi flottait un sourire incrédule.

Clotilde leva les bras au ciel et s'écria avec des larmes dans la voix :

— Clovis, incline-toi devant le signe de la rédemption de l'homme; adore le Christ, ne fût-ce que par un seul

mot ! Ah ! si tu ne veux pas le faire pour la conservation de ta couronne, pour le salut de ton peuple et de ton honneur, fais-le pour la conservation de ma vie, pour le salut de ton innocent enfant !

Pendant quelque temps encore, le roi, en proie à une profonde irrésolution, se borna à hocher la tête d'un air de doute. Tout à coup, comme si une secousse intérieure l'eût frappé, il se leva vivement, courut à la croix, fléchit le genou et leva les mains au ciel en s'écriant d'une voix émue :

— O Christ ! toi que Clotilde m'annonce comme le fils du Dieu vivant, toi qu'on dit assez puissant pour donner la victoire à ceux qui espèrent en toi... je t'invoque dans ma détresse. Donne-moi le triomphe ; sauve la nation franque, ma femme et mon enfant ; je croirai alors en ton pouvoir, je deviendrai ton serviteur, je recevrai le baptême en ton nom (1) !

Un cri de joie s'échappa du sein de la reine ; dans le ravissement qui transportait son âme, elle courut à la fille de service, arracha le petit Clodomir de ses bras et couvrit l'enfant de baisers ardents et de larmes de joie.

Clovis s'était relevé et s'était rapproché de ses *edelingen* avec un gravité solennelle :

— Compagnons, dit-il, vous avez entendu ma prière. Êtes-vous prêts à me suivre et à reprendre cette terrible lutte sous la protection du Dieu de Clotilde?

— Oui ! oui ! tentons la fortune au nom du Christ, ré-

(1) *Voir*, sur cette invocation de Clovis pendant la bataille et sur ses promesses de recevoir le baptême, Grégoire de Tours, Liv. II, chap. 30.



pondirent les *edelingen*. Nous suivrons notre roi jusqu'à la mort !

— Voyez ! voyez ! s'écria tout à coup Clotilde en désignant les taillis qui s'élevaient jusqu'à la moitié de la pente de la colline... Voyez ! qu'est-ce que cela ?

Les regards des *edelingen* se dirigèrent de ce côté.

— Les Ripuaires ! s'écria-t-on avec étonnement.

Du sein des taillis sortaient en ce moment quatre ou cinq guerriers qui gravirent la colline en toute hâte et se trouvèrent bientôt au milieu des *edelingen*.

L'un d'eux, remarquable par l'éclat et la richesse de son armure, reconnut le roi et lui dit d'une voix rapide :

— Seigneur roi, je suis le frère de Sigebert, chef suprême des Ripuaires. Odin soit loué de m'avoir laissé parvenir jusqu'ici. Mon frère a été battu sur les bords du Rhin par les Allemans; mais il a réuni en toute hâte une nouvelle armée. En ce moment, il est en marche pour disputer de nouveau la victoire aux vainqueurs. Je l'ai quitté au-delà de Juliers; peut-être a-t-il déjà commencé l'attaque. Hâtez-vous, rassemblez vos troupes, marchez en avant; l'ennemi, quelque nombreux qu'il soit, succombera peut-être sous ce double assaut...

— Quelle est la force de l'armée de votre frère ? demanda Clovis.

— Seize mille hommes d'élite.

— Seize mille ! répétèrent les *edelingen* avec une joyeuse surprise.

— Eh bien ! s'écria Clotilde, ne vois-tu pas la main de Dieu dans ce secours inattendu?

— C'est étonnant ! murmura le roi frappé.

Le Ripuaire montra du doigt dans le lointain et dit :

— Écoutez ! écoutez ce bruit sourd... ces cris qui retentissent dans les airs... c'est le cri de guerre des Ripuaires ! Vite ! vite ! l'attaque est commencée !

Clovis tira son épée, la fit tournoyer sur sa tête et courut au retranchement en s'écriant d'une voix puissante :

— Aux armes ! aux armes ! en avant !

Les *edelingen* se dispersèrent et rejoignirent chacun son corps. Les guerriers descendirent des chars et sortirent de l'enceinte fortifiée ; en moins de quelques instants, tous les détachements étaient rangés en une imposante ligne de bataille.

Le roi parcourut du regard son armée ; et bien que cette rapide inspection lui fît reconnaître que ses forces étaient réduites de vingt mille hommes à douze, il se réjouit de ce que ses pertes étaient moindres qu'il ne les avait crues.

En ce moment, du fond de la vallée, dans la direction de Juliers, une formidable clameur de guerre monta dans les airs. Les guerriers qui avaient déjà appris par leurs chefs l'approche de leurs alliés, firent tournoyer leurs framées sur leur tête, et s'écrièrent avec une belliqueuse ardeur :

— Victoire ! victoire ! les Ripuaires ! les Ripuaires !

Cette fois, Clovis avait réuni au centre de l'armée la cavalerie qui lui restait, avec l'intention de faire, par une énergique charge, une trouée duns les rangs enne-

mis, et, si cela réussissait, de se rapprocher peu à peu et de plus en plus des Ripuaires.

Voyant son armée prête au combat, il fit sonner les trompettes et ordonna de marcher en avant.

Les bataillons avançaient difficilement, et devaient rompre souvent leurs rangs pour franchir les milliers de cadavres qui couvraient de monceaux sanglants la bruyère de *Wollersheim.*

Dans l'armée des Allemans, on remarqua le mouvement des Francs; là aussi les trompettes retentirent et donnèrent le signal du combat.

Bientôt Clovis commanda la charge, les guerriers s'élancèrent en poussant des clameurs tonnantes, et la sanglante lutte recommença avec plus de rage que la première fois.

Les Allemans, quelque innombrables qu'ils parussent, avaient considérablement divisé et affaibli leurs forces. Comme leurs ambassadeurs l'avaient dit au roi de France, ils avaient envoyé quelques milliers d'hommes pour prendre à revers les retranchements des Francs. Dans les vallées qui touchaient au plateau de bruyères, la moitié des forces qui leur restaient était engagée contre les Ripuaires; l'autre moitié avait gardé sa première position et soutenait courageusement le nouvel assaut des troupes de Clovis.

La lutte se prolongea longtemps sans qu'il fût possible de savoir qui succomberait; les blessés et les morts tombaient en si grand nombre de chaque côté que, dans certains endroits, les combattants semblaient placés sur des hauteurs, parce que, pour approcher de l'ennemi,



il leur fallait gravir les monceaux de cadavres; mais il s'écoula longtemps avant que les efforts surhumains de cette lutte suprême fissent reculer l'une des deux armées.

La supériorité du nombre devait cependant faire pencher encore une fois la balance du côté des Allemans. Clovis le remarqua avec une anxiété mêlée de rage; pour lui du moins, il était évident que son aile droite ployait et allait céder sous la formidable pression de l'ennemi. A la tête de sa cavalerie, il avait répandu des torrents de sang et jonché le sol de cadavres; mais il n'avait pas réussi à s'ouvrir un passage à travers les rangs serrés de ses adversaires.

Tout à coup il vit apparaître au milieu des Allemans les cornes de cerf de leur chef suprême. Cette vue le fit tressaillir de fureur et de vengeance. Il se retourna vers ses cavaliers et s'écria :

— En avant, compagnons ! suivez-moi ! mourons en héros !

Et, faisant tournoyer sa hache comme un foudroyant éclair, il s'élança avec les siens, à l'aveugle, et avec un irrésistible élan, sur les ennemis qui, frappés de cette audace, parurent chanceler un instant.

Les premiers rangs étaient percés ! Le roi se trouvait, avec les héros de sa garde, au milieu de l'armée ennemie même; ce premier avantage lui donna de nouvelles forces, et porta à son comble l'intrépide résolution de ses cavaliers. Tout fut renversé sur leur passage, et, au bout d'un instant, le roi de France se trouva, la hache levée, en face du chef suprême des Allemans.

Ce fut un moment terrible et solennel! Comme les deux chefs étaient montés sur des chevaux de grande taille, on pouvait, même de loin, voir qu'ils étaient en présence. Le sort des deux peuples engagés dans la lutte dépendait d'un coup!

Les Allemans se précipitèrent en foule pour délivrer leur chef et frapper le téméraire qui avait osé s'aventurer si avant dans leurs rangs; mais les compagnons de Clovis leur opposèrent une invincible résistance.

Un cri de désespoir, profond comme s'il sortait des entrailles de la terre, s'éleva du milieu des Allemans; une acclamation de triomphe, si puissante que le ciel en fut ébranlé, éclata dans l'armée des Francs... La hache de Clovis s'était abattue entre les cornes de cerf de son adversaire et avait renversé celui-ci le crâne entr'ouvert.

Alors l'intrépidité des Saliens ne connut plus de bornes; ils se jetèrent avec des cris de triomphe sur l'ennemi consterné. Les Allemans, découragés par la perte de leur chef, et mis en déroute par la nouvelle agression des Francs, commencèrent à reculer peu à peu.

De leur côté, les Ripuaires, qui combattaient pour la conservation de leur propre territoire, avaient fait un grand carnage dans les rangs de l'ennemi et le forçaient à ployer aussi sous leur héroïque élan.

Comme les Allemans n'avaient plus de chef pour les commander, un grand désordre se jeta parmi eux.

Dans cet état de choses, quelques-uns de leurs corps crurent perdu tout espoir de vaincre, et descendirent en combattant la pente des collines pour quitter le champ de bataille. Ce mouvement, qui était la consé-



quence d'un découragement évident, frappa d'épouvante le reste de l'armée, et tous battirent en retraite. En apparence, ils se défendaient cependant encore avec courage; mais bientôt ils furent précipités dans la vallée et poursuivis par les Francs et les Ripuaires réunis.

. . . .

Jusque-là, Clotilde était demeurée près de sa tente, à genoux devant la croix, et suppliant le Christ de donner, ce jour-là, aux païens une marque de sa divine puissance.

Mais lorsqu'elle entendit le tumulte du combat s'éteindre par degrés, lorsqu'un terrible silence descendit sur le champ de bataille, une mortelle anxiété serra son cœur et, toute tremblante, elle courut aux retranchements.

Là, elle monta sur l'un des chars et jeta un regard effrayé sur la bruyère de *Wollersheim.* Elle n'y vit que des monceaux de cadavres et des mares de sang... Mais, plus loin, dans la vallée, dans les plis du terrain accidenté, elle découvrit de larges taches noires qui se mouvaient et semblaient ondoyer sur le sol comme d'innombrables essaims de fourmis. Du sein de ces masses éloignées, elle entendit des clameurs belliqueuses monter sans cesse dans les airs; c'était comme un sourd murmure, comme le mugissement lointain de la mer, quand, fouettée par l'ouragan, elle s'efforce de franchir ses bords.

Clotilde, le cœur palpitant et l'âme inquiète, contempla longtemps cette lutte suprême; de temps en temps elle levait les yeux et les mains au ciel, et sem-

blait demander à Dieu ce qui se passait et quel sort l'attendait.

Tout à coup elle vit apparaître, sur le bord de la bruyère, un fort détachement de cavalerie qui se dirigeait évidemment vers le retranchement des Francs. Ces cavaliers agitaient leurs épées en l'air et semblaient se réjouir de la victoire. Bien que la reine ne pût encore reconnaître à quelle nation ils appartenaient, cependant son cœur tressaillit de joie et, toute frémissante dans une heureuse attente, elle fixa les yeux sur les cavaliers qui s'approchaient.

Un cri de joie lui échappa quand elle vit l'un d'eux s'élancer en avant et accourir vers elle au grand galop. C'était Clovis, Clovis, son époux bien-aimé! Lui aussi, il brandissait sa hache au-dessus de sa tête!

Elle descendit du char et courut, les mains étendues, au-devant du roi; celui-ci sauta bientôt en bas de son cheval, serra la reine dans ses bras, la pressa sur son sein et s'écria avec exaltation :

— Clotilde! ma bien-aimée, ton Dieu m'a donné la victoire! Le fils de Chilpéric sera chrétien!

Les *edelingen,* spectateurs lointains de cette étreinte solennelle, firent retentir l'air de leurs acclamations, et, parmi mille cris de triomphe, s'écrièrent :

— Gloire au Christ! Vive le Dieu de Clotilde!

XXIII

Aurélien, pour se mettre à l'abri des attaques de ses ennemis durant sa maladie, s'était fait transporter à Reims. Le sage Rémi avait son siége épiscopal et exerçait une influence presque sans limites dans cette belle ville qui n'était distante de Soissons que de quelques milles.

Pendant quelques semaines, Aurélien avait été soigné, dans la demeure même de l'évêque, avec la plus grande sollicitude; mais, depuis que le roi était de retour de son expédition contre les Allemans et s'était fixé à Reims, on avait, sur l'ordre du prince, transporté le Gallo-Romain dans le grand palais, qui touchait au *Forum*.

C'était en l'année 496, le matin d'un jour de fête. Comme si le ciel eût voulu témoigner sa joie de ce qui

allait se passer, après plusieurs jours sombres et brumeux, le soleil était apparu au-dessus de l'horizon dans toute sa splendeur et illuminait tout d'une douce et joyeuse lumière.

Dans une chambre du palais du roi, Aurélien était assis dans un vaste fauteuil dont on avait garni le dossier et les côtés de coussins de duvet pour préserver le malade de toute fatigue. A côté de lui, il y avait une table sur laquelle brillait un crucifix d'argent et où se trouvaient quelques fioles contenant des médicaments.

A quelque distance et non loin de la fenêtre, se tenait une jeune fille gauloise, l'œil fixé avec une muette admiration sur le malade. C'était Marie qui, pendant l'absence des princes, avait veillé sur lui et l'avait soigné avec un affectueux dévouement.

Aurélien était très-maigri et très-pâle; à ses joues décharnées et à ses yeux enfoncés dans l'orbite, on pouvait voir que la fièvre ardente qui avait suivi sa blessure l'avait conduit sur le bord de la tombe. Son cou et son épaule gauche étaient encore enveloppés de linges, et de ce côté on avait fixé son bras contre le corps pour empêcher tout mouvement dangereux.

En ce moment pourtant, l'inflammation de sa blessure devait déjà être calmée, et son âme, dans son corps souffrant encore, avait probablement recouvré la force et la santé; car une étincelle de joie brillait dans ses yeux, et sur ses lèvres flottait un sourire qui accusait un bonheur profondément senti.

En dehors du palais, se faisait entendre un murmure continuel de voix humaines, bruit sourd mais fort ce-

pendant, et qui annonçait qu'une grande multitude remplissait le *Forum*.

Par intervalles, des cris plus distincts se faisaient entendre dans la chambre, et de retentissantes acclamations montaient du sein de la foule vers le ciel.

Le Gallo-Romain prêtait l'oreille à ces bruits avec un doux ravissement, et si l'un d'eux lui apportait le nom vénéré du roi ou l'expression de la joie universelle à propos du mémorable événement qui allait s'accomplir, il semblait bondir de joie sur son siége, et son visage s'illuminait du feu de l'enthousiasme. Mais son bonheur était infini quand il entendait acclamer en langage germanique la divine puissance du Christ, et que les exclamations de gratitude s'élevaient de la bouche des païens mêmes vers le Dieu du ciel.

Tout à coup retentit sur le *Forum* un appel prolongé de trompettes. C'était le signal triomphal bien connu des Francs; il annonçait la solennité du jour à la foule qui, enthousiasmée et transportée de joie, répondit par de vives acclamations au son des trompettes et remplit la ville de cris joyeux.

En proie à une délicieuse émotion, le Gallo-Romain écouta le chant des trompettes jusqu'à ce que leurs sons eussent cessé de se faire entendre. Ses yeux se mouillèrent de larmes; et, dirigeant son regard vers le crucifix, il dit d'une voix basse mais pleine de ferveur :

— Merci, mon Dieu, de ce que vous avez laissé vivre votre serviteur jusqu'à aujourd'hui! Merci pour les souffrances de mon corps, merci pour les douleurs de mon âme. Soyez béni de ce que vous avez daigné vous

servir de moi pour l'œuvre miraculeuse de votre miséricorde. Permettez que je sois témoin de l'imposante solennité; permettez que je puisse entendre le généreux héros de la race salienne confesser votre saint nom... Et si alors vous voulez m'appeler à vous, Seigneur, je m'endormirai avec bonheur du sommeil de la mort; car la prédiction de mon père est accomplie, le but de ma vie est atteint!

Il resta quelques instants muet, frémissant sous le coup d'une profonde émotion et le regard perdu dans l'espace. Une exaltation plus grande encore brilla dans ses yeux lorsque, comme hors de lui, il s'écria :

— Gaule, France, ô ma patrie! durant des siècles, tu as gémi, courbée sous un dur esclavage; sans espoir de délivrance, tu as pleuré pendant des siècles sous le poids de la servitude, de l'oppression, de la misère... Oh! ces temps d'épreuve sont oubliés! Sois émue jusqu'au fond de tes entrailles; le jour de la liberté se lève! Pays élu par la grâce de Dieu, foyer de la céleste lumière de la vérité, par toi l'humanité se régénérera une seconde fois! Tu brilleras parmi tous les peuples de la terre comme le phare de l'avenir du monde, comme la terre natale de la civilisation, de la liberté, de la fraternité dans le Christ, dont la divine protection à tracé ton chemin à travers les temps, et t'a appelée à une gloire et à une grandeur éternelles!

Cet épanchement extatique fut interrompu par l'arrivée de la reine qui entra dans la chambre et s'approcha du Gallo-Romain avec un radieux sourire.

—Ah! l'instant solennel est-il arrivé? s'écria Aurélien.

— Dans une heure, Aurélien, le bienfait de Dieu sera accompli, répondit la reine.

— Dans une heure ! répéta le Gallo-Romain avec une sorte de désenchantement.

La reine ne devait sans doute pas être moins préoccupée qu'Aurélien par l'attente du grand événement qui se préparait, puisqu'elle était si longtemps d'avance en grand costume de cérémonie, et portait même sur le front la couronne royale.

Sans répondre à l'exclamation d'Aurélien, elle se hâta de prendre un siége; et, s'asseyant à la droite du Gallo-Romain, elle lui prit la main et dit, les yeux rayonnants d'une joie contenue :

— Aurélien, mon bon ami, êtes-vous satisfait maintenant? Vous croyez-vous assez récompensé des douleurs que vous avez si généreusement supportées?

— Oh ! mon cœur tressaille de joie dans ma poitrine ! dit-il avec effusion. J'eusse enduré toute une vie de martyre pour cet immense bienfait. Ce que nous avons souffert n'est rien en comparaison de la bonté de Dieu.

— Vous ne savez pas tout, dit la reine. Je suis venue pour augmenter encore votre joie. N'avez-vous pas entendu retentir le chant triomphal des trompettes? C'était le cortége des *edelingen* et des guerriers qui doivent recevoir le baptême avec le roi... Nous croyions pouvoir espérer, n'est-ce pas, qu'un millier de païens confesseraient aujourd'hui le nom du vrai Dieu? Nous nous sommes trompés. Dès le lever du soleil, les guerriers francs arrivaient en foule de tous les cantons et même de la Belgique; la porte de Soissons ne pouvait livrer

passage aux flots de la multitude. Ceux qui demandent à être baptisés se sont rangés sur le *Forum;* on est venu annoncer leur nombre au roi. Aurélien, vous ne devineriez jamais combien de cœurs le Christ a touchés. Plus de trois mille païens renient leurs faux dieux!

— Trois mille! répéta le Gallo-Romain en levant les yeux au ciel. Ah! le christianisme est sauvé : le règne du Seigneur est arrivé!

Il resta pendant quelque temps abîmé dans ses pensées, puis, tournant les yeux vers la reine, il lui dit d'un ton inspiré :

— Combien les voies de Dieu sont merveilleuses, Madame! Pendant des siècles, il dirige les actions des hommes vers un but connu de lui seul. Tous les événements, quelque insignifiants qu'ils soient en apparence, quelque contraires au bien qu'ils semblent, quelque hostiles qu'ils soient même à la gloire de son saint nom, tous ces événements, il les fait concourir à une fin que leur a assignée sa volonté toute-puissante. Mon père est banni de la Gaule par la persécution pour que je puisse protéger les jours de Clovis auprès de son berceau; pour que, plus tard, je devienne son ami et lui parle, sans qu'il s'en doute, de la vérité éternelle. Vous, Madame, vous êtes amenée par un événement imprévu au milieu des païens, pour que le regard du héros tombe sur vous; le glaive du bourreau se lève sur votre tête, pour que votre terrible position force le roi de la nouvelle France à prendre une résolution que tous regardaient comme impossible. Vous avez souffert

d'inexprimables douleurs; comme mère, vous avez été éprouvée par la mort affreuse de votre enfant; comme épouse, vous avez été frappée dans votre amour et dans votre honneur; l'épée qui m'a porté une blessure qui a failli être mortelle, vous a menacée aussi... Et cependant tout cela devait arriver pour notre bonheur, pour le salut de la chrétienté, pour la fidélité du monde! C'est à travers toutes ces souffrances que Dieu vous a conduite jusqu'au camp de Juliers pour que vous y fussiez l'instrument d'un miraculeux événement.

La reine, la tête penchée, murmura à demi voix:

— Je le savais, Aurélien, il y avait en moi je ne sais quel instinct qui me poussait : je sentais la volonté du Seigneur me conduire...

— Et moi, plus faible que vous, Madame, j'ai parfois douté; j'ai désespéré; je me suis abandonné à la tristesse! dit Aurélien. Ah! la grâce d'en haut ne m'était pas donnée dans la même mesure qu'à vous; mais je n'en suis pas moins reconnaissant de toutes les forces de mon âme envers le Christ, de ce qu'il m'a permis de souffrir à côté de vous en l'honneur de son saint nom... Clotilde, noble reine, quel avenir vous avez ouvert au monde! Partout régnait l'erreur, la discorde, la haine et l'esprit de vengeance; les peuples, frappés d'égarement, obéissaient à l'inspiration de l'esprit du mal : tout sentiment de sympathie avait disparu; tous les liens de l'humanité étaient brisés... Maintenant la lumière, la salutaire lumière de la vérité, va se répandre sur la terre; à l'abri de la croix qui s'élève triomphante sur

les ruines de l'ancien monde, les races dispersées des peuples se rapprocheront et formeront de nouveau cette fraternelle association que l'erreur avait brisée... Et c'est à vous, à vous que l'humanité est redevable de ce suprême bienfait!

L'enthousiasme qui le transportait avait rempli ses yeux de larmes qui tombaient sur ses joues comme des perles brillantes.

— Calmez-vous, vous parlez avec trop d'exaltation : cela pourrait vous faire du mal, dit la reine en l'interrompant. C'est Dieu seul qui a tout fait... Aurélien, vous tremblez, vous semblez plus pâle qu'hier. Si vous demeuriez ici, et attendiez tranquillement dans votre chambre la fin de la solennité, cela ne vaudrait-il pas mieux? Maître Quirinus craint aussi que l'émotion n'ait pour vous de fâcheuses conséquences.

— Je ne serais pas présent! s'écria le Gallo-Romain avec un sourire d'incrédulité. Oh! quand je serais à l'agonie, je me ferais transporter à l'église. C'est le vœu suprême de mon cœur : le Christ me laissera la vie au moins jusqu'à ce qu'il soit accompli. Non, non, je veux entendre la bouche de Clovis prononcer la solennelle abjuration, je veux voir l'eau du baptême tomber sur son front... et alors, quand le roi de la nouvelle France sera devenu mon frère dans le Christ, alors, je pourrai mourir, remonter vers mon père et lui dire triomphalement dans le sein de la Divinité : Hosanna! le grand œuvre est terminé!

La parole du Gallo-Romain émouvait tellement la reine, qu'elle-même, sous le poids des sentiments qui

l'agitaient, restait muette et la tête penchée, à côté de lui.

Tout à coup l'évêque Rémi entra dans la salle, et dit à la reine avec une inquiète précipitation :

— Dieu soit loué, Madame, je vous trouve ici. On vient de m'apporter une terrible nouvelle; j'ai quitté l'église et suis accouru à vous en habits sacerdotaux. Écoutez-moi tous deux; l'affaire presse. Une nombreuse ambassade est venue trouver le roi de la part des Allemans...

—Je sais ce que c'est, dit Aurélien en l'interrompant; ils viennent offrir au roi la couronne d'Allemagne...

— C'est possible, reprit l'évêque, mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Les envoyés des Allemans ont amené à Reims une dizaine de prisonniers, et quand je vous dirai les noms de certains d'entre eux, vous aussi, vous tressaillerez et serez inquiets. Parmi ces prisonniers se trouvent Ramold, Sigebald et un scalde nommé Rodulphe...

— Ramold! Sigebald! s'écrièrent en même temps la reine et Aurélien.

— Et quel sort croyez-vous que le roi leur réserve? demanda Rémi.

— Une mort terrible, répondit Aurélien.

— Une mort infaillible, répéta Clotilde. Oh! qu'on ne les mette pas en présence du roi! Son sang bouillirait; lui-même leur abattrait la tête de sa hache!

— C'est ce qu'il faut empêcher...

— Comment? les prisonniers sont-ils devant le roi? s'écria Clotilde avec terreur.

— Non, répondit l'évêque, il n'a pas voulu les voir; mais ils sont dans les cachots du palais. L'âme du roi est sans doute avide de vengeance; s'il a différé leur sentence, qui sait si ce n'est pas pour leur préparer une mort plus cruelle? Madame, le roi ne peut recevoir le saint baptême, tant que son cœur sera livré aux pensées de haine et de vengeance.

Clotilde et Aurélien se regardèrent l'un l'autre d'un air interrogateur, et ils dirent en même temps :

— Que faire ?

— Que faire? reprit l'évêque. Madame, il vous faut venir trouver le roi avec moi; lui exposer que le Dieu auquel il va rendre hommage commande la clémence; le supplier de pardonner à ses ennemis; le conjurer d'étonner le monde par cette éclatante preuve de sa conversion à la loi d'amour du Christ.

— Que dites-vous? s'écria la reine avec saisissement. Qu'il pardonne à Ramold, à Sigebald?

— Ciel! partageriez-vous son ressentiment, Madame? dit Rémi en gémissant.

— Non, non, quelque horribles qu'aient été leurs attentats, je leur pardonne de grand cœur, répliqua Clotilde. Je suis prête à m'agenouiller devant mon seigneur et roi pour demander leur grâce; mais, Rémi, l'âme de Clovis n'est pas si facile à fléchir. Vît-il des milliers d'hommes courber le genou devant lui, entendît-il une armée entière le supplier, il demeurerait inflexible; je dirai plus, s'il lui fallait passer à travers les flammes pour atteindre les deux ennemis que vous venez de nommer, soyez sûr qu'ils n'échapperaient pas à sa vengeance!

Les paroles de la reine, prononcées avec une profonde conviction, parurent impressionner tristement le bon évêque.

— Mais, mon père, dit le Gallo-Romain, permettez-moi de vous dire que je crois qu'on ne peut pas exiger l'impossible des nouveaux convertis. Depuis leur naissance, la force physique et l'esprit de vengeance leur sont présentés comme les plus hautes vertus; ce dernier sentiment surtout est le fond de leurs lois, de leurs mœurs, de leurs idées. Il faut être indulgent pour leur faiblesse et faire périr lentement dans leurs cœurs la semence de l'erreur. Soyez sûr qu'elle y a jeté de trop profondes racines pour en être arrachée violemment et tout à coup. Longtemps encore la doctrine de l'amour du prochain aura à lutter en eux contre le sentiment viril mais exagéré de la dignité personnelle...

L'évêque secoua la tête avec une douloureuse incertitude, comme si les paroles du Gallo-Romain l'eussent péniblement impressionné.

Aurélien poursuivit :

— Et s'il en est ainsi, comment pourrions-nous demander à Clovis qu'il pardonne à ceux qui l'ont calomnié et trahi, qui ont voulu tuer sa femme et son enfant? Je voudrais de tout mon cœur que cela fût possible et je remercierais Dieu, s'il consentait à combler Clovis à ce point de sa grâce; mais je n'ose encore espérer un semblable miracle.

— Peut-être dites-vous vrai, Aurélien, dit l'évêque; mais, au nom de Dieu, essayons cependant. Quelque coupables qu'ils soient, et bien qu'ils adorent les faux

dieux, Ramold et Sigebald sont des hommes. Si on les met à mort, alors qu'ils persévèrent dans leur égarement, l'ennemi du Seigneur s'emparera de leurs pauvres âmes; si nous pouvions les sauver ou seulement retarder leur arrêt, qui sait s'il ne descendrait pas un rayon de lumière dans l'âme des pécheurs?

— Ah! c'est vrai! s'écria la reine. Essayons l'impossible... Le roi va venir ici à l'instant; j'essayerai de fléchir sa colère. Puisse Dieu donner une puissance extraordinaire à mes paroles, sinon tout serait inutile!.. Tenez, voilà Clovis qui traverse le vestibule...

La physionomie du roi était calme et froide, bien qu'une sorte de sourire étrange se jouât sur ses lèvres.

— Clotilde, dit-il, le moment approche; tes femmes attendent tes ordres.

Et, se tournant vers le Gallo-Romain, il ajouta:

— Tout est prêt, Aurélien; une douce litière t'attend sous le péristyle.

— Seigneur roi, dit le vieil évêque, veuillez tarder un instant encore; écoutez-moi et permettez-moi d'implorer une grâce de votre générosité.

— Une grâce? Parlez, bon Rémi: tout ce que vous me demanderez, pourvu que ce soit possible, je vous l'accorderai.

— Eh bien, seigneur roi, on vient d'amener dans ce palais quelques prisonniers. Je sais que, parmi eux, se trouvent vos plus grands ennemis, des méchants qui vous ont attaqué par la calomnie et par la trahison. Vous ne pouvez trouver dans votre loi païenne d'autre inspiration que celle de tirer d'eux une sanglante ven-

geance; mais, seigneur roi, vous allez devenir chrétien; la loi que vous acceptez condamne la vengeance comme une passion coupable; elle commande la clémence et la miséricorde même envers ceux qui vous haïssent. Soyez donc clément; élevez-vous au-dessus de l'esprit de vengeance; souvenez-vous de ce que ma bouche vous a enseigné. Le Christ, mourant sur la croix, adressait une dernière aspiration d'amour et de charité à son père céleste; sa bouche divine demandait pardon pour ses meurtriers!

Les lèvres du roi se contractèrent avec humeur et il secoua la tête d'un air de refus.

Clotilde s'approcha et tendant les mains vers lui, elle dit :

— Clovis, écoute la prière du bon évêque. Sanctifie le jour de ton baptême par un acte de générosité. Ceux qui sont tes captifs aujourd'hui m'ont fait souffrir d'inexprimables douleurs; ma mort était le but de tous leurs efforts; et cependant, moi aussi, je te demande pardon pour eux. Le jour où le Christ te reçoit dans le sein de son Église, aucun sentiment de vengeance ne doit rester dans ton cœur; il doit être pur de toute passion païenne...

— Mon cœur ne désire plus de vengeance, répondit le roi avec un calme étonnant.

— Ah! tu seras donc clément et généreux! s'écria la reine avec joie. Merci, merci, Clovis, de ce que tu as déjà élevé ton cœur jusqu'à la plus haute des vertus chrétiennes.

Une expression de colère assombrit le visage du roi.

— Je ne m'étais pas trompé! s'écria-t-il. Vous désirez que je laisse la vie à Ramold et à Sigebald? Que deviendrait donc la justice? Comment! ces lâches scélérats ont empoisonné mon pauvre enfant et l'ont fait mourir dans d'horribles convulsions; grâce à leurs odieuses calomnies, ils ont failli me rendre fou de douleur; ils m'ont fait lever la hache contre mon innocente épouse et mon fidèle ami; ils ont fait de moi un meurtrier; ils ont creusé devant moi une fosse qui devait engloutir et moi-même et tout ce que j'aimais... et je les laisserais vivre? Ma juste vengeance ne s'assouvirait pas dans leur sang odieux?

— Seigneur roi, dit l'évêque d'un ton triste, le peu de temps qui nous reste ne me permet pas de vous faire comprendre aujourd'hui que si le roi a reçu la puissance pour faire justice du mal, il peut et doit aussi, image de la bonté divine sur la terre, pardonner le crime. Promettez-moi, je vous en prie, de différer de quelques jours la sentence des prisonniers.

Clotilde posa le bras sur l'épaule du roi et lui dit d'une voix douce et suppliante:

— Clovis, calme-toi; ce que Rémi demande de toi est bien peu de chose. Accorde-lui ce délai; il t'en sera reconnaissant.

Le roi dégagea son épaule du bras de la reine et, se tournant vers l'évêque, lui dit d'un ton impatient :

— C'est inutile : il est trop tard! Quand je voudrais satisfaire à votre désir, je ne le pourrais plus...

— Comment? s'écria l'évêque avec anxiété, le sang a-t-il coulé aujourd'hui et dans ce palais?

— Mais que signifie tout cela? demanda le roi, le regard chargé de colère. La justice serait-elle un péché aux yeux du Dieu du ciel?

— La justice n'est pas un péché, répondit l'évêque; mais ce qui en est un, c'est la soif de vengeance qui vous a poussé à infliger un si prompt châtiment. Avouez-le, seigneur roi, votre cœur était plein d'une joie cruelle; vous avez trouvé du bonheur dans la mort de vos ennemis.

— C'est vrai; vous ne vous trompez pas! dit Clovis, avec un sourire empreint d'une profonde satisfaction. J'ai donné avec joie le signal de la mort des assassins de mon fils; j'ai assouvi avec volupté l'ardente soif de vengeance qui, depuis si longtemps, consumait mon cœur.

— Hélas! hélas! dit l'évêque en gémissant et en levant les mains au ciel; le roi de la nouvelle France va devenir chrétien, mais son cœur restera païen, ô Dieu tout-puissant, si vous refusez la lumière à son esprit!

L'accent de sa voix était si navrant, que Clovis se sentit pris de pitié pour le vieux prélat; il lui saisit la main et lui dit d'une voix affectueuse:

— Rémi, la loi du Christ contient bien des choses qui me surprennent, qui me semblent contre nature et incompréhensibles. Cela ira mieux avec le temps. Jusqu'ici je n'ai encore pu comprendre qu'on puisse défendre à l'homme, qui a pris un animal venimeux, de le tuer. Quoi qu'il en soit, vous m'avez appris que le baptême lave toutes les fautes... Hâtons-nous; tout est prêt; l'heure est arrivée.

Les yeux baissés, l'évêque resta quelque temps plongé dans une profonde méditation.

Le prince releva fièrement la tête et dit d'un ton qui fit frémir d'angoisse la reine et Aurélien :

— Rémi, désirez-vous que la solennité soit remise à un autre jour?

Et comme l'évêque ne répondait pas sur-le-champ, Clotilde et Aurélien tendaient vers lui des mains suppliantes, tandis qu'un cri, qui exprimait la plus vive inquiétude, s'échappait de leur sein.

— Quelque incompréhensible qu'elle soit; que la volonté de Dieu s'accomplisse! dit l'évêque en soupirant. Seigneur roi, je me retire : nous vous attendrons.

A ces mots, il quitta la chambre en saluant silencieusement. Le roi et la reine le suivirent immédiatement.

Le *Forum* était couvert d'une innombrable foule dont les regards étaient fixés sur le palais avec une joyeuse attente. Seulement, au milieu de la vaste place, un large passage était maintenu libre par une double haie de guerriers qui portaient la framée haute. Le char du roi, attelé, selon la coutume, de quatre bœufs blancs, se trouvait devant le palais et était entouré de quelques *edelingen* à cheval, faisant partie de la garde royale. Une vingtaine de trompettes se tenaient prêts à précéder le cortége.

Autour de la place, toutes les maisons étaient ornées de riches étoffes, de guirlandes de verdure et de fleurs de mille couleurs; toutes sortes d'inscriptions latines, célébrant l'événement du jour, couvraient les façades,



et, dans les rues avoisinantes, on avait élevé d'imposants arcs de triomphe et de hautes colonnes.

Tous ces monuments de la joie du peuple étaient couverts de devises et d'emblèmes qui prônaient la bravoure de Clovis et sa victoire sur les Allemans, remerciaient Dieu de son assistance miraculeuse et acclamaient l'heureux événement qui allait s'accomplir.

La foule, dont les rangs pressés remplissaient le *Forum*, ne présentait plus, comme dans les solennités précédentes, le spectacle de deux peuples séparés l'un de l'autre; on voyait, sur tous les points, surgir au milieu des Gaulois le panache ondoyant des Francs à la gigantesque stature, et, bien que la différence de langage des deux races les tînt encore dans un certain éloignement, la bienveillance qui rayonnait dans tous les regards faisait prévoir qu'il n'y aurait bientôt plus aucune hostilité entre elles.

Le *Forum* ne retentissait pas de joyeuses acclamations, parce que l'attention générale était tournée vers le palais, sur la porte duquel tous, le cœur palpitant, fixaient les yeux. Cependant il régnait dans toute la ville un bourdonnement de bruits joyeux, de voix confuses qui montaient vers le ciel dans le lointain, et retentissaient au-dessus de la place comme un sourd murmure.

La ville entière était remplie par une population accidentelle, venue de tous les cantons voisins de Reims, pour assister à la cérémonie du baptême du roi.

Ceux qui n'avaient pu trouver place sur le *Forum* se



pressaient dans les rues par lesquelles le cortége devait se rendre à la basilique de Notre-Dame.

Tout à coup les vingt trompettes entonnèrent une fanfare triomphale. Le cri : Vive le roi ! vive le roi ! s'éleva du sein de la foule, et pendant longtemps une mer de mains et de branches verdoyantes ondoya sur les têtes de la multitude.

Le roi et la reine, le front ceint de l'éclatante couronne d'or, avaient paru sur les marches du palais et étaient descendus sur le *Forum.*

Un instant après, parurent au même endroit quelques scaldes qui descendirent avec précaution jusqu'au bas des degrés une litière sur laquelle était fixée un fauteuil.

Dès que le peuple reconnut celui qui était assis dans ce fauteuil, le cou et l'épaule enveloppés de bandages, les applaudissements redoublèrent. Le ciel retentit de ce cri mille fois répété :

— Vive Aurélien! vive le sauveur de la chétienté!

Le visage du Gallo-Romain, bien que pâle et amaigri, resplendissait de bonheur et de joie ; le regard qu'à son apparition, il jeta sur le peuple était si doux, si inspiré, si plein de fraternelle gratitude, que toutes les âmes, à cette vue, furent transportées du plus vif enthousiasme, qui se manifestait par d'indescriptibles acclamations.

Les souverains, au lieu de monter sur le char, firent avancer la litière, et, se plaçant de chaque côté de celle-ci, donnèrent l'ordre du départ.

Le cortége se mit en marche au son des trompettes; le peuple se précipita derrière comme un torrent en ac-

compagnant le roi d'acclamations continuelles et toujours plus vives. Dans toutes les rues qu'atteignait le solennel cortége, s'élevaient les mêmes témoignages de l'amour et de la joie du peuple, et même des points les plus éloignés de la ville, d'énergiques cris de triomphe répondaient aux acclamations qui, comme un roulement interrompu du tonnerre, accompagnaient le prince et annonçaient sa marche vers le temple.

Le cortége s'approchait ainsi de la place inclinée qui s'étend devant la magnifique basilique de Notre-Dame. Sur cette place se trouvaient réunis en rangs serrés les milliers d'*edelingen* et de guerriers qui désiraient recevoir le saint baptême avec le roi. Ils se rangèrent derrière le prince, et gravirent avec lui la pente qui conduisait à la basilique.

Lorsque Clovis entra dans le temple, il s'arrêta tout ému et promena un regard étonné sur le spectacle qui se déroulait devant ses yeux.

L'église entière, quelque immense qu'elle fût, était tendue d'étoffes précieuses dans le tissu desquelles brillait l'or, l'argent et des pierreries de toutes nuances; tous les piliers qui soutenaient la gigantesque voûte étaient comme cachés par la flamme étincelante des cierges dont le nombre, ou, pour mieux dire, la profusion augmentait encore à mesure qu'on s'approchait du fond du temple. Là, autour de l'autel et dessus, les cierges, les lampes, les lustres étaient si innombrables, que leur rayonnement, tout calme et doux qu'il fût, éclipsait la lumière du jour. Ces milliers de flammes vacillantes ressemblaient à un torrent d'or liquide, de pierres res-

plendissantes ; leur image se reflétait dans tout ce qui avait quelque éclat et ils semblaient animer de leur propre vie les vases d'argent, les croix, les lustres, les statues, les pierreries des tentures, et se multiplier ainsi à l'infini. Il y avait, dans toute la basilique, un scintillement, un rayonnement, une splendeur qui troublaient la vue. Sur les dalles du temple, au milieu de ceux-là même qui allaient recevoir le baptême, s'élevaient un grand nombre de petits piédestaux; sur ceux-ci on avait placé des vases d'or, d'où l'encens et la myrrhe montaient en nuages bleuâtres et capricieux, et remplissaient la basilique d'effluves parfumées... Du sein de cette mer de lumière, s'élevait un chant lent, mais plein d'expression; ses accents graves et mesurés partaient du pied de l'autel et se propageaint dans toute la plénitude de leur largeur, sous les voûtes, à travers les nuages de l'encens jusqu'à ce que de nombreuses voix plus jeunes vinssent se joindre au chant des prêtres et fissent retentir l'église des sons puissants d'un hymne triomphal.

Ces lumières, cette splendeur, cette richesse, ces parfums, ces chants imposants formaient un ensemble si majestueux et si grandiose, qu'une indéfinissable émotion faisait battre le cœur et élevait l'âme jusqu'à lui faire entrevoir les splendeurs et les félicités du ciel (1).

Profondément touché par la mystérieuse impression

(1) Le chroniqueur des Francs, Grégoire, évêque de Tours, dit par exemple : « Des toiles, couvertes de peinture, ombragent les rues, l'église est garnie de riches tentures, des flots d'encens montent vers le ciel, des cierges odoriférants brûlent de toutes parts ;



que lui causait ce spectacle, Clovis s'arrêta un instant à l'entrée du temple.

Bientôt l'évêque Rémi s'avança au-devant de lui avec quelques prêtres. L'évêque portait une grande croix; il plaça cet emblème devant le roi et lui dit d'un ton solennel :

— Agenouille-toi, fier Salien; courbe la tête; adore ce que tu as brisé, et brise ce que tu as adoré !

Clovis s'agenouilla devant la croix et leva les mains vers le Christ.

Un cri de joie qu'il ne put contenir s'échappa du sein d'Aurélien.

Rémi prit la main du roi et le conduisit au baptistère qui se trouvait au milieu de l'église.

Sur ces entrefaites, les *edelingen* et les guerriers s'étaient répandus dans les nefs du temple.

La reine était à côté de son époux; Aurélien était assis dans son fauteuil, à la droite du baptistère, autour duquel tous les évêques et les prêtres s'étaient rangés en demi-cercle...

La place qui précède la basilique fut promptement envahie par la foule, dès que les guerriers l'eurent quittée. Les citoyens de Reims et des cantons environnants s'y pressèrent en rangs serrés : toute la colline, aussi loin que pouvait s'étendre la vue, était couverte de têtes aussi nombreuses que les épis sur un champ de blé.

tout le temple se remplit de divins parfums, et le Seigneur accorda une telle grâce aux assistants, qu'ils se crurent transportés dans les régions embaumées du paradis. » Voyez GRÉGOIRE DE TOURS, *Récit du baptême de Clovis.*

On n'entendait plus un cri s'élever du sein de la multitude. Le sentiment de la solennité du moment remplissait tous les cœurs d'une religieuse anxiété. Tous comprenaient que là, dans les murs consacrés de la basilique de Reims, l'avenir du monde allait se décider; que là allait se nouer un lien solide entre le Nord et le Midi, entre l'héroïsme et la civilisation; que là s'allumait un foyer d'amour qui devait indubitablement illuminer dans les siècles à venir la route de l'humanité, et unir, par la foi dans le Christ, tous les peuples dans une même association fraternelle.

Ceux qui se trouvaient le plus rapprochés du temple, et pouvaient voir un peu ce qui se passait à l'intérieur, s'agenouillèrent tout à coup sur les marches de la basilique, et annoncèrent par cette attitude que la solennité du baptême du roi commençait. Peu à peu leur exemple fut suivi par ceux qui les entouraient, et ce mouvement se propagea si bien, qu'en peu de temps toute la foule, agenouillée sur la place et les mains jointes, attendait avec une religieuse émotion le moment où elle apprendrait l'accomplissement de l'imposante cérémonie.

Depuis longtemps déjà le plus profond silence régnait sur la place, quand le peuple à genoux, comme frappé par une secousse mystérieuse, se leva de terre et dirigea vivement les yeux vers le temple.

Sur la marche la plus élevée, devant le portail, Rémi levait les bras au ciel; mais avant qu'on pût savoir ce que voulait annoncer le vénérable évêque, les trompettes firent retentir sur la place, avec un élan extraordinaire, le chant triomphal des Francs.

La foule enthousiasmée comprit alors que tout était accompli. Une indicible explosion de cris de joie fit trembler les maisons avoisinantes et remplit l'air de retentissants échos. En même temps, par toutes les basiliques, des milliers d'*edelingen* et de guerriers se précipitaient sur la place et se mêlaient à la foule en criant avec une énergie qui dominait encore les acclamations des Gaulois :

— Nous sommes chrétiens ! vive le Christ !

Alors tous les groupes se confondirent comme un flottant essaim ; chaque Gaulois voulut embrasser un Franc, chaque Franc serrer la main d'un Gaulois. Partout on ne voyait que des baisers échangés, on n'entendait que de joyeuses félicitations à l'adresse des nouveaux chrétiens. Des milliers de gens répandaient des larmes d'émotion ; mille bouches répétaient le mot : « Frère ! frère ! » Et ce mot, dit et répété par tous, courait de bouche en bouche, de rue en rue jusqu'aux dernières limites de la ville, comme la révélation d'une nouvelle destinée pour le monde...

Le roi, la reine et Aurélien apparurent bientôt au sommet de l'escalier de la basilique. Alors éclata dans la foule une dernière et suprême exclamation, et toutes les mains s'agitèrent comme une mer ondoyante.

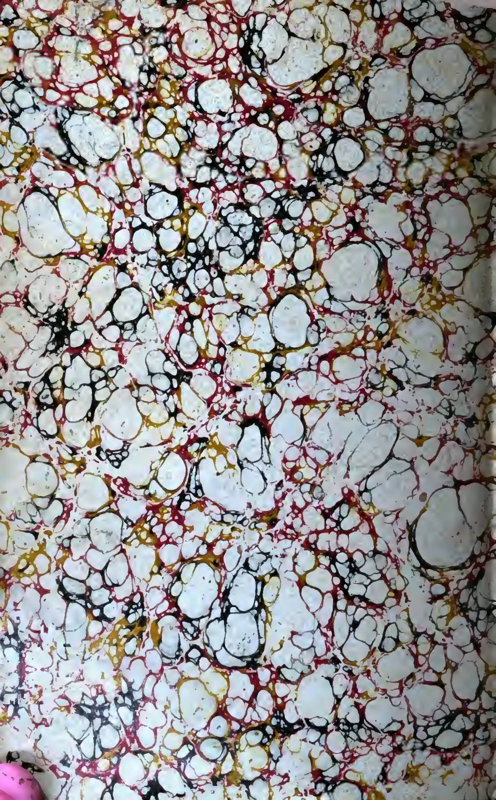
Le sort de l'Occident était décidé ! Le soleil d'une nouvelle civilisation s'était levé !

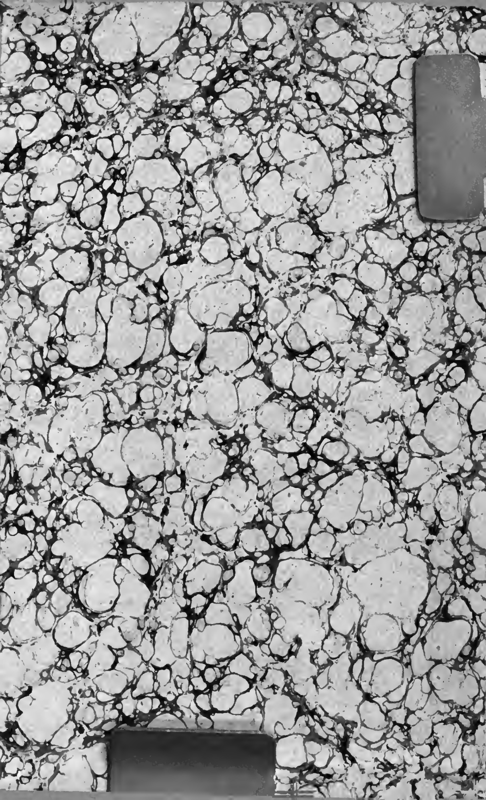
FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.










BIBLIOTE
SCAFFAL
PLUTEO.
N.° CAT